

TROIS VILLAGES SUR LE FRONT

SÉBASTIEN WEBER

2016

TROIS VILLAGES SUR LE FRONT

BRANSCOURT

MAIRIE

Dans la cour de la mairie, le maire de Branscourt est pris de court avec l'arrivée d'une délégation importante de parlementaires en tournée d'inspection du front et qui cherche à se loger. En effet, suite à une offensive particulièrement désastreuse, le logement qui leur avait été réservé à Fismes n'est plus vacant puisqu'il sert d'hôpital relais. Après une errance qui a duré tout le jour, les parlementaires finissent par arriver à Branscourt où il leur a été assuré que toute la place nécessaire serait disponible. Le maire, qui n'en peut, mais et sait bien que la moindre paille est déjà doublement occupée, retourne la balle à ceux qui la lui ont envoyée, c'est-à-dire les militaires, autrement dit, ici à Branscourt, le commandant en charge du cantonnement.

LE MAIRE, aux spectateurs, traversant leur groupe, en aparté à certains d'entre eux. – Monsieur le député... Monsieur... C'est tout à fait intolérable, oui, oui... Bonjour, cher ami... C'est une honte, c'est scandaleux... Scandaleux! Scandaleux... Monsieur le député... (*Juché sur une estrade de fortune, à tous.*) Messieurs, messieurs, chers messieurs, messieurs les députés... Si vous

voulez bien m'accorder votre attention un instant... S'il vous plaît... Merci. Merci... Merci. Votre mésaventure est regrettable, infiniment regrettable, et au nom de tout le département de la Marne, de tous les Marnais, je vous adresse mes plus plates excuses. Mais voilà, la guerre, ses aléas, expliquent votre situation. Comme vient de me le dire le général Franchet-d'Espèrey il y a un instant au téléphone, l'hôtel qui vous avait été réservé à Fismes a dû être affecté à un afflux de blessés graves, des blessés dans un état épouvantable, si bien que, si bien que... Voilà. C'est la guerre, messieurs les députés, c'est la guerre, comme vous ne l'ignorez pas. Je sais ce que votre tournée d'inspection du front peut avoir de pénible et d'épuisant, et c'est pourquoi nous avons, nous, branscourtois, c'est pourquoi nous avons tout mis en œuvre pour vous trouver un logement décent pour la nuit. (*Désignant les encadrants.*) Et c'est ainsi que je vous demanderais de bien vouloir suivre ces braves gens, ils vont vous accompagner jusqu'au C^{dt} Legendre qui vous attend et qui a d'ores et déjà fait préparer vos chambres.

Les encadrants : « Par ici ! Par ici ! » Etc. En direction de la cour de Pierre.

COUR DE CHEZ PIERRE

Dans la cour, chez Pierre, entrée des spectateurs. Du groupe de ceux-ci sort une infirmière, Gabrielle, qui se met à chercher une collègue, Andrée, laquelle est en train d'écrire à une table.

GABRIELLE, *aux spectateurs*. – Écoutez, le mieux, c'est de vous asseoir un moment, je vais tâcher de trouver le commandant ou bien le docteur... (*Apercevant Andrée.*) Andrée? Andrée?...

ANDRÉE, *plongée dans son écriture et comptant les syllabes de son vers*. – « ... dans mon âme inquiète... » « ... mon âme inquiète... » Douze, oui, douze...

GABRIELLE. – Andrée? Hé ho? Tu m'entends?

ANDRÉE, *levant les yeux de son papier*. – Hein? Ah, c'est toi. Qu'est-ce qu'il y a?

GABRIELLE. – Tu ne m'entendais pas?

ANDRÉE. – Tu m'as appelée?

GABRIELLE. – Ah, toi, quand tu écris! Je cherche le commandant. Tu sais où il est?

ANDRÉE. – Non, pas la moindre idée.

GABRIELLE. – Et le docteur Martin, il est où?

ANDRÉE. – Il dort.

GABRIELLE. – Il dort?

ANDRÉE. – On y a passé la nuit. On s'est arrêté à midi. Oui, il dort. Il ne voyait plus ses mains, à la fin.

GABRIELLE. – Et toi, tu ne dors pas?

ANDRÉE. – Non.

GABRIELLE. – Tu es encore en train d'écrire un article...

ANDRÉE. – Penses-tu!

GABRIELLE. – Je me pose deux minutes, tiens, ils attendront un peu. Tu écris quoi? (*À propos de cigarettes.*) Je t'en prends une.

ANDRÉE, *lui donnant une cigarette et du feu.* – Figure-toi que c'est pour le petit Symphorien.

GABRIELLE. – Symphorien?

ANDRÉE. – Tu sais, le gamin de Rosnay.

GABRIELLE. – Ah, oui, Symphorien, oui. Alors quoi? Il te fait faire sa composition?

ANDRÉE. – Ah, si seulement...

GABRIELLE. – Quoi?

ANDRÉE. – Une histoire d'amour.

GABRIELLE. – Une histoire d'amour? Il est amoureux de toi?

ANDRÉE. – Mais non! De moi? Qu'est-ce que tu racontes? C'est la petite Lüling, Rosanne.

GABRIELLE. – La petite cousine du baron?

ANDRÉE. – Tout juste.

GABRIELLE. – Elle est jolie comme un cœur.

ANDRÉE. – Adorable. Mais ce n'est pas lui.

GABRIELLE. – Pas lui quoi?

ANDRÉE. – Ce n'est pas lui qui est amoureux.

GABRIELLE. – Ah?

ANDRÉE. – C'est son copain. Christian. Tu vois?

GABRIELLE. – Oh la la, c'est compliqué, ton histoire.

ANDRÉE. – Non, non. Le petit Symphorien est venu me voir pour son copain Christian qui est amoureux de Rosanne, la petite baronne. Christian, il est tellement timide qu'il n'a même pas osé se montrer en personne.

GABRIELLE. – Oui, bon, et alors ? Il veut quoi ? Que tu joues les entremetteuses ?

ANDRÉE. – Pire. Christian veut lui écrire un poème.

GABRIELLE. – Ah !

ANDRÉE. – Il a demandé à Symphorien. Et Symphorien, qui a oublié d'être idiot, est venu me trouver. Parce que, je ne sais pas comment il l'a appris, mais il sait que j'écris pour les journaux. Alors, voilà, de fil en aiguille.

GABRIELLE. – Très bien, très bien... Et donc, tu... ?

ANDRÉE. – Oui. Mais alors, qu'est-ce que c'est dur ! Tu ne peux pas imaginer comme c'est dur. Beaucoup plus dur que d'écrire sur prothèses articulées, les ouvriers de la chimie ou les techniques de cautérisation. Mais bon, l'amour, c'est sacré, alors, voilà, au boulot. Mais au fait, pourquoi tu les cherches, le commandant et le docteur ?

GABRIELLE. – Ah, figure-toi qu'il y a une espèce de délégation parlementaire qui vient d'arriver, une délégation ou je ne sais trop quoi, et qu'il faut les loger pour la nuit.

ANDRÉE. – Quoi ? Mais où ? Où est-ce qu'ils veulent loger ?

GABRIELLE. – C'est bien le problème.

ANDRÉE. – Et qu'est-ce qu'ils viennent faire par ici, d'abord ?

GABRIELLE. – D'après ce que j'ai compris, ils arrivent de Verdun et ils inspectent un peu les cantonnements, les hôpitaux, tout ça.

ANDRÉE. – Ah oui ! Ça doit avoir un rapport avec les comités secrets.

GABRIELLE. – Les quoi ?

ANDRÉE. – Les comités secrets.

GABRIELLE. – C'est quoi, ça ?

ANDRÉE. – Après la catastrophe de l'année dernière, la bataille de Champagne, les sénateurs ont exigé de pouvoir questionner le gouvernement sur la conduite de la guerre.

GABRIELLE. – Et alors ?

ANDRÉE. – Et alors ? Pas question ! Si on entendait ça en séance publique, ça se retrouvait publié dans la moindre gazette allemande. D'où les comités secrets. Des petites séances entre eux au Sénat, rien qu'entre eux, à l'abri.

GABRIELLE. – Oh la, ça a dû chauffer.

ANDRÉE. – Ça, ma vieille, il va falloir attendre une sacrée paire d'années avant de pouvoir savoir ce qu'ils se sont raconté, mais ce qui est sûr, c'est que oui, ça a dû pas mal s'empoigner. Les communiqués officiels, au bout d'un moment, ça ne prend plus. Je te dis ça comme ça, mais les chiffres n'étaient vraiment pas bons.

GABRIELLE. – Quels chiffres ?

ANDRÉE. – Les bilans. Ceux du ministère de la guerre.

GABRIELLE. – Comment tu les connais, toi ?

ANDRÉE. – Je ne suis pas journaliste pour rien. Et puis tout finit par se savoir. C'est une drôle d'hécatombe, cette histoire.

GABRIELLE. – Ah oui ?

ANDRÉE. – Sept cent mille morts. Un million de blessés. Trois cent mille disparus.

GABRIELLE. – Oh ? Tant que ça ?

ANDRÉE. – Oui. Deux millions d'hommes sur le carreau en moins de deux ans. Et tout ça pour un résultat... Zéro ou presque. Verdun en février-mars dernier, après la bataille de Champagne, ça a été la cerise sur le gâteau.

GABRIELLE. – C'est une victoire, non ?

ANDRÉE. – Une victoire, tu parles. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ce n'est pas une défaite. Alors, ça rue un peu dans les brancards. On commence sérieusement à douter des options de l'état-major. Les Allemands, eux, ils savent ce qu'ils font. La guerre d'usure, ils l'ont préparée, et bien. Il n'y a qu'à voir leurs tranchées, et puis leur artillerie. Nous, on en est toujours à l'idée de la bataille décisive, de la rupture, la vieille école héroïque.

GABRIELLE. – Oui, mais quand même, on a tenu.

ANDRÉE. – On a tenu avec des bouts de ficelle et du courage. La Voie Sacrée, c'est du bricolage : des autos, des camions. Pourquoi on n'a pas construit des chemins de fer, hein ? On avait le temps depuis un an et demi. Et puis le prix ? Trente mille tués en trois mois, quarante mille disparus. À ce rythme-là, c'est deux millions de morts dans deux ans, quatre millions de blessés. Et puis le courage, ça s'entretient.

GABRIELLE. – Comment tu sais tout ça, toi ?

ANDRÉE. – J’écoute. C’est tout. Infirmière, tu es aux premières loges.

GABRIELLE. – Ah, si je n’avais que ça à faire, écouter...

ANDRÉE. – Ça n’empêche pas, va. En tout cas, ce qui les inquiète beaucoup, ces messieurs du parlement et du sénat, c’est que c’est bien beau de dépenser des vies sans compter, mais qu’il faut les remplacer. Or, de ce côté-là, ça ne suit pas.

GABRIELLE. – Qu’est-ce que tu veux dire ?

ANDRÉE. – Tu te vois faire des gamins, toi, pour le moment ? Tu as envie ? Et les grisettes, celles qui ont lâché la couture pour usiner des obus chez Citroën, tu les vois ? Les filles de ferme qui ont remplacé les chevaux pour les labours, tu les vois ? Et de toute façon, des bonshommes, il n’y en a plus, ou presque plus, et dans un tel état. Tiens, encore toute la nuit et toute la matinée... Je vais te dire, ceux-là, ils ne sont pas prêts de s’y remettre. Enfin, en attendant, ça ne fait pas avancer ma poésie. J’en étais à... à... « L’amour grandit bercé dans mon âme inquiète... » (*Comptant les syllabes.*) Avec la diérèse, c’est bon.

GABRIELLE. – Et ça ne me dit pas où est le commandant. Bon, je vais aller le chercher. Il est peut-être dans la maison.

ANDRÉE. – Oui, peut-être. Mais attends-moi, je t’accompagne. J’ai fini.

Elles entrent dans la maison. Entre Mathurine depuis la maison.

MATHURINE, à quelqu’un derrière une porte. – Oui, oui, vous aurez tout pour ce soir, aucun souci, ne vous inquiétez pas, le champagne, le bordeaux, tout, tout, oui, oui ! C’est ça ! Oui. (*À*

voix plus basse, à Jean qui est dans l'entrebâillement de la porte.) À tout de suite, vous, dans un quart au lavoir. Ne me faites pas faux bond, je suis toute hum... énervée. À tout de suite... (*S'éloignant de quelques pas de la porte. Pour elle-même.*) Ah, pour sûr, c'est un rapide, celui-là! Ah, dis donc! Oh la la! Bon, qu'est-ce qu'il m'ont dit, déjà? (*Elle sort une liste qu'elle lit.*) Deux Moët, des magnums, trois bordeaux, deux blancs de Bourgogne, de la fine, du cognac. Ouais. Je vais envoyer la gamine : rendez-vous dans un quart d'heure derrière le lavoir, j'ai à peine le temps d'aller me fourbir le train. À la guerre comme à la guerre. Comment il dit? « Je serai peut-être mort demain, alors... » Déjà qu'il a bien failli y passer ce matin. Autant en profiter. Je vivrai sans doute plus longtemps que lui, mais ce n'est pas une raison. Je me demande quand même s'il n'est pas un peu petit... Hum... Oh, bon, ça ira, on trouvera bien le moyen que ça passe. Il doit savoir y faire. Et je ne suis pas manchote. Allez, hop, je me sauve. Dans un quart d'heure derrière le lavoir. Ah, il était temps.

Mathurine sort. Entrent Pierrot et Charlotte.

PIERROT, à Charlotte. – Ah, mais c'est tout comme je te le dis!

CHARLOTTE. – Allez, je ne te crois pas.

PIERROT. – Tu as tort de ne pas me croire, puisque c'est la vérité. Je te dis la vérité.

CHARLOTTE. – Tu ne me feras pas gober une chose pareille.

PIERROT. – Mais puisque je te le jure!

CHARLOTTE. – Allez, allez, allez, Pierrot!

PIERROT. – Ah, mais! Charlotte!

CHARLOTTE. – Tss tss.

PIERROT. – Charlotte, veux-tu que je crache ?

CHARLOTTE. – Pouah ! Mais quel dégoûtant !

PIERROT. – Tu sais bien que par chez nous, quand on crache, c'est qu'on dit vrai de vrai. Juré, croix de bois, si je mens, je vais en enfer.

Pierrot crache.

CHARLOTTE, *impressionnée*. – Alors, ce n'est pas de la blague ? (*Pierrot crache encore.*) Tu l'as vraiment sorti de l'eau ?

PIERROT. – Mais oui, puisque je te le dis ! Pas plus tard que ce matin. De la rivière en bas. Il s'est pris une balle dans la carlingue. Il volait en rase-mottes. Il a atterri dans le champ des pommiers et pa-plank, pa-plank, pa-plank, cataclac et paf ! Il est allé se fichir dans la rivière. Moi, je vois ça, j'étais en train de ramasser des pissenlits, il y en a plein par là-bas, c'est bon avec des pommes de terre, j'en mangerais tous les jours, je vois ça, je me dis : « Oh, bon sang ! » et je cours, je cours, je me dis : « Le pauvre gars ! Le pauvre gars ! » J'arrive. Le tableau ! Il y a la tête de l'avion en train de boire la tasse et puis le cul qui pointe au ciel. « Oh la, oh la ! » que je fais. « Ça va, là-dedans ? » Pas un bruit. Oh la la ! Alors, j'y vais, les deux pieds dans la flotte, je me retrouse le pantalon quand même parce que, hein, j'ai fait lessive il n'y a pas deux mois, et il est là, dans son petit fauteuil, la tête comme ça...

Pierrot penche la tête sur le côté en tirant la langue et en poussant un râle.

CHARLOTTE. – Ah, non, quelle horreur ! Et alors ?

PIERROT. – Je lui dis : « Oh hé ! Oh hé, monsieur, hé oh ? Oh ? »

CHARLOTTE. – Et alors ?

PIERROT. – Alors, oh nom de Dieu, la trouille! D'un coup, le voilà qui se redresse la tête, qui attrape sa mitrailleuse et puis qui gueule : « Salaud de Fritz! Je vais t'avoir! Je vais t'avoir, mon salaud, tu vas voir! » Et ta-ta-ta-ta-ta! Il commence à tirer dans la rivière. « Oh hé, monsieur, oh hé! Oh hé, stop! » que je lui fais. « Stop! Stop! » Alors, boum, il me regarde comme ça...

CHARLOTTE. – Ouh la la! Comme ça?

PIERROT. – Comme je te dis. Et puis, il me fait : « Je ne suis plus vraiment en l'air, là, si? » « Ah, non, ça non, vous n'êtes plus en l'air. » « Et je l'ai eu? » « Qui? » « Le Fridolin? » « Euh, non. Par contre, je crois que vous avez descendu un brochet. » Il regarde autour de lui. Et puis tu sais quoi?

CHARLOTTE. – Quoi?

PIERROT. – Il se met à rigoler.

CHARLOTTE. – À quoi?

PIERROT. – À rigoler.

CHARLOTTE. – À rigoler?

PIERROT. – Comme ça, tiens.

Pierrot se met à imiter Jean en train de rire, mais c'est assez moyennement réussi.

CHARLOTTE. – Arrête, Pierrot, tu me fais peur.

PIERROT. – C'était pour te montrer.

CHARLOTTE. – Oui, oui. Et il rigolait?

PIERROT. – Ah, oui, ça, et puis de bon cœur alors ! Et puis au bout d'un moment, il m'a fait : « Bon, mon gars, tu me fais sortir de là ? » Alors, je l'ai aidé à sortir de son coucou. Et puis voilà.

CHARLOTTE. – Eh ben eh ben ! Il n'y a pas à dire, ils sont quand même pas faits comme tout le monde, ces gars-là.

PIERROT. – Ah, non, ça, pas comme tout le monde. Déjà, moi, monter dans un truc en l'air comme ça, je ne voudrais pas.

CHARLOTTE. – Ah, moi, j'aimerais bien.

PIERROT. – Ah, c'est nouveau, ça !

CHARLOTTE. – J'imagine la sensation, ce que ça doit te faire là. Déjà qu'à la foire, à Reims, dans le grand manège...

PIERROT. – Ah, ben ça, si c'est pour vomir !

CHARLOTTE. – Ah, tu es vraiment dégoûtant !

PIERROT. – Oui, peut-être bien, mais tu m'aimes un peu quand même, dis, hein ?

CHARLOTTE. – Oh, arrête un peu avec ça ! Oui, oui, oui...

PIERROT. – Bon. Alors, tu viendras manger des pissenlits avec moi ce soir chez maman ?

CHARLOTTE. – Pff...

PIERROT. – Ben quoi ?

CHARLOTTE. – Oh, rien, mais bon, les pissenlits, hein...

PIERROT. – C'est délicieux, les pissenlits. Tu n'aimes plus ça ? Je changerai la sauce, si tu veux. Tu veux ?

Entre Jean qui sort de la maison, guilleret et sifflotant, sur son 31. Il n'aperçoit pas Pierrot et Charlotte.

CHARLOTTE, *apercevant Jean*. – Eh, dis, Pierrot...

PIERROT. – Ou je peux rajouter du lard. Ou des pommes, si tu préfères...

CHARLOTTE. – Ce ne serait pas lui, ton... ?

PIERROT. – Puis, je mettrais de la cive. Tu aimes bien la cive...

CHARLOTTE. – Ah, la ferme, Pierrot ! Regarde.

PIERROT. – Qui ? Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? (*Apercevant Jean*.) Ah, mais c'est lui, tiens, regarde ! C'est lui, l'aviateur. Jean. L'aviateur. Regarde.

CHARLOTTE, *à voix basse*. – Ah, mais je l'ai vu !

PIERROT, *à Jean*. – Monsieur Jean ! Monsieur Jean ! Hé ho ! Hé ho !

JEAN, *apercevant Pierrot, pour lui-même*. – Ah, non pas lui, quelle plaie !

PIERROT. – Monsieur Jean ! Monsieur Jean !

CHARLOTTE, *intimidée, à Pierrot, se dissimulant derrière lui, à voix basse*. – Mais tais-toi ! Il va venir !

PIERROT. – Monsieur Jean ! Monsieur Jean !

JEAN, *pour lui-même*. – Mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour qu'il me sorte de la flotte, celui-là ?

PIERROT. – Monsieur Jean ! Monsieur Jean !

JEAN, *sans cesser d'aller, à Pierrot*. – Oui, salut ! Salut, Pierrot, mais là, je n'ai pas le temps.

PIERROT. – Attendez, ne marchez pas si vite ! Oh la, où vous allez comme ça ?

JEAN, *pour lui-même*. – Pourquoi fallait-il que ce soit lui ? Il n'y a plus moyen de m'en débarrasser. Quel pot de colle ! (*À Pierrot.*) Non, mais Pierrot, là, je...

PIERROT, *arrivant sur Jean, qui est bien obligé de faire halte*. – Ah, eh ben dites donc, ce que vous marchez vite !

JEAN. – C'est que j'ai un rendez-vous, là, Pierrot. Urgent. On m'attend. Le devoir, hein, ça n'attend pas. Allez, à la...

PIERROT. – Vous vous êtes remis de votre casse-gueule, c'est sidérant !

JEAN. – Oui, oui, parfait. En pleine forme. Allez, je te laisse, je dois vraiment y...

PIERROT. – Ah, je vous présente ma cousine... Charlotte...

CHARLOTTE, *derrière Pierrot, à voix basse*. – Mais chut, an-douille !

Pierrot se tourne pour présenter Charlotte, Charlotte tourne en même temps que lui.

PIERROT. – Bah ! Où qu'elle est passée ? (*Il tourne encore, Charlotte aussi.*) Charlotte ? Ben, ça alors ! (*Il tourne encore, Charlotte aussi. Finalement, après qu'ils aient tourné encore une ou deux fois, Charlotte se retrouve nez à nez avec Jean.*) Ah, mais tu es là ! Où est-ce que tu étais passée ? Voilà, c'est monsieur Jean, l'aviateur que je te causais. Puis elle, c'est Charlotte, ma cousine, ma cousine germaine. Et ma fiancée.

CHARLOTTE. – Ah, Pierrot !

JEAN, *très intéressé par Charlotte*. – Ah, mademoiselle, si... Si je m'attendais... Je... Vous êtes parfaite.

CHARLOTTE. – Ah ? Vraiment ? Je... ? Vous... ?

JEAN. – Je ne me trompe jamais. Ça me touche directement ici, là. Vous êtes parfaite.

CHARLOTTE. – Ah, eh bien...

JEAN. – Ce n'est pas possible.

CHARLOTTE. – Quoi donc ? Qu'est-ce qui n'est possible ?

JEAN. – Non. Non, non, non, ce n'est pas possible.

CHARLOTTE. – Mais enfin, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

PIERROT. – Ben oui, quoi alors ?

JEAN. – Vous n'êtes pas d'ici.

CHARLOTTE. – Comment ça ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

JEAN. – Parfaite comme ça, parfaite comme vous êtes, vous n'êtes pas d'ici.

PIERROT. – Ah, ben si, qu'elle est de là, de la grosse ferme à Jojo.

CHARLOTTE. – Chut, Pierrot !

JEAN. – Non. Non, ce n'est pas possible. Il y a une erreur. Vous êtes de Paris. Ou de Rome. C'est ça, de Rome. Je vous ai déjà vue à Rome. Chez le comte Mastroianni. Si, si, si, si, vous y étiez. Tout le monde voulait danser avec vous, je me souviens très bien, vous étiez l'astre de la soirée. Vous me faites une blague, hein ? C'est ça ? Vous êtes déguisée ? Hein, Charlotte ? Mais si, si ! J'ai failli me faire avoir, avec votre robe, là, votre chiffon. Mais la beauté, il n'y a rien à faire, hein, ça se voit, ça saute aux yeux, ça éclate.

PIERROT. – Bah, quoi ? Qu'est-ce qu'elle a, ta robe ?

CHARLOTTE. – Pierrot, tais-toi.

PIERROT. – Mais, Charlotte...

JEAN. – Un joyau. Un diamant. C'est ça que vous êtes. Un diamant brut. J'ai le cœur qui va s'arrêter, là. Si, si. Votre main. Votre main, donnez-la moi. Tenez, tenez, vous sentez, là, mon cœur, comme il bat, comme il cogne. Un baiser, un baiser, sinon il va exploser. Vous aurez ma mort sur la conscience. Un baiser.

PIERROT. – Non, mais, hé, ho, monsieur Jean, là, euh...

CHARLOTTE. – Pierrot, tais-toi.

PIERROT. – Non, mais...

JEAN. – Tous les jours, je risque ma peau dans les étoiles, et parfois, oui parfois j'ai peur. Mais maintenant que je vous ai vue, maintenant que je vous ai vue, je peux mourir tranquille.

PIERROT. – Non, mais ça va bien, là, ho!

CHARLOTTE, à Pierrot. – Arrête, Pierrot, tu vois bien qu'il souffre.

PIERROT. – Il souffre? Il souffre? Mais où est-ce qu'il a mal?

CHARLOTTE, à Jean. – Où voulez-vous que je vous embrasse?

PIERROT. – Charlotte!

JEAN, montrant ses lèvres. – Ici, là... Faites vite, ou vous recueillerez mon dernier souffle...

Charlotte embrasse Jean passionnément.

PIERROT. – Non, mais alors ça, c'est trop fort! (*Le baiser dure.*) Non, mais dites donc, ho! C'est pas joli, ça, monsieur Jean, d'embrasser la fiancée de quelqu'un qui vous a tiré de l'eau le

matin même. (*Le baiser dure.*) Ho! Vous m'entendez? Vous allez l'étouffer, là. Ho? Charlotte? Tu m'entends?

Charlotte et Jean se désunissent, à bout de souffle.

CHARLOTTE, *enivrée.* – Ah...

JEAN, *sur le même ton.* – Ah...

PIERROT, *à Jean.* – Mais dites donc, mais je vais vous casser la figure, espèce de sale type!

CHARLOTTE. – Pierrot, tais-toi. Tais-toi, s'il te plaît...

PIERROT. – Quoi? Comment? Me taire? Mais...

JEAN. – Tais-toi, Pierrot, puisqu'elle te le demande. Ce que tu vois là, c'est extraordinaire. Ça n'arrive qu'une seule fois par vie. On n'y peut rien. Il n'y a rien à faire. On ne peut pas lutter. C'est comme ça. C'est l'amour. Charlotte...

PIERROT. – Ah, mais qu'est-ce que c'est que ces boniments de foire? Ce que je vois, moi, c'est que vous êtes un beau saligaud à me l'embobiner comme ça, ma Charlotte... Charlotte, viens ici maintenant, viens! Charlotte!

CHARLOTTE. – Pierrot...

PIERROT. – Charlotte...

CHARLOTTE. – Pierrot, Pierrot... Écoute.

PIERROT. – Charlotte...

CHARLOTTE. – Pierrot, chut, écoute-moi. En une seconde, j'ai compris.

PIERROT. – Tu as compris quoi?

CHARLOTTE. – Tout. J'ai tout compris. (*Montrant son cœur.*) Je ne savais pas qu'on pouvait ressentir quelque chose d'aussi fort ici, là, comme ça. C'est... immense, c'est... fort. Tu comprends ? Je t'aime bien, Pierrot, mais je ne serai pas une bonne épouse pour toi.

PIERROT. – Quoi ? Qu'est-ce... ?

CHARLOTTE. – Non. Je te rendrai malheureux...

PIERROT. – Ah, ben ça, tu peux le dire !

CHARLOTTE. – Je vais partir avec monsieur Jean...

JEAN, *légèrement inquiet.* – Euh...

CHARLOTTE. – J'irai où il me dira d'aller.

JEAN, *rasséré.* – Ah !

CHARLOTTE. – Je le suivrai partout.

JEAN, *légèrement inquiet.* – Euh...

CHARLOTTE. – Je ferai tout ce qu'il voudra.

JEAN, *rasséré.* – Ah !

CHARLOTTE. – Et toi, mon Pierrot, tu trouveras une gentille petite femme.

PIERROT. – Mais...

JEAN. – À la bonne heure, mes amis ! Bon, Pierrot, hein ? Désolé, mais... Charlotte, Charlotte, Charlotte !

CHARLOTTE. – Oui ?

JEAN. – Venez. Venez avec moi.

CHARLOTTE. – Où vous voudrez, Jean, où vous voudrez...

JEAN. – Eh bien, hop, tenez, par ici...

Jean et Charlotte s'éloignent.

PIERROT. – Charlotte...

CHARLOTTE. – Rentre chez toi, Pierrot, ne reste pas là...

Jean et Charlotte entrent dans la maison.

PIERROT. – Ah, ben, ça alors, c'est la meilleure! Ah, mais s'il s' imagine que ça va se passer comme ça...

Pierrot sort. Entre Mathurine, un rouleau à pâtisserie à la main.

MATHURINE. – Où est-ce qu'il est, cet animal? Où est-ce qu'il est? Vingt minutes. Vingt minutes que je poireaute. Vingt minutes. Faire ça à une femme dans mon état! Vingt minutes! Non, ah non, on ne fait pas ça, on ne fait pas ça, mon petit monsieur, même si on s'appelle Jean Navarre et qu'on est un as de l'aviation. On assume. On assume, mon petit monsieur. On ne pose pas un lapin à une femme comme moi, une femme veuve depuis deux ans, on ne pose pas un lapin à une femme dans la force de l'âge, ah non, et surtout pas après avoir ouvert les vannes en grand! Oh non, oh non, oh non! On prend ses responsabilités, mon petit monsieur, on ne court pas le risque de provoquer des inondations, on arrive à temps, monsieur l'aviateur, on arrive à l'heure, monsieur l'as des as, on est exact à son rendez-vous et on se met au garde-à-vous. Ah, mais tu vas m'entendre. Où te caches-tu? Ah, tu vas me voir!

Mathurine entre dans la maison. Entre Pierrot, une fourche à la main.

PIERROT. – Ah, on n'aime plus les pissenlits ? Ah, on en a par-dessus la tête des pissenlits ? Par-dessus la tête de Pierrot ? C'est ce qu'on va voir ! C'est ce qu'on va voir !

Pierrot entre dans la maison. Entrent Andrée, Gabrielle et le commandant, depuis la maison.

C^{DT} LEGENDRE, à propos de Pierrot et Mathurine. – Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? C'est encore une histoire de Navarre, ça. (*Gabrielle lui montre les spectateurs. À Gabrielle.*) Quoi ? Ah, oui, oui. Alors quoi ? Ce sont eux ? Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? (*Aux spectateurs.*) Messieurs. (*À Gabrielle.*) Hein ? Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Pas de place, pas de place. C'est plein comme un œuf. Députés ou pas, sénateurs ou pas, c'est pareil. Ce serait le primat des Gaules ou le pape en personne, ce serait pareil. (*Gabrielle montre les spectateurs.*) Oui, oui, oui. Attendez, attendez. Il faut voir ça avec le maire. (*Gabrielle fait un geste.*) Oui, bon, d'accord, c'est lui qui... D'accord, oui. Attendez. Attendez. Laissez-moi réfléchir, laissez-moi réfléchir. Au château. Voilà. Allez voir au château. Il est grand le château, très grand, voilà, il y aura de la place, il doit y avoir de la place, il y a forcément de la place, il y toujours de la place dans les châteaux. Au château. (*À propos de ce qui se trame dans la maison.*) Maintenant, il faut que j'aie m'occuper de cette histoire avant que ça ne dégénère. Avec Navarre, on n'est jamais à l'abri. (*Aux spectateurs.*) Messieurs.

Le commandant entre dans la maison. Les encadrants invitent les spectateurs à les suivre jusqu'au château.

PLACE DU MARCHÉ

Agnès, Armelle, Catherine, Monique, Béatrice. Agnès tient une fromagerie. Armelle et Catherine sont sur point d'acheter des fromages. Depuis l'étal d'à côté, où elles débitent du vin, Monique et Béatrice observent la scène et la commentent.

ARMELLE, à Catherine. – Hum.... Qu'est-ce que tu en dis ?

CATHERINE. – Mouais...

AGNÈS, à Catherine et Armelle, montrant un fromage. – C'est la bonne saison, pour le camembert. Tenez, il est parfait, c'est la bonne saison, pile-poil, à point, en plein dedans. M'en direz des nouvelles. Tiens, tenez, tâtez. Si, si, tâtez, tâtez, je vous dis, mettez-y un doigt, mettez-en deux. Allez ! Si, si ! Hein ? Voyez ? Un camembert comme ça, ce n'est pas tous les jours que vous en trouverez. Non, non, c'est du camembert pure race, de la bonne race, de la bonne race de camembert normand. Et normand de Normandie, pour pas dire plus, hein ?

ARMELLE, penchée sur le fromage, le tâtant et le reniflant, dubitative. – Hum.

CATHERINE, penchée sur le fromage, le tâtant et le reniflant, dubitative. – Hum.

AGNÈS. – Ah, ces dames sont connaisseuses. Ben, dites donc, regardez sa fleur. Regardez-la. Ce n'est-il pas de la belle fleur, ça, hein ? De la belle fleur comme ça, ce n'est pas tous les jours qu'on y trouve. Tiens, pour tout vous dire : c'est le camembert de Joffre ! Ouais, oui, oui, si, si. Si, si, son préféré. Et, en confidence, je suis

sa fournisseuse officielle. Si, si, si, si, si, si, tout comme je vous le dis, tout comme je vous dis.

ARMELLE. – Hum.

CATHERINE. – Mouais.

BÉATRICE, *à Monique, mais à voix audible pour Agnès et ses clientes.* – Fournisseuse officielle de la morgue, ouais.

MONIQUE. – Le calendos des pieds devant, comme qui dirait.

AGNÈS, *plus fort pour couvrir les voix de Monique et Béatrice, à Armelle et Catherine.* – Mais si vous avez de la dentelle dans le palais, de la délicatesse dans les badigoinces, tenez, voilà, regardez-moi ça, je vous recommande : le roi des fromages, l'empereur des alpages...

BÉATRICE, *à Monique.* – Le prince de la mort...

MONIQUE. – Le pape des allongés...

AGNÈS, *encore plus fort.* – Un comté dix-huit mois d'affinage !

BÉATRICE. – Ouh la la !

MONIQUE. – Dix-huit mois !

BÉATRICE. – Ah ! Horreur !

MONIQUE. – À cet âge-là, il marche tout seul, le bêtin.

ARMELLE, *à Catherine.* – Qu'est-ce qu'elles disent ?

CATHERINE, *à Armelle.* – Je ne sais pas, je ne comprends pas très bien.

AGNÈS, *à ses clientes.* – Ah, ne les écoutez pas, elles racontent n'importe quoi. Ce sont des...

BÉATRICE, *mimant le fromage marchant*. – « Le fromage de l'ombre... »

MONIQUE. – « La pâte molle de la crypte ! »

BÉATRICE. – « Le lait cru des enfers ! »

MONIQUE. – « Ô toi qui entres dans cette crèmerie... »

BÉATRICE. – « ... Abandonne tout espoir ! »

AGNÈS, *sortant en hâte un superbe fromage de chèvre*. – Mesdames, mesdames, regardez, regardez-moi ce chèvre, je vous en prie, je vous en prie, regardez comme il est beau, il est magnifique, il est sublime, c'est le joyau de ma collection, c'est mon enfant, mon crottin, mon bébé...

Armelle et Catherine commencent à s'éloigner.

BÉATRICE. – Un chèvre à présent !

MONIQUE. – Le fromage du bouc !

BÉATRICE. – La marque du diable !

AGNÈS, *à Béatrice et Monique*. – Ah, mais non, mais vous allez arrêter, oui ? Ça suffit comme ça !

ARMELLE, *à Catherine*. – Allez, viens, viens, on s'en va.

CATHERINE. – Oui, mais, et mon Paulo ? Il voulait du fromage lui et...

ARMELLE. – Franchement, je crois que ce n'est pas un bonne idée... Elle a l'air un peu... Un peu fada.

AGNÈS. – Mais si, mais si, mesdames, écoutez, je vous assure, c'est une méprise, de la pure médisance, une rumeur infondée, une abjecte machination...

ARMELLE, à Catherine, après avoir regardé Agnès. – Allez, viens, éloignons-nous, elle a l'air dangereux...

CATHERINE, après un coup d'œil à Agnès. – Oui, c'est vrai, tu as raison, partons.

AGNÈS. – Mesdames! Mesdames!

BÉATRICE, à Catherine et Armelle. – Oui, oui, c'est ça, fuyez tant qu'il est encore temps!

MONIQUE, à Catherine et Armelle. – Venez trouver refuge auprès de nous!

AGNÈS, à Béatrice et Monique. – Ah! (*À Armelle et Catherine.*)
Mesdames! Mesdames!

BÉATRICE. – Fuyez la fromagerie du malheur!

MONIQUE. – Venez donc boire un coup!

BÉATRICE. – C'est la maison qui régale!

AGNÈS, s'emparant d'un lourd morceau de parmesan. – Ah, mais non, mais alors là, c'est trop fort! Vous allez voir ce que vous allez voir! Ah!

Agnès fait feu à coup de fromage italien sur les vendeuses de vins.

ARMELLE, courant se mettre à l'abri. – Ah, mais mon Dieu, Seigneur Jésus, mais elle est folle!

CATHERINE, *idem.* – Aux abris! Aux abris!

BÉATRICE. – Mais c'est qu'elle nous bombarde, la Guillaume II des laiteries!

MONIQUE, à Agnès. – Ça ne t'a pas suffi d'empoisonner les Thierrus ?

Entre le capitaine Riochet, l'air d'un limier en chasse. Apercevant l'impressionnante carrure athlétique du gendarme dans la force de l'âge et en pleine possession de ses facultés intellectuelles, Agnès, prudente, range ses munitions tout en marmonnant des malédictions ; la situation se calme.

BÉATRICE, à Armelle et Catherine. – Ah ben, dites donc, on peut dire que vous l'avez échappé belle. (*Leur servant un godet.*) Tenez.

ARMELLE. – Mais enfin, qu'est-ce qu'elle a ? Elle est complètement folle !

MONIQUE. – Ah, c'est tout une histoire.

CATHERINE. – Mais quoi ? Quelle histoire ?

BÉATRICE. – Un maroilles...

MONIQUE. – Un terrible maroilles...

BÉATRICE, en montrant les gendarmes. – Mais bon, motus. On manque de preuves. Les soupçons, ça ne suffit pas.

BLANCHARD, à Armelle, Catherine, Monique et Béatrice. – Mesdames. (*À propos de beignets, au capitaine Riochet.*) Vous n'en voulez pas, mon capitaine ? Ils sont bons.

RIOCHET, humant l'air pour détecter les effluves du mal. – Hum ? Quoi ? Comment ?

BLANCHARD. – Des beignets. Délicieux. Franchement exquis. Ils ont un petit goût... Je ne sais pas ce que c'est. Ça sent un peu

l'orange... Hmm, le beurre, le sucre, hmm... Ah, oui, ce doit être de l'orange... Ou peut-être du... De la...

RIOCHET. – Je sens... (*Il renifle.*) Hum, oui, je sens...

BLANCHARD. – Hein, qu'ils sentent bon? Ça faisait un moment que je n'en avais pas mangé de bons comme ça. On pourrait peut-être s'arrêter un moment pour déguster...

RIOCHET, reniflant. – Hum... Hum... C'est là! C'est ici! Hum... Pas ici même, non, mais dans les parages. Je suis affirmatif.

BLANCHARD. – Ah! Formidable. (*Il s'assoit.*) Ah, ça fait du bien... On a vachement arqué, aujourd'hui, pas vrai, mon capitaine? Et puis pour pas grand-chose, il faut bien le dire. Il s'est drôlement bien planqué, le Cercueil, ce salopard! Ce n'est pas demain la veille qu'on va lui mettre le grappin dessus. (*Pour lui-même.*) En même temps, bon, le pauvre gars... Rien que son nom, c'est un cauchemar. Cercueil... A-t-on idée? (*À voix haute.*) Vous savez ce qu'elle m'a dit, la boulangère?

RIOCHET. – Tout concorde...

BLANCHARD, mangeant des beignets. – Ben, pas vraiment, en fait. Elle m'a dit que tout est bon dans ce patelin, sauf le maroilles. Il faut se méfier du maroilles. Il est mortel, à ce qu'elle m'en a dit. Figurez-vous que l'an dernier, ou il y a deux ans, je ne sais plus...

RIOCHET. – Toutes les pistes mènent à Branscourt... Ou bien... Ou bien...

BLANCHARD. – Eh bien, un gars du conseil municipal a failli faire crever toute sa famille avec un maroilles...

RIOCHET. – ... Ou bien à Rosnay... Et il n'a pas mis les voiles...

BLANCHARD. – Oui, oui, comme je vous le dis, un maroilles.
Un maroilles!

RIOCHET. – Il est resté ici, quelque part dans le périmètre... Je le sens...

BLANCHARD. – Ah, oui, ça, vous pouvez le dire, ça sent. Mais de là à empoisonner toute sa famille ! Il pousse, non ?

RIOCHET. – Blanchard.

BLANCHARD. – Oui, mon capitaine ? Vous voulez un beignet ? C'est le dernier.

RIOCHET. – Comment ? Quoi ? Non. Un beignet ? D'où ils sortent, ces beignets ?

BLANCHARD. – Eh bien, de la boulangerie... Comme vous m'avez envoyé interroger la boulangère, eh bien je... Vous le voulez, le dernier ?... Ils sont très bons...

RIOCHET. – J'ai horreur de la boulangerie, Blanchard. J'ai horreur des boulangeries...

BLANCHARD. – Oui, je sais, l'incendie de la boulangerie de votre enfance... Je vous prie de m'excuser, mon capitaine, ça m'était sorti de la tête.

RIOCHET. – Il est ici. Il est ici ou il est à Rosnay. Il ne peut pas être ailleurs.

BLANCHARD. – Ah !

RIOCHET. – C'est une question d'heures avant que nous l'attrapions.

BLANCHARD. – Ah, ça, c'est bien, mon capitaine.

RIOCHET. – Cercueil nous a fait courir trop longtemps.

BLANCHARD. – Ah, ça! Pff! Les Alpes, le Rhône, la Bourgogne... Pff, oui!

RIOCHET. – Mais je savais qu'il finirait par venir ici. Ils sont tous pareils. Tous les déserteurs, tous les lâches sont pareils. Ils veulent les revoir...

BLANCHARD. – Oui, mon capitaine. Qui, mon capitaine?

RIOCHET. – Leurs enfants... Ça les prend là, là, ici, là, comme ça, au cœur, ça leur emplit le cœur de faiblesse...

BLANCHARD. – Oui, mon capitaine.

RIOCHET. – ... De mollesse et d'ignominie... Ils finissent tous, tous, par vouloir les revoir. Ils finissent tous par vouloir les serrer contre eux, contre leur faible cœur faible de lâches, leurs enfants tout contre eux, comme si cela pouvait les racheter... Et alors!

BLANCHARD. – Alors, mon capitaine?

RIOCHET. – Alors, nous les cueillons! Nous les cueillons comme les fruits pourris d'un arbre avant qu'ils ne corrompent les autres fruits!

BLANCHARD. – Oui, mon capitaine!

RIOCHET. – Et nous les jetons aux ordures! Oh, c'est qu'il est malin! Oh la la, il est malin!

BLANCHARD. – Oh, oui, mon capitaine.

RIOCHET. – Il est malin, ce Cercueil, Blanchard. Mais nous l'aurons!

BLANCHARD. – Oui, mon capitaine! Nous l'aurons.

RIOCHET. – Bon. Où est-il ce commandant ? C'est bien ici qu'on nous a dit qu'il était ?

BLANCHARD. – Ah oui, mon capitaine, oui, oui, oui. La première cour à droite, qu'elle m'a dit, la boulangère. Mais si vous voulez, je peux retourner lui demander, hein ?

RIOCHET. – Non. Allons nous renseigner à l'intérieur.

BLANCHARD. – À vos ordres, mon capitaine.

Ils sortent. L'épicière, Mariotte, à l'entrée de sa boutique, et une cliente, Hélène.

MARIOTTE. – Eh ben, dis donc, tu en fais une tête.

HÉLÈNE. – Oh, ne m'en parle pas. Tu le fais à combien, ton beurre ?

MARIOTTE. – Deux vingt.

HÉLÈNE. – Deux vingt la livre ? Eh ben, dis donc ! Ça a encore augmenté ?

MARIOTTE. – Ils parlent de le taxer, mais en attendant, moi, il faut bien que je répercute, sinon, j'y perds.

HÉLÈNE. – Oui, oui. Mets-m'en un kilo.

MARIOTTE. – Bon, alors, qu'est-ce que tu as ? C'est toujours tes cauchemars ?

HÉLÈNE. – Je ne dors pas. C'est bien simple, je ne dors pas. Pas moyen de fermer l'œil de la nuit. Tu me mettras un bout de lard, là, du bien sec, c'est pour Gaspard.

MARIOTTE. – Mais tu as vu le médecin ?

HÉLÈNE. – Qu'est-ce que tu veux qu'il y fasse, le médecin ? Je ne dors pas, c'est tout. Je ne suis pas malade. Les œufs, c'est des œufs du Pétouille ?

MARIOTTE. – Oui.

HÉLÈNE. – Bon, alors non, tant pis. Tiens, puis quatre livres de farine... Et fais attention, hein ? Ne me mets pas de la farine arseniquée comme à Courmas...

MARIOTTE. – Oh oui, j'ai lu ça dans le journal !

HÉLÈNE. – Ah la la ! On ne sait plus dans quel monde on vit. S'empoisonner avec de la farine à rats ! Si ce n'est pas malheureux. Je m'y prends à deux fois avant de manger un gâteau, maintenant. Et puis aussi des raisins secs, puis de l'anis. Oui.

MARIOTTE. – Voilà, voilà.

HÉLÈNE. – En fait, je ne dors plus depuis... Depuis que j'ai vu les Nègres à Rosnay. Les Sénégalais, derrière l'église.

MARIOTTE. – Ah, oui, ah oui, ça.

HÉLÈNE. – Je ne comprends même pas qu'on les ait mis là.

MARIOTTE. – Il faut bien les mettre quelque part, les pauvres gars.

HÉLÈNE. – Ils étaient là, en train de montrer leur couteau à tout le monde, là, leur coupe-coupe comme ils disent. J'étais avec mes deux neveux, le Mathias et le Robert. « Tata ! Tata ! On va voir les Nègres ! On va voir les Nègres ! » Les Nègres avec leurs coupe-coupe. Et les gamins qui te regardaient ça avec des grands yeux. Et puis voilà qu'il y a ce ce grand Noir, grand comme un diable, qui a sorti une espèce de chapelet de dessous sa vareuse, puis qui

me l'a agité comme ça sous le nez. Mon Dieu, mon Dieu ! Ça me poursuit, hein ? Je ne ferme plus l'œil de la nuit.

MARIOTTE. – Ah, ma pauvre.

HÉLÈNE. – Chaque fois que j'y repense...

MARIOTTE. – Ben oui, ils ne sont pas comme nous, hein. Il paraît qu'eux, les gaz asphyxiants, ça les fait rire.

HÉLÈNE. – Je n'en sais rien, s'ils sont comme nous ou pas comme nous, mais cette espèce de collier qu'il a sorti, là, de dessous sa vareuse, je n'arrive pas à me le sortir de la tête. Et puis une demi-livre de café, du vert, le moins cher. Toutes les nuits, quand je dors — quand je dors ! —, je rêve qu'il entre dans la maison, ce grand Nègre-là, pour nous couper les oreilles, à Gaspard, à moi, aux enfants, comme ils font dans les tranchées, puis qu'il ajoute nos oreilles à son collier. J'ai le cœur qui cogne à tout rompre, j'ai la gorge toute serrée, je voudrais crier, mais je ne peux point. Ça fait des semaines, ça fait des mois. Ah, ce n'est pas une vie...

MARIOTTE. – C'est aux Boches qu'ils font ça. Pas aux Français.

HÉLÈNE. – N'empêche, on devrait les mettre ailleurs, moi, je dis.

MARIOTTE. – Tu veux autre chose avec ça ?

HÉLÈNE. – Euh, non. Non. Euh, oui, si, si. Du cirage. Oui, du cirage.

MARIOTTE. – Du bleu ? Du noir ? Du marron ?

HÉLÈNE. – Du bleu. C'est pour les souliers d'Antoinette.

MARIOTTE. – Ah, oui, c'est sa communion.

HÉLÈNE. – Oui. Ah, tiens, ça aussi, ça ne nous arrange pas. Tu n’imagines pas le prix de la robe. Je l’aurais bien cousue moi-même, mais où veux-tu que je trouve encore le temps? Puis avec les nuits que je passe, de toute façon, je suis bonne à rien. Gaspard, il n’en peut plus. « Tu tournes, tu tournes » qu’il me dit. Je l’empêche de dormir. Alors, je me lève, je vais tourner dans la cuisine, toute la nuit.

MARIOTTE, *lui reposant son panier devant elle*. – Ma pauvre. Tiens. Je te le note?

HÉLÈNE. – Oui. Je passerai te payer quand j’aurai touché la pension. Et je tourne, et je tourne. J’attends qu’il fasse jour. Puis j’ai peur.

MARIOTTE. – À cause du Nègre?

HÉLÈNE. – Oui. Puis aussi à cause du déserteur.

MARIOTTE. – Ah, le déserteur. Mais le déserteur, on ne sait pas.

HÉLÈNE. – On ne sait pas? Il y a deux gendarmes qui le cherchent. Ils étaient à Courcelles hier, ils étaient là ce matin. Ils disent qu’il est dangereux.

MARIOTTE. – Oh, écoute, tu te fais bien du souci pour pas grand-chose. S’il y a un déserteur dans le coin, je peux te dire qu’il va plutôt essayer de se faire discret. Il ne va pas s’amuser à aller chercher les ennuis chez les gens, hein?

HÉLÈNE. – Hum. Comment savoir, avec ces gars-là? Moi, toute la nuit, à ne pas fermer l’œil dans ma cuisine, je m’imagine bien ce qu’il pourrait avoir envie de me faire. Il doit guetter. Une femme seule, dans sa cuisine...

MARIOTTE. – Oh, écoute, tu devrais vraiment aller voir le médecin, qu'il te prescrive quelque chose.

HÉLÈNE. – Et les avions! Les avions, moi, je n'en peux plus. Jour et nuit. Jour et nuit, ils passent. Ils passent, ils repassent! Depuis qu'ils ont lâché des bombes sur le plateau l'hiver dernier, chaque fois que j'en entends un, chaque fois, j'ai tout qui coince en dedans, tout qui se serre. Je peux à peine respirer. Ce n'est pas une vie. Non, non, ce n'est pas une vie.

MARIOTTE. – Mais va donc voir le toubib, écoute! Tu ne vas pas rester comme ça, tu as peur de tout! Tiens, va voir celui du château, à Sapicourt. Il est bien. Il est bien, vraiment, je t'assure. Il vient là de temps en temps chercher du tabac et du pinard. Je suis sûre qu'il fera quelque chose pour toi.

HÉLÈNE. – Hum.

MARIOTTE. – Vraiment. Tiens, l'autre jour, on a discuté pendant quoi? Bien une demi-heure. Tu sais comme ça me tracasse, moi, la question du cimetière, avec son machin en chaume qu'il a fait construire pour les Normands.

HÉLÈNE. – Ah oui! Ah oui, ça aussi!

MARIOTTE. – Je lui dis : « Je comprends, c'est pour les soldats de Normandie qui sont morts ici, mais quand même, quand même, c'est un peu une drôle d'idée, dans notre cimetière, cette cahute en chaume. » Alors, je lui ai demandé, comme ça : « Qu'est-ce qu'on va en faire? Après la guerre, qu'est-ce qu'on va en faire? On va les laisser là? On va les rapatrier chez eux, dans leur village? »

HÉLÈNE. – Alors, qu'est-ce qu'il t'a dit?

MARIOTTE. – Ben, il pense qu'on va les laisser là.

HÉLÈNE. – Dans notre cimetière? Sa cahute normande? En plein milieu du cimetière?

MARIOTTE. – Non, non. Il dit que quand la guerre sera finie, on va créer de grands cimetières à côté des champs de bataille, et que c'est là qu'on les mettra. Et puis sa cahute normande, on la démontera.

HÉLÈNE. – Ah oui?

MARIOTTE. – Parce qu'il dit que ça coûterait beaucoup trop cher de les remmener chez eux.

HÉLÈNE. – Oh?

MARIOTTE. – Oui, tu te rends compte? Tout l'argent qu'on dépense pour faire la guerre et puis qu'ils pensent déjà à faire des économies sur le dos des morts. Tu y crois, ça, toi?

HÉLÈNE. – Oui. Mais alors... Il va y avoir des cimetières partout dans le pays, dans tous les coins? Par ici, je veux dire.

MARIOTTE. – Ben oui.

HÉLÈNE. – Eh ben, ça va être gai. Ce n'est pas une vie. Déjà que ce n'est pas rassurant comme région, mais alors là!

MARIOTTE. – Ça! Enfin, écoute, va le voir. Va le voir, je te dis. Il va te donner un truc, ça te fera du bien.

HÉLÈNE. – Qu'est-ce qu'il va me donner?

MARIOTTE. – Je ne sais pas, moi, un truc, une potion, quelque chose pour dormir.

HÉLÈNE. – Une potion?

MARIOTTE. – Une potion, quelque chose pour dormir, un truc qui t'assomme.

HÉLÈNE. – Il t'en a donné à toi ?

MARIOTTE. – Moi ? Ben non, je dors comme un bébé.

HÉLÈNE. – Tu n'as pas peur des Nègres ?

MARIOTTE. – Non. Pas le moins du monde.

HÉLÈNE. – Et le déserteur... ?

MARIOTTE. – Ah... Un pauvre couillon qui doit grelotter de peur, planqué dans un bois. Non.

HÉLÈNE. – Mais les avions, les bombes... Quand même ?

MARIOTTE. – Non. Ah, non. Moi, je ne mourrai pas de ça, moi.

HÉLÈNE. – Tu ne mourras pas de ça ? Mais comment tu peux savoir ?

MARIOTTE. – Je ne sais pas. Je ne sais pas. C'est tout. C'est comme ça. Ce n'est pas comme ça que je mourrai.

HÉLÈNE. – Mais tu mourras de quoi, alors ?

MARIOTTE. – Je n'en sais rien, mais pas à cause d'un avion. J'en suis sûre. C'est certain. Va voir le toubib. Ou, si tu préfères, je lui demanderai.

HÉLÈNE. – Ah ? Ah oui ? Oui, bon, oui, je préfère.

Entre la gouvernante du château de Sapicourt.

LA GOUVERNANTE, *aux encadrants des spectateurs.* – Comment?... Je vous demande pardon?... Qui?... Oui?... Comment?... Le commandant?... Oui?... (*À propos des spectateurs.*) Toutes ces personnes?... Ah?... Oui?... Toutes... ? Vraiment,

oui... Ah, eh bien, écoutez, c'est... Eh bien... Eh bien, non. Non. Oui, c'est ça : non. Non. Le château est plein. Plein comme un œuf. Il y a des officiers dans les chambres. Des amputés dans les cuisines. Les gazés au salon. Les gangréneux dans l'orangerie. La bibliothèque sert de salle d'opération. La salle de billard de débarras. Les infirmiers dorment dans les combles. Et les morts au verger. *(Aux spectateurs.)* Je ne vois pas, mais alors vraiment pas, mais alors pas du tout, où je pourrais loger ne serait-ce que le plus petit d'entre vous. Je suis désolée, vraiment, je suis confuse, mais là, non, rien à faire. Je... Non. C'est impossible. Impossible. *(Aux encadrants.)* Comment ?... Mais je ne sais pas, je n'en ai pas la moindre idée. Attendez, si ! La mère d'Éstaing ! Elle, peut-être, oui. Quelque part, je ne sais pas où. Peut-être. Peut-être. Essayez toujours. Vous verrez bien. Je suis désolée. Mais là... Essayez de voir avec la mère d'Éstaing. Voilà. C'est tout ce que je peux faire.

LE BALCON

Rosanne s'est éprise de Christian, mais Christian s'est montré si incapable du moindre esprit que Rosanne est au désespoir. Ses trois amies, Elena, France et Camille, tentent, chacune avec ses arguments de soulager l'éperdue. Là-dessus arrivent Christian et ses deux amis, Antonin et Symphorien. Symphorien a conçu un stratagème poétique pour permettre à Christian de reconquérir le cœur de Rosanne. Antonin, quant à lui, estime qu'il suffirait à Christian de se muscler les biscoteaux...

SYMPHORIEN. – Christian, Christian, je te jure, cette fois-ci, ça va marcher. Ça va marcher, je te le jure. Ça ne peut pas ne pas marcher, c'est impossible, j'ai tout calculé.

CHRISTIAN. – Tu avais dit ça aussi pour hier. Tu avais tout calculé. Lui prendre la main, rester silencieux, pousser des soupirs, regarder dans le vague d'un air... euh... d'un air... euh...

SYMPHORIEN. – D'un air pénétré.

CHRISTIAN. – Oui, d'un air pénétré. Un air pénétré, tu fais ça comment, toi, un air pénétré ?

SYMPHORIEN. – Eh bien, comme ça.

Symphorien fait l'air pénétré.

CHRISTIAN. – Oui. Oui, bon, eh bien, moi, je ne sais pas faire, je ne sais pas faire l'air pénétré.

SYMPHORIEN. – Oui, d'accord, d'accord, Christian, on aurait dû répéter davantage, je suis d'accord avec toi, mais là, aujourd'hui...

CHRISTIAN. – Parce que je vais te dire, au bout de dix minutes, mon air pénétré, il avait l'air de drôlement l'ennuyer, Rosanne.

SYMPHORIEN. – Oui, c'était une petite erreur de calcul, je le reconnais volontiers, mais là...

CHRISTIAN. – En plus, à force de lui tenir la main, j'avais les paumes toutes moites...

SYMPHORIEN. – Ah, mais ça, je...

CHRISTIAN. – Toutes moites. Elle n'arrêtait pas d'essayer de retirer sa main des miennes pour l'essuyer discrètement contre sa robe.

SYMPHORIEN. – D'accord, oui, mais là...

CHRISTIAN. – Et moi je serrais, je serrais sa main pour la retenir. « Ne lui lâche pas la main ! Surtout pas ! », tu m'avais dit. Alors, je serrais, je serrais, je serrais. « Vous me faites un petit peu mal, Christian. »

SYMPHORIEN. – Mais oui, mais...

CHRISTIAN. – Et puis les soupirs ! Ah, les soupirs ! Au bout d'un moment, elle m'a carrément demandé si j'avais du mal à digérer quelque chose !

SYMPHORIEN. – Mais je t'avais bien dit qu'il ne fallait pas les pousser comme tu les pousses les soupirs ! Pas comme quand tu sors de table.

CHRISTIAN. – Mais enfin, on soupire comme on soupire !

SYMPHORIEN. – Mais non ! Pas toujours. Là, ce sont des soupirs d'amour qu'il fallait pousser. Et encore, « pousser », non. Non, pas « pousser ». « Exhaler », oui. « Exhaler ». Je te l'avais bien dit ! Des soupirs comme ça.

Symphorien pousse un soupir d'amour.

CHRISTIAN. – Excuse-moi, mais je vois pas la différence ! (*Christian pousse un soupir d'amour peu convaincant.*) Elle est où, la différence ?

SYMPHORIEN. – Eh bien... Bon, écoute. Oublie les soupirs, oublie les mains moites, oublie tout ça. Cette fois-ci, mon plan est parfait.

CHRISTIAN. – Bon, les soupirs, les mains moites, tout ça, je peux encore les oublier, mais les yeux dans le vague ! Pourquoi

est-ce que tu m'as dit de regarder dans le vague ? « Vous vous sentiez bien, Christian ? Vous n'allez pas tourner de l'œil, au moins ? »

Christian regarde dans le vague.

SYMPHORIEN. – Mais enfin, évidemment ! N'importe qui aurait eu peur en te voyant faire ça ! Qu'est-ce qui t'a pris ? Est-ce que c'est comme ça que je t'avais dit qu'il fallait faire ? Non, bien sûr que non ! Ça n'est pourtant pas si compliqué.

Symphorien regarde dans le vague.

CHRISTIAN. – Ah, non, mais, ah, mais quelle humiliation ! Je ne m'en remettrai jamais. C'est à peine si j'ai osé sortir de chez moi. J'ai peur de la croiser. Imagine qu'elle pourrait arriver à n'importe quel moment ! Ah ! Ah !

SYMPHORIEN. – Écoute, je me sens responsable de ce qui t'arrive. Vraiment. Et tiens, je me sens coupable même.

CHRISTIAN. – Non, non, mais non, ce n'est pas toi. Évidemment, ce n'est pas toi.

SYMPHORIEN. – Alors, c'est pour ça que j'ai conçu ce deuxième plan, Christian. Un plan infallible. Un plan du tonnerre.

CHRISTIAN. – Ah...

SYMPHORIEN. – Écoute.

CHRISTIAN. – Ah...

SYMPHORIEN. – Tu l'aimes encore ?

CHRISTIAN. – Ah, mais plus que jamais ! Plus que jamais ! Elle est tellement, tellement belle ! Et puis, et puis elle est, elle est... Ah ! Ah ! Ah !

SYMPHORIEN. – Bon, alors, écoute, fais-moi confiance.

CHRISTIAN. – Ah...

SYMPHORIEN. – Fais-moi confiance. Écoute. (*Christian soupire.*) Je sais que tu as peur de parler, je sais que tu redoutes de t’emmêler les pinceaux, de raconter n’importe quoi, de bafouiller, et même, peut-être, de baver...

CHRISTIAN. – Oui, enfin, bon, euh...

SYMPHORIEN. – Je sais que tu n’as aucune imagination. Pas le moindre sens de la poésie. Aucune finesse.

CHRISTIAN. – Euh...

SYMPHORIEN. – Que sitôt qu’il te faut prendre la parole en public, tu deviens pathétique, tu deviens ridicule...

CHRISTIAN. – Non, mais c’est bon, j’ai compris, là.

SYMPHORIEN. – Qu’entre toi et un boulet de charbon, c’est à peine si l’on peut faire la...

CHRISTIAN. – Non, mais bon, j’ai compris, Symphorien, j’ai compris. C’est bon.

SYMPHORIEN. – Euh... Oui. Bon. Donc, euh... Oui : mon plan !

CHRISTIAN. – Oui. Ton plan. S’il te plaît. Ton plan.

SYMPHORIEN. – Lumineux ! Lumineux !

CHRISTIAN. – Hum.

SYMPHORIEN. – Puisque que tu ne sais pas parler...

CHRISTIAN. – Hum !

SYMPHORIEN. – Que le silence ne te réussit pas...

CHRISTIAN. – Pff!

SYMPHORIEN. – Et que la belle Rosanne veut qu'on lui fasse la cour à l'ancienne...

CHRISTIAN. – Ah...

SYMPHORIEN. – ... Avec des mots fleuris, des mots doux, du tralala, des fioritures. En mot : avec de la poésie...

CHRISTIAN. – Eh bien ?

SYMPHORIEN. – Eh bien, tu vas lui déclamer un poème !

CHRISTIAN. – Mais qu'est-ce que tu racontes ?

SYMPHORIEN. – Un poème ! Un magnifique poème ! Un poème sublime !

CHRISTIAN. – Mais enfin, tu es...

SYMPHORIEN. – J'ai tout prévu. Sais-tu où est parti Antonin ?

CHRISTIAN. – Non, je n'en ai pas la moindre idée et je m'en fiche. Ce que je voudrais savoir, c'est ce...

SYMPHORIEN. – Il est allé sous mon ordre chercher le poème que j'ai chargé Andrée, l'infirmière, d'écrire pour toi.

CHRISTIAN. – Mais qu'est-ce que cette histoire, encore ? Qu'est-ce que tu... ?

SYMPHORIEN. – Si, si, je t'assure ! Infaillible ! Tiens, voilà, Antonin qui revient ! Antonin !

Entre Antonin, un feuillet à la main.

CHRISTIAN, à *Symphorien*. – Mais, Symphorien, écoute, vraiment, ce n'est pas...

SYMPHORIEN, *à Antonin.* – Tu l’as ? Tu l’as ?

ANTONIN, *donnant le feuillet à Symphorien.* – Oui, tiens. Pff!

SYMPHORIEN. – Parfait, parfait ! Voyons voir ça...

ANTONIN, *pendant que Symphorien lit le poème, à Christian.* – Alors, il paraît que tu as été vraiment en dessous de tout hier soir ?

CHRISTIAN. – Oui, bon, ça va !

ANTONIN. – Oh la, hé oh ! Je dis ça, moi...

SYMPHORIEN, *lisant le poème rapidement.* – Magnifique ! Magnifique, magnifique ! Parfait ! (*À Christian.*) C’est parfait, Christian, c’est parfait. C’est dans la poche ! Avec ça, je te promets que tu vas l’embobiner comme il faut.

CHRISTIAN, *prenant le feuillet et jetant un œil dessus.* – Mais que veux-tu que je fasse avec ça ? Que je le recopie ? Que je le lui envoie ?

SYMPHORIEN. – Que tu le recopies ? Que tu le lui envoies ? Mais mon pauvre Christian, tu es tombé sur la tête !

CHRISTIAN. – Ben euh ben quoi ?

SYMPHORIEN. – Mais il faut que tu le lui dises, bien sûr ?

CHRISTIAN. – Que je le... ? Le lui... ?

SYMPHORIEN. – Que tu le lui dises ! Que tu le lui déclames ! Que tu le lui murmures !

CHRISTIAN. – Que je le lui quoi ?

SYMPHORIEN. – Qu’il s’exhale, ce poème, de tes lèvres comme la brise printanière venant réchauffer la poitrine du soldat touché au cœur, comme le soupir des oisillons pressés de retrouver l’aile

douillette de leur mère, ce fin duvet de tendresse, cette ombre bienveillante, sa chaleur protectrice, comme le...

CHRISTIAN. – Non, mais, Symphorien, je te rappelle que j'ai eu zéro en récitation!

SYMPHORIEN. – Eh bien, c'est pour ça que tu dois t'entraîner. Tu vas me faire la plaisir d'apprendre ce poème par cœur. Maintenant. Pendant ce temps-là, Antonin et moi, nous allons tâcher de savoir où se trouve Rosanne. Va t'installer derrière, tu seras plus tranquille. (*À Antonin.*) Allez, viens, toi, en chasse! (*Antonin et Symphorien vont pour sortir. À Christian.*) Souviens-toi : comme la brise du printemps! Dans la poche! (*Antonin et Symphorien sortent.*) Le soupir des oisillons! La poche!

CHRISTIAN. – Le soupir des oisillons? Le soupir des...? Cui-cui? (*En tentant de soupirer.*) Cui-cui... Cui-cui...

Christian sort (il va « derrière »). Entre Elena.

ELENA, *inspectant les lieux, à Rosanne.* – C'est bon, il n'y a personne, tu peux venir. Venez! (*Entrent Rosanne, Camille et France. À Rosanne.*) Bon, maintenant, est-ce que tu veux bien enfin m'expliquer, nous expliquer, ce qui se passe? Depuis ton rendez-vous d'hier soir, tu es toute bouleversée. Il m'a fallu la matinée pour te convaincre de quitter ta chambre, tu n'as pas prononcé un mot de l'après-midi et voici maintenant deux heures que nous jouons les éclaireuses à travers le village comme si tu redoutais de croiser quelqu'un. Rosanne? Rosanne!

ROSANNE. – Bête.

ELENA. – Comment?

ROSANNE. – Bête.

ELENA. – Bête ? Mais qui ? Moi ?

ROSANNE. – Mais non...

ELENA. – Alors qui ? Christian ? (*Rosanne hausse les épaules en signe d'affirmation.*) Christian est bête ?

CAMILLE. – Bête ? Stupide ?

FRANCE. – Idiot ?

CAMILLE. – Crétin ?

FRANCE. – Niais ? (*En aparté Camille.*) C'est comme ça que l'on dit ?

CAMILLE, *en aparté à France.* – Oui, c'est comme ça.

ROSANNE. – Il est bête, il est bête. Que voulez-vous que je vous dise de plus ?

CAMILLE. – Imbécile ?

FRANCE. – Pâté ?

CAMILLE, *à France.* – Pâté ?

FRANCE, *à Camille.* – Non, pas pâté, euh... Comment dit-on, déjà ? Une charcuterie, là, cette expression amusante, là, tellement française...

CAMILLE. – Euh... Andouille ?

FRANCE. – Oui, voilà, c'est ça ! Andouille ! (*À Rosanne.*) Andouille ?

ROSANNE. – Oui, oui, andouille, imbécile, idiot, crétin, ce que vous voulez, niais, stupide, tout, tout, tout cela oui, tout cela à la fois !

FRANCE, *à Camille*. – Ah, j'adore la langue française, elle est si pleine de surprises! Andouille! Andouille! C'est tellement charmant!

ELENA. – Mais enfin, Rosanne, il n'y a pas deux jours, tu ne tarissais pas d'éloges sur Christian. Il était la prunelle de tes yeux. Sa beauté n'avait pas d'égale. Tu n'en finissais pas de nous énumérer ses qualités...

FRANCE. – Du matin jusqu'au soir, Christian par ci, Christian par là...

CAMILLE. – « Ô mon Christian, mon doux, mon beau Christian... »

ELENA. – Il n'y en avait que pour lui. C'était ta lumière, ton jour. Tu ne te lassais pas de prononcer son nom...

FRANCE & CAMILLE, *imitant Rosanne*. – « Ô mon Christian, mon beau Christian! »

ROSANNE. – Je sais, mes amies, je sais tout cela! Ne m'accablez pas. Je ne le sais que trop bien. Je me suis trompée. Je me suis trompée, voilà tout.

ELENA. – Mais enfin, Rosanne, que s'est-il passé? Hier au soir? Ce rendez-vous? Tu l'espérais tant! Que s'est-il passé?

ROSANNE. – Il s'est passé, il s'est passé! Mais enfin, que voulez-vous savoir? Les détails de mon humiliation?

CAMILLE, *en aparté à France*. – Ah, eh bien, ma foi, oui, si l'on pouvait en avoir un aperçu, ça ne serait pas de refus...

FRANCE, *en aparté à Camille.* – « Ô mon beau Christian, mon doux Christian ! » (*Imitant Christian en benêt complet.*)
« Beuh... Rosanne... »

CAMILLE, *en aparté à France, imitant Christian bavant à moitié.* – « Rosanne... Schlurp... »

ELENA. – Je veux comprendre. Je veux t'aider. Je ton amie, nous sommes tes amies, Rosanne, nous sommes là pour toi...

ROSANNE. – Ah !

ELENA. – Allons, Rosanne, ma Rosanne, confie-toi, confie-toi à nous.

ROSANNE. – Ah ! Eh bien, il m'avait donné rendez-vous à la grille du parc à la nuit tombée...

ELENA. – Ah, le billet...

ROSANNE. – Oui. Si tendre, si merveilleusement écrit. « Ce soir à la brune, nous irons, ma brune... »

FRANCE, *en aparté à Camille.* – Elle n'est pas vraiment blonde ?

CAMILLE, *en aparté à France.* – Si, je crois. Ce doit être une licence poétique.

ROSANNE. – Et me voilà à la grille au soir venu, le cœur battant la chamade. L'air est doux, l'air est tiède, il embaume, la roseraie l'imprègne de tous ses parfums. Pour un instant, et pour un instant seulement, j'oublie la guerre, j'oublie la cruauté de ce monde, car voilà, voilà que sa silhouette, la silhouette de Christian, vient d'apparaître dans la lumière pâle de la lune...

CAMILLE, *en aparté à France.* – C'est vrai qu'il n'est pas mal balancé, quand même.

FRANCE, *en aparté à Camille.* – Ah, je préfère nettement Antonin. (*Imitant la carrure athlétique d'Antonin.*) Il est tellement plus hum !

ROSANNE. – Et nous nous asseyons tous deux sur le banc sous le grand marronnier. Il me prend la main. Il me la serre, il me la serre... Il me la serre encore ! Et puis... Et puis...

ELENA. – Et puis ?

ROSANNE. – Et puis rien. Rien. Pas un mot. Pas le moindre mot. Pas le plus petit mot. Non. Rien.

ELENA. – C'est qu'il était ému.

ROSANNE. – On peut être ému sans pousser des soupirs de porteur d'eau.

ELENA. – Car il... ?

ROSANNE. – Oui ! (*Imitant Christian soupirant.*) Ah... Ah...

FRANCE. – C'est horrible !

CAMILLE. – Accablant !

ROSANNE. – Il tournait ses yeux dans tous les sens.

Rosanne tourne les yeux à la manière de Christian.

CAMILLE. – Seigneur Dieu !

FRANCE. – Mais quel animal !

ROSANNE. – Tant qu'à la fin, j'ai pris peur, le croyant victime d'une intoxication alimentaire. On ne sait jamais, avec les fromages qui se vendent ici... Il me broyait la main entre les siennes et ses mains transpiraient, transpiraient... Ah !

FRANCE. – Beurk !

CAMILLE. – Mon Dieu, mais quel enfer !

ELENA. – Que s'est-il passé ensuite ?

ROSANNE. – Que voulais-tu qu'il se passe ? Je suis partie. Je suis partie en courant. Je suis partie en pleurant. Un âne ! Un âne ! Voilà. Je suis tombée amoureuse d'un âne. C'était le pire jour de ma vie !

ELENA. – Rosanne, Rosanne !

CAMILLE, *à Rosanne.* – En même temps, on te l'avait bien dit. (*À France.*) Pas vrai ?

FRANCE. – Oui, c'est vrai, on te l'avait dit. Il faut choisir. Un garçon ne peut pas être à la fois beau et intelligent. Il n'y a pas assez de place. Ce n'est pas fait pour.

CAMILLE. – Tu t'es toi-même aveuglée, Rosanne. « Mais si, vous verrez, il surmontera sa timidité. Derrière son visage d'ange se cache une âme de poète... »

FRANCE. – Ha ha ha ! Avec les garçons, il faut être simple. Il y a ceux qui lisent des livres et ceux qui jouent au tennis. Ce ne sont pas les mêmes. Suivant ton humeur, suivant tes besoins, tu choisis ou bien les uns ou bien les autres. Comme ça, pas de complication. En ce moment, moi, je suis plutôt tennis. Tiens, par exemple, Antonin. Très bien, Antonin.

CAMILLE, *à France.* – Oui, c'est vrai, très bien. (*À Rosanne.*) Et puis quand tu en as marre des parties de tennis...

FRANCE. – Ou de badminton. Ou de badminton.

CAMILLE. – Ou de badminton, oui. Eh bien, tu vas lire de la poésie avec un autre. Symphorien, tiens, par exemple.

FRANCE, à *Camille*. – Très bien, Symphorien.

CAMILLE, à *France*. – Oui, n'est-ce pas ? (*À Rosanne.*) Voilà. Les garçons, c'est comme ça.

ROSANNE. – Mais l'amour, mes amies, l'amour ? Que faites-vous de l'amour ?

CAMILLE. – Ah, mais voilà, tout de suite les grands mots !

FRANCE. – Les grands sentiments !

CAMILLE. – L'amour, l'amour ! Mais on s'en fiche de l'amour. Est-ce qu'ils pensent à l'amour, tes parents ?

ROSANNE. – Eh bien...

CAMILLE. – Non ! Pas le moins du monde.

FRANCE, à *Rosanne*. – Pas une seconde.

CAMILLE. – Est-ce que tes parents te veulent amoureuse ?

ROSANNE. – Je l'ignore.

FRANCE. – Un bon mariage, voilà ce qu'ils veulent pour toi. Rien de plus.

CAMILLE. – Un bon parti, un beau mariage, des héritiers, voilà, c'est tout.

FRANCE. – Toi, de ton côté, de temps en temps, une petite partie de badminton avec... Antonin, par exemple.

CAMILLE. – Voilà. Et puis après, un livre ou deux avec...

FRANCE, à *Camille*. – Symphorien ?

CAMILLE, à France. – Symphorien, oui, très bien, Symphorien. (À Rosanne.) Tu te compliques la vie, Rosanne. Tu t'empoisonnes le cœur avec ces histoires.

ELENA, à Camille et France. – Mais enfin, tout n'est pas si simple.

CAMILLE. – Ah bon ?

FRANCE. – Et pourquoi ça ?

ELENA. – Mais parce que l'amour s'empare de nous sans qu'on n'y puisse rien. L'amour un chasseur, nous sommes ses proies, des proies innocentes. Il décoche ses flèches comme bon lui semble, où bon lui semble. Et nous voilà atteintes en plein cœur d'une passion sans limites sans avoir choisi de l'être.

FRANCE. – Hum ?

CAMILLE. – Ah ?

ELENA. – L'amour n'a que faire des frontières, il se moque des différences.

FRANCE. – Euh...

CAMILLE. – Hum.

ELENA. – L'amour fait s'embrasser qui il veut. Il nous dépouille de nos oripeaux et nous jette dans les bras de ceux qui nous sont les plus parfaits étrangers. Il nous défroque. Le paysan s'éprend de la comtesse, la duchesse du cordonnier. La couleur de nos peaux, la richesse ou la pauvreté de notre langage, tout cela ne compte pour rien. C'est un benêt ? Un idiot ? Une andouille ? Elle l'aime. Il l'aime. Irait-il à demi nu à travers les rues en chantant des comptines, elle l'aimerait tout autant. Son cœur est atteint. Durablement. Profondément. Elle est amoureuse.

FRANCE. – Non, mais là, écoute, Elena, c'est vraiment n'importe quoi !

CAMILLE, à France. – Une duchesse, un cordonnier ! Pourquoi pas un palefrenier, tant que tu y es !

ELENA. – Et pourtant, c'est la vérité !

ROSANNE. – Mes amies, mes amies, ne vous disputez pas. J'ai la tête qui tourne. Je ne me sens pas bien. Montons. Allons prendre le frais là-haut. Il faut que je m'étende un moment.

ELENA. – Bien sûr, Rosanne, tout ce que tu voudras. Nous t'accompagnons.

FRANCE, en aparté à Camille. – Je crois qu'elle devrait faire du sport un peu plus souvent.

CAMILLE. – Oui. Du tennis.

FRANCE. – Ou du badminton.

CAMILLE. – Oui.

FRANCE. – Oui.

Rosanne, Elena, Camille et France sortent. Entre Christian qui fait les cent pas pour mieux mémoriser le poème.

CHRISTIAN. – « Quels... » Euh... « Quels... » Euh... Ah ! (*Lisant le poème.*) « Quels mots vous dirai-je ? Tous ceux, tous ceux, tous ceux... » (*Tâchant de répéter de mémoire.*) « Quels mots... Quels mots vous dire ? » Euh, non. Non, non... (*Lisant.*) « Quels mots vous dirai-je ? » Ah, oui, voilà. (*Répétant.*) « Quels mots vous dirai-je ? Tous ceux, tous ceux, tous ceux, tous ceux... » Combien il y en a déjà ? (*Comptant les syllabes sur ses doigts.*) Six, sept, huit, neuf, dix... (*Lisant.*) Ah, oui, trois. Trois

fois « Tous ceux ». (*Répétant.*) « Quels mots vous dirai-je ? Tous ceux, tous ceux, tous ceux... »

Entre Auguste.

AUGUSTE. – Eh bien, qu'est-ce que tu fabriques ?

CHRISTIAN. – Oh, tu m'as fait une de ces peurs !

AUGUSTE. – Excuse-moi. Qu'est-ce que tu fabriques, comme ça, le nez en l'air ? (*À propos du poème.*) C'est quoi, ce truc-là ?

CHRISTIAN. – Oh, rien, rien, ce n'est rien.

AUGUSTE, *jetant un œil sur le feuillet.* – Fais voir.

CHRISTIAN. – Pff !

AUGUSTE. – C'est un poème ? C'est ça ? Un poème ?

CHRISTIAN. – Ah...

AUGUSTE, *jetant un œil au feuillet.* – Ouah ! Eh bien !

CHRISTIAN. – Pff !

AUGUSTE. – Mais pourquoi tu apprends un truc pareil ?

CHRISTIAN. – Ah...

AUGUSTE. – C'est pour rattraper ton zéro pointé en récitation de la semaine dernière ?

CHRISTIAN, *vague.* – Ah... Non... C'est pour Rosanne.

AUGUSTE. – Ah Rosanne ! (*À part.*) Ah, Rosanne, ah, mon Dieu qu'elle est belle ! Ah si seulement ! Mais pourquoi faut-il qu'elle se soit éprise de cette andouille ? (*À Christian.*) Rosanne, Rosanne, ah oui, oui... Encore ? Eh bien, dis donc, tu as de la suite dans les idées, toi. Et puis tu es courageux. Ce n'est pas moi qui

ferais ça. Je peux? (*Prenant le feuillet et lisant.*) « Quels mots vous dirai-je? Tous ceux, tous ceux, tous ceux » ... Pourquoi c'est écrit trois fois, « tous ceux » ?

CHRISTIAN. – C'est de la poésie. Il faut des pieds. Je crois...

AUGUSTE. – Ah oui? Des pieds?

CHRISTIAN. – Oui. Douze. Douze pieds.

AUGUSTE. – Ah oui? Douze pieds. Bon. « Tous ceux, tous ceux, tous ceux / Qui me viendront. Je vais vous les jeter, en touffe » ... En touffe?

CHRISTIAN. – Oui, en touffe. Enfin, je ne sais pas... C'est pour après, je crois, ça rime avec « j'étouffe » ... Je crois.

AUGUSTE. – Oui? « Sans les mettre en bouquet : je vous aime, j'étouffe. » Ah oui. Ah ben oui. Eh bien, dis donc. C'est beau, hein?

CHRISTIAN. – Ah oui? Tu trouves?

AUGUSTE. – Ah ouais, ouais. Vraiment. Ouais, ouais. Avec tous ces pieds, là, c'est... Ouais. Ouais, ouais, non, non, vraiment, c'est beau, c'est très beau.

CHRISTIAN. – Oui...

AUGUSTE. – Tous ces pieds, là, et puis « La touffe », « J'étouffe » ... Ouais, ouais, vraiment... Et ça va, tu arrives à l'apprendre?

CHRISTIAN. – Bah, ouais. Enfin, bof...

AUGUSTE. – Ah ouais?

CHRISTIAN. – Bah...

AUGUSTE, *lisant*. – Ah, c'est qu'il est long, dis donc. Ouah!

CHRISTIAN. – Oui...

AUGUSTE. – Et t'en es où ?

CHRISTIAN. – Ben euh...

AUGUSTE, *montrant la moitié du poème.* – Ici ? (*Non de Christian. Montrant le quart du poème.*) Là ? (*Non de Christian. Montrant le tout début du poème.*) Là ? (*Geste d'impuissance de Christian.*) Ah ouais ! Eh bien ! Tu as du boulot, pfou !

CHRISTIAN. – Oui.

AUGUSTE. – C'est pour quand ?

CHRISTIAN. – Pfou !

AUGUSTE. – Pour la semaine prochaine ? (*Non de Christian.*) Pour demain ? (*Non de Christian.*) Pour quand alors ? (*Signe désespéré de Christian.*) Pour tout à l'heure ? (*Signe affirmatif de Christian.*) Ouah ! Bon Dieu, balèze ! Chapeau ! Tu ne vas jamais t'en tirer.

CHRISTIAN. – Ah !

AUGUSTE. – C'est vraiment interminable, ce truc. (*En aparté.*) Mais j'entrevois là l'occasion de me débarrasser de ce rival importun. Si je le manipule de la bonne façon, Rosanne sera mienne. Enfin ! (*À Christian.*) Oui, c'est vraiment trop long. Tu sais quoi ? Il faut que tu simplifies.

CHRISTIAN. – Ah ?

AUGUSTE. – Oui. Tu n'as pas d'autre moyen. Comment tu vas faire, sinon ? Il faut que tu coupes.

CHRISTIAN. – Ah, tu crois ?

AUGUSTE. – Ah ben, c'est sûr. Je ne vois pas, sinon. Non, non, regarde. Ces machins-là, c'est trop long. Tu peux en enlever.

CHRISTIAN. – Ah bon ?

AUGUSTE. – Bah oui, puisque je te le dis. Qu'est-ce qui est important dans un poème ?

CHRISTIAN. – Euh...

AUGUSTE. – Les pieds. Les pieds et puis les rimes. Il faut que ça fasse douze pieds et puis que ça rime. Le dedans, c'est du remplissage, du vent, de la frime.

CHRISTIAN. – Ah ?

AUGUSTE. – Mais oui, bien sûr, tu penses, hé. T'inquiète. C'est comme ça, qu'il faut faire. Je te le dis. Tu crois qu'ils font comment, au théâtre, hein ? « Hmm hmm hmm hmm hmm
hmm, hmm hmm hmm hmm, l'amour ! / Hmm hmm hmm hmm
hmm hmm, hmm hmm hmm hmm, toujours ! » L'essentiel, c'est de mettre le ton et puis de faire les bons gestes au bon moment.

CHRISTIAN. – Tu es sûr ?

AUGUSTE. – Croix de bois, croix de fer.

Auguste crache par terre.

CHRISTIAN. – Ça serait tellement plus simple.

AUGUSTE. – Ne te bile pas. Je vais t'aider, tiens.

CHRISTIAN. – Vrai ?

AUGUSTE. – Mais oui. Allez, viens. En dix minutes, c'est dans la poche. Amène-toi. Je vais te le faire apprendre, ton poème, moi. Allons nous installer au calme.

Auguste et Christian sortent. Entrent Symphorien et Antonin.

SYMPHORIEN, regardant autour de lui. – À la croisée, à la croisée! Mais elle n'est nulle part! Tu la vois, toi? Rosanne, tu la vois? Tu es bien sûr que c'est à la croisée qu'il a dit qu'elle était allée?

ANTONIN. – Ah, mais si je suis sûr, mais oui, je suis sûr. Rosanne est à la croisée avec ses amies. C'est exactement ce qu'il m'a dit. À la croisée.

SYMPHORIEN. – Eh bien, en attendant, elle n'y est pas. Ni Rosanne ni personne. D'ailleurs, où est-il? Christian, où est-il?

ANTONIN. – Je n'en ai pas la moindre idée. Comment veux-tu que je le sache?

SYMPHORIEN. – Ça, les idées, ce n'est pas à toi qu'il faut demander d'en avoir.

ANTONIN. – Qu'est-ce que c'est supposé vouloir dire, ça?

SYMPHORIEN. – Christian! Christian!

ANTONIN. – C'est parce que je prends soin de mon corps, parce que je fais du sport, que tu dis cela?

SYMPHORIEN. – Christian! Christian?

ANTONIN. – Dis, je t'ai posé une question.

SYMPHORIEN. – Quoi? Comment? Christian? Christian? Mais où est-il, cette andouille?

ANTONIN. – Parce que vous êtes bien jolis, vous autres, avec vos poésies et vos histoires de filles, mais moi, quand ce sera mon tour d'aller me battre, je serai prêt. Et je peux te dire qu'avec moi,

les Allemands vont avoir fort à faire. Regarde-moi ces biceps. Regarde. Hein ? Et ces triangles ? Tu as vu ces triangles ? De l'acier.

SYMPHORIEN. – Mais qu'est-ce que tu me racontes ? De quoi tu me parles ?

ANTONIN. – Je te parlais de mes biceps.

SYMPHORIEN. – Tes biceps ?

ANTONIN. – Oui, mes biceps.

SYMPHORIEN. – Mais qu'est-ce que tes biceps ont à faire ici ? Cherche donc Rosanne. Moi, je vais chercher Christian. On se retrouve ici.

Symphorien sort.

ANTONIN. – Rosanne, Rosanne. Qu'est-ce que j'en ai à fiche, moi, de Rosanne ? Qu'est-ce que j'en ai à fiche des filles ? L'amour, c'est pour les mauviettes. Je n'ai pas le temps pour ça, moi. Il faut encore que je m'endurcisse. Que je me prépare pour la guerre... (*Antonin commence à faire des tractions.*) Que je me muscle... Que je devienne fort, plus dur... Plus fort... Plus dur... Une... Deux... Une... Deux...

France apparaît au balcon.

FRANCE. – Mais qui est-ce qui fait tout ce raffut ? (*Apercevant Antonin.*) Oh, mais c'est Antonin ! Mon Dieu, quelle baraque ! Quelle bête ! Ces biceps ! Ces triangles !

ANTONIN. – Une... Deux... Une... Deux...

Camille apparaît au balcon.

CAMILLE, à France. – Eh bien, qu'est-ce qu'il y a? (*France montre Antonin à Camille.*) Ah, Antonin.

ANTONIN. – Une... Deux... Une... Deux...

FRANCE, à Camille. – Hein? Pas mal, non?

CAMILLE. – C'est sûr que côté poésie, on fait mieux, mais question carrure, c'est assez réussi.

France — Ouh la la, oui! (À Antonin.) Ouh ouh! Ouh ouh, Antonin!

ANTONIN. – Une... Deux... Qui va là? Qui vive?

FRANCE. – Ouh ouh! C'est moi! Ici, là, en haut. France.

ANTONIN, apercevant France. – Ah, bonjour, France, bonjour Camille.

CAMILLE. – Bonjour, Antonin.

FRANCE. – Vous vous entraînez, Antonin?

ANTONIN. – Hein? Ah oui, oui. Ne jamais relâcher l'effort.

FRANCE. – Je suis bien d'accord avec vous. Vous avez des muscles splendides. Mais ne vous arrêtez pas. Continuez, Antonin.

ANTONIN. – Ah oui? Eh bien, merci. Une, deux, une deux. C'est beaucoup de travail, vous savez. Une, deux, une, deux.

FRANCE. – Je n'en doute pas une seconde. Je pratique le tennis, vous savez?

ANTONIN. – Ah oui? Une, deux. J'en fais aussi à l'occasion.

FRANCE. – Ah, mais tiens, mais quelle coïncidence. Une petite partie contre moi, ça vous dirait?

ANTONIN. – Une, deux. Ah, oui, pourquoi pas. Mais, dites-moi, est-ce que... Une, deux... vous savez où se trouve votre amie, Rosanne ? Une, deux.

CAMILLE. – Rosanne ? Mais elle est ici, Rosanne. Elle prend le frais à l'intérieur. Voulez-vous que je l'appelle ?

ANTONIN. – Non, non, non, c'est pour mon ami, Symphorien. Enfin, c'est-à-dire...

CAMILLE. – Symphorien est ici ?

ANTONIN. – Oui. Enfin, il arrive. Il est parti chercher Christian et...

FRANCE. – Ne vous arrêtez pas, Antonin, continuez. C'est plaisant.

ANTONIN. – Une deux, une deux, une deux. Ça vous plaît ?

FRANCE. – C'est charmant, Antonin, tout à fait charmant.

CAMILLE. – Symphorien est parti chercher Christian pour... ?

ANTONIN. – Eh bien pour... Ah, mais les voilà, tenez...

Entrent Symphorien, Christian et Auguste.

SYMPHORIEN, à Christian. – Tu le sais ? Tu le sais déjà ?

CHRISTIAN. – Euh, oui, oui...

AUGUSTE. – Oui, oui, il le sait.

SYMPHORIEN. – Par cœur ?

CHRISTIAN. – Euh, je...

AUGUSTE. – Ne t'inquiète pas. Une méthode formidable. Oui, oui. C'est bon. Du par cœur. Du solide.

SYMPHORIEN, *septique*. – Hum. Bon. D'accord. (*À Antonin.*) Tu as trouvé Rosanne ? (*Apercevant Camille et France au balcon.*) Ah, Camille, France ! Savez-vous où se trouve Rosanne ? Ici ? Elle est ici ? Magnifique ! Splendide ! Pourriez-vous lui demander de venir, dans un instant ? Christian a une déclaration à lui faire.

CAMILLE, *à Symphorien*. – Vous êtes certain ? Symphorien, vous êtes certain ?

SYMPHORIEN. – Absolument, oui.

CAMILLE. – Pour tout vous dire, Symphorien, Rosanne est un petit peu, disons, remontée à l'endroit de votre ami. Légèrement en froid, si vous préférez (*À Christian.*) Bonjour, Christian.

CHRISTIAN. – Bonjour, Camille. Vraiment, elle est en... ?

SYMPHORIEN, *à Christian*. – Mais non, mais non, tout va bien. Tout va s'arranger. (*À Camille.*) Est-ce que vous pourriez simplement, Camille, s'il vous plaît, lui demander de venir au balcon ?

CAMILLE. – Comme vous voudrez, Symphorien. Tout ce que vous voudrez, Symphorien.

FRANCE. – Vous ne partez pas, n'est-ce pas, Antonin ?

ANTONIN. – Une, deux... Oh non !

France et Camille sortent. Antonin continue ses tractions en poussant des « Une, deux » régulièrement.

CHRISTIAN, *à Symphorien*. – Tu l'as entendu ? Ça va être un massacre !

SYMPHORIEN. – Mais non. Tu le sais par cœur ? C'est bien ce que tu m'as dit ? (*À Auguste.*) Hein ?

AUGUSTE. – Par cœur. Garanti sur facture.

SYMPHORIEN, à *Christian*. – Tu vois ? Elle est au balcon. Tu es en dessous. Tu n'as même pas à la regarder. Tu n'as qu'à laisser monter ta voix jusqu'à elle. Tu laisses monter ton cœur jusqu'à elle ! C'est ton cœur qui s'envole !

AUGUSTE, en *aparté* à *Christian*. – Et puis tu n'hésites pas, tu simplifies, hein ? Droit au but. Pas de chichi. Direct. Paf. Toc. (*Faisant des gestes des bras depuis sa poitrine.*) Et puis les gestes, hein, n'oublie pas.

CHRISTIAN, à *Auguste*. – Oui. Oui, oui... (*À Symphorien.*) Oui, mais peut-être que je pourrais garder le papier à la main, au cas où j'aurais un...

SYMPHORIEN. – Surtout pas, malheureux, surtout pas !

AUGUSTE. – Mais non, bien sûr que non !

SYMPHORIEN. – Tu ruinerais tout. (*Montrant la poitrine de Christian.*) Ça doit venir de là ! D'ici, là.

AUGUSTE. – Tu serais capable de t'emmêler les pinces en essayant de le lire. Allez, tiens, je le garde avec moi. Comme ça, tu ne seras pas tenté.

SYMPHORIEN. – Oui, très bonne idée. Allez, mets-toi en place. Là, ici. Elle va arriver.

CHRISTIAN. – Ici ? Mais vous, vous allez où ?

SYMPHORIEN. – Mais nous restons ici, à côté.

CHRISTIAN. – Ah ! Ah bon. Ouf. Tu restes prêt de moi, hein, Symphorien ? Hein, Auguste ?

SYMPHORIEN. – Ça va marcher ! Elle est à toi ! (*À Antonin.*) Et toi, espèce de crétin, retire-toi de là ! Allez, allez !

ANTONIN. – Ah mais ! Ah, écoute ! Oui, oui.

Au balcon, entrent Camille, France, Elena et Rosanne.

ROSANNE. – Mais quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi m'entraînez-vous au-dehors ? Je veux souffrir à l'intérieur, loin du soleil et de ses rayons cruels.

CAMILLE. – Tu vas voir !

FRANCE. – C'est une surprise !

ELENA. – Serait-ce... Serait-ce Christian ?

ROSANNE. – Ah non, pas lui ! Je ne veux pas le voir ! Je ne veux jamais plus le voir !

CAMILLE. – Mais il ne s'agit pas de le voir...

FRANCE. – Il faut l'écouter !

ROSANNE. – L'écouter ? Tu veux dire pousser des soupirs ? Grogner ? Bêler ?

CAMILLE, *à France en aparté.* – Baver, peut-être.

Christian, qui entend, gémit.

ELENA. – Rosanne, laisse-lui sa chance. Imagine le courage qu'il lui faut pour revenir...

CAMILLE. – Pour oser revenir.

FRANCE. – Et tu n'as même pas à toucher ses grosses mains moites.

CAMILLE. – Beurk. Ni à le voir rouler des yeux comme un dément.

FRANCE. – Ah !

ROSANNE. – Non, non.

ELENA. – Je t'en supplie. Il a droit à un nouvel essai. Il te prouve par sa présence que son âme est enflammée de toi et qu'il est prêt à tout, même à se couvrir de honte.

Christian gémit.

ROSANNE. – Bon, bon, oui, d'accord, je veux bien faire une dernière tentative.

ELENA. – C'est juste. C'est la bonne chose à faire.

CAMILLE, *en aparté à France.* – Chouette !

FRANCE, *en, aparté à Camille.* – On va bien rigoler.

CAMILLE, *en aparté à France.* – Un vrai régal ! (*À Christian.*)
Christian ? Rosanne elle là. Elle est tout ouïe. Elle brûle de vous entendre.

FRANCE, *à Camille en aparté.* – Tout ouïe ?

CAMILLE, *à France en aparté, montrant ses oreilles.* – Les ouïes.
Les cages à miel, si tu préfères.

FRANCE, *à Camille en aparté.* – Ah oui, d'accord.

SYMPHORIEN, *à Christian.* – C'est le moment ! Vas-y !

CHRISTIAN, *à Symphorien.* – Mais je fais quoi ? Je fais quoi ?

SYMPHORIEN. – Le poème ! Déclame-le ! Vas-y, déclame !

AUGUSTE. – Lance-toi ! Fonce !

CHRISTIAN. – Bon. Ahem. Ahem. Rosanne ? Rosanne ?

SYMPHORIEN, *en aparté à Christian.* – Plus fort ! Plus fort !

Christian fait un geste indiquant que sa voix est coincée dans sa gorge.

ROSANNE. – Eh bien ? J'attends.

CHRISTIAN. – Rosanne ? Rosanne ?

ROSANNE. – Oui ! Je vous entends. Je vous écoute, même, Christian. Dites ce que vous avez à dire.

CHRISTIAN. – Euh, Rosanne, je... Je...

ROSANNE. – Oui ?

SYMPHORIEN, *en aparté à Christian.* – Le poème !

AUGUSTE, *en aparté à Christian.* – Le poème !

CHRISTIAN, *en aparté à Auguste et Symphorien.* – Oui, oui, oui, oui, oui, je sais !

ROSANNE. – Vous avez déjà fini ?

SYMPHORIEN, *à Rosanne.* – Non !

CHRISTIAN. – « Tous ceux, tous ceux, tous ceux... » (*Auguste fait des gestes pour que Christian enchaîne.*) « Tous ceux, tous ceux... » « Touffe... » « Touffe... » « J'étouffe... » Touffe, touffe, j'étouffe... Touffe-touffe-j'étouffe ! Rosanne, touffe-touffe-j'étouffe !

Un temps.

FRANCE, *à Camille.* – « Touffe-touffe-j'étouffe » ? Qu'est-ce que c'est ?

CAMILLE. – Je ne sais pas. « Touffe-touffe » ... Un moteur trois temps, peut-être ?

ROSANNE, *ulcérée, sur le point de s'évanouir*. – Ah !

ELENA, *se précipitant pour soutenir Rosanne*. – Rosanne ! Rosanne !

ROSANNE. – Ah !

FRANCE, *à Rosanne*. – Touffe-touffe, tu étouffes ?

ROSANNE, *à Elena*. – Laisse-moi ! Laisse-moi ! (*Se penchant, à Christian.*) Misérable ! Misérable crétin ! Abominable niais ! Faramineuse andouille ! Disparais ! Disparais de ma vue ! Disparais à tout jamais ! Va ! Va-t'en ! Ah !...

Rosanne s'effondre et pleure.

SYMPHORIEN, *à Christian*. – Mais... Mais... Mais... Mais...

CHRISTIAN, *à Symphorien*. – Ah, je te jure, tes idées à la noix ! Je... Ah, mais alors !

ANTONIN. – On dirait que c'est râpé, non ?

ROSANNE. – Ah... Ah... L'ignoble imbécile, l'infâme écervelé...

ELENA, *à Rosanne*. – C'est injuste, Rosanne, c'est injuste, il a fait tout ce qu'il a pu... Il est... Il est ému, c'est tout... C'est plutôt, c'est plutôt touchant, même...

ROSANNE. – Ah ! Ah !

SYMPHORIEN. – Mais enfin qu'est-ce qui t'a pris ? Tu... Tu...

CHRISTIAN. – Ah non, tais-toi ! Tu n'es plus mon ami ! Plus jamais, tu m'entends, plus jamais je ne veux te voir ! D'ailleurs, je m'en vais.

SYMPHORIEN. – Mais où vas-tu ?

CHRISTIAN. – N'importe où où tu ne seras pas !

ELENA. – Ô le pauvre... Christian, attendez, ne partez pas...

Elena descend et rejoint Christian.

CAMILLE. – Eh bien, qu'est-ce qu'elle fait ?

FRANCE. – Je crois qu'elle compte bien consoler la famineuse saucisse.

CAMILLE. – Andouille.

FRANCE. – Oui, andouille, oui.

CAMILLE. – Je me demande si Symphorien n'aurait pas besoin d'un peu de consolation, lui aussi. Les blessures d'amitié sont assez douloureuses, non ?

FRANCE. – Plutôt, oui. Un peu comme les tendinites, quand on joue au tennis. D'ailleurs...

Camille et France descendent rejoindre Symphorien et Antonin.

ELENA, à Christian. – Je vous ai trouvé très juste. Un peu hésitant, peut-être, mais très sincère. Vous savez, il n'y a rien de plus beau, chez un garçon, que la sincérité.

CHRISTIAN. – Ah ? Vous croyez ?

ELENA. – Si je crois ? Je le sais. Allons nous promener, voulez-vous ?

CHRISTIAN. – Eh bien, je...

ELENA. – Venez. Venez. Venez, Christian.

Christian et Elena sortent.

SYMPHORIEN. – Eh bien, mais...

CAMILLE, à *Symphorien*. – Hé. Laissez-les. Dites, vous savez que mon père a un exemplaire dédicacé de Cyrano dans sa bibliothèque ? Si, si ! Vous voulez le voir ? Allez, venez.

SYMPHORIEN. – Mais dédicacé de la main de Rostand lui-même ?

CAMILLE. – Comme je vous le dis !

Camille et Symphorien sortent.

FRANCE, à *Antonin*. – Bon. Tennis ?

ANTONIN. – Comment ?

FRANCE. – Tennis ou badminton ?

ANTONIN. – Euh...

FRANCE. – On va dire tennis. C'est très bien, tennis. C'est bon pour les cuisses.

ANTONIN. – D'accord.

FRANCE. – Dites, vous savez ce que ça veut dire touffe-touffe-j'étouffe ?

ANTONIN. – Ah, euh, ça, non, je n'en ai pas la moindre idée.

FRANCE. – C'est bien que ce que je pensais. Quel pâté !

ANTONIN. – Pardon ?

FRANCE. – Non, non, rien.

France et Antonin sortent. Un temps.

ROSANNE. – Mais... Mais... Où êtes-vous? Où êtes-vous, mes amies? Ah! Mais je suis seule! Abandonnée. Elles sont parties. Ah... Ah...

AUGUSTE. – Rosanne... Rosanne...

ROSANNE. – Ah... Ah...

AUGUSTE. – Rosanne... Rosanne...

ROSANNE. – Quoi? Qui parle?

AUGUSTE. – Rosanne...

ROSANNE. – Qui est là?

AUGUSTE. – C'est un cœur, Rosanne.

ROSANNE. – Ah?

AUGUSTE. – Un cœur implorant...

ROSANNE. – Un cœur implorant?

AUGUSTE. – Un cœur implorant qui te supplie de l'écouter...

ROSANNE. – Oui?

AUGUSTE. – « Quels mots vous dirai-je? »

ROSANNE. – Je ne sais. Dites toujours...

AUGUSTE. – « Tous ceux, tous ceux, tous ceux... »

ROSANNE. – Ah non, ça ne va pas recommencer!

AUGUSTE. – *Tous ceux*

*Qui me viendront, je vais vous les jeter, en touffe,
Sans les mettre en bouquet : je vous aime, j'étouffe,
Je t'aime, je suis fou, je n'en peux plus, c'est trop.
Ton nom est dans mon cœur comme dans un grelot,*

*Et comme tout le temps, Rosanne, je frissonne,
Tout le temps, le grelot s'agite, et le nom sonne.*

ROSANNE. – Oh... Eh bien... Eh bien oui... Continuez...

AUGUSTE. – *De toi, je me souviens de tout, j'ai tout aimé.
Je sais que l'an dernier, un jour, le douze mai,
Pour sortir le matin tu changeas de coiffure.
J'ai tellement pris pour clarté ta chevelure
Que comme lorsqu'on a trop fixé le soleil,
On voit sur toute chose ensuite un rond vermeil,
Sur tout, quand j'ai quitté les feux dont tu m'inondes,
Mon regard ébloui pose des taches blondes.*

ROSANNE. – Ah, mais... Ah mais oui! Ah, mais, ah mais c'est vraiment très bien. (*Se penchant par-dessus la rambarde.*) Dites? Vous ne voulez pas monter un moment? Nous avons tellement de choses à nous dire.

AUGUSTE. – J'arrive.

Ils sortent. Entrent Émile et Marguerite, qui ont assisté à la scène (peut-être depuis le groupe des spectateurs) et se font à présent part de leurs impressions...

MARGUERITE. – Hé ben...

ÉMILE. – Ouais...

MARGUERITE. – Pff! Dis donc...

ÉMILE. – Ouais... Tu en penses quoi, toi?

MARGUERITE. – De quoi? D'eux? De leurs histoires?

ÉMILE. – Oui...

MARGUERITE. – Pff. Rien. Qu'est-ce que tu veux que j'en pense ?

ÉMILE. – Je ne sais pas. Ça te dit, toi, l'amour ?

MARGUERITE. – Bof. Et toi ?

ÉMILE. – Bof. C'est-à-dire, je vois pas tellement l'intérêt. Tu aimes quelqu'un, tu te mets dans tous tes états, tu te ridiculises, tu finis par l'épouser, et puis après tu pars à la guerre et puis tu reviens cul-de-jatte ou alors tu te fais descendre, comme l'instituteur de Sapicourt.

MARGUERITE. – Ouais.

ÉMILE. – Je ne vois pas l'intérêt, si c'est pour mourir juste après. Parce que quoi ? L'amour, ça commence à combien ? Seize ans ? Le temps de faire ta cour, tu arrives à dix-sept, te voilà à dix-huit. Encore un an pour le mariage. Tu te maries et hop, sous les drapeaux. Au revoir, chérie, et puis pan, tu es mort. Terminé.

MARGUERITE. – Ouais... Ou alors, tu reviens, puis comme il te manque des morceaux, ta femme te quitte. Ou alors, tu finis comme papa, maman.

ÉMILE. – Ah non ! Ça, plutôt crever !

MARGUERITE. – Tu passes ta vie à te manger des torgnoles pour un oui pour un non. Puis quand ce n'est pas toi qui te les manges, c'est toi qui les donnes, à tes gosses. Merci bien. Pff !

ÉMILE. – Ouais... Ouais, la dérouillée que je me suis pris, l'autre jour, pff, j'ai encore mal au cul.

MARGUERITE. – Ouais, et moi donc ! Quelle connerie, l'amour !

ÉMILE. – Ouais, quelle connerie.

Entre Camille.

CAMILLE, à *Émile et Marguerite*. – Dites, vous ne sauriez pas où elle, madame d’Estaing ?

MARGUERITE. – La mère d’Estaing ? Oh, ben, elle doit être là-bas, à sa pâture. Elle est toujours fourrée avec les soldats, cette vieille-là.

ÉMILE, *montrant le chemin de la pâture*. – Par là.

CAMILLE. – Merci. (*Aux encadrants du groupe de spectateurs.*) C’est par là.

Camille sort.

ÉMILE, à *Marguerite*. – Bon, qu’est-ce qu’on fait ?

MARGUERITE. – Ben, il faut aller chercher le père. Il est au bistrot.

ÉMILE. – Pff ! On n’a qu’à attendre qu’il soit vraiment cuit, sinon on va encore déguster.

MARGUERITE. – Ouais, eh ben je préfère m’en prendre du père que de la mère. Allez, viens.

ÉMILE. – Pff ! Quelle connerie, l’amour.

Ils sortent.

PÂTURE

M^{me} d’Estaing est dans sa pâture en compagnie des soldats qui y ont dressé des abris pour cantonner. Elle écoute la description que lui fait Léon, aidé par Lucien, Victor et

Eugène, d'une attaque type. Puis arrivent Marie-Julienne, Gisèle et le curé qui apportent une soupe.

LÉON, à *M^{me} d'Estaing*. – Eh bien, c'est plutôt rare une femme qui s'intéresse à ces choses-là. Comment je pourrais vous expliquer? Ce n'est pas si facile... Attendez, attendez... Bon, voilà. Imaginez que vous êtes debout derrière un talus, un grand talus, plus haut qu'un homme. Vous n'êtes pas toute seule, vous êtes avec vos copains. Vous avez vingt kilos sur le dos, plus votre fusil. Vous attendez la fin de la préparation d'artillerie. Boum, boum, boum! C'est les copains à l'arrière, ils canardent pour débayer le passage : les barbelés, la première ligne en face, et puis surtout les nids à mitrailleuses, ça, c'est important.

LUCIEN. – Oh, ouais.

LÉON, à *Lucien*. – Hein? Ouais... (*À M^{me} d'Estaing*.) Bon, alors, ils canardent, ils canardent, et puis à un moment donné, ça s'arrête. Et là, il y a un trou, pendant une minute ou deux, pas plus, pour partir à l'assaut, pas plus, une minute ou deux, entre la fin de la préparation et le moment où en face ils vont être sortis de leurs abris et être prêts à vous arroser. Pffuit! Coups de sifflet partout dans la tranchée. Allez, allez! Vous grimpez. Il y a des échelles, vous montez le parapet, vous grimpez à toute vitesse. Un, deux, trois, quatre, cinq. À toute vitesse, le plus vite possible. Et vous arrivez sur le no man's land.

LUCIEN. – Ouais...

LÉON. – Le no man's land, c'est... Comment vous dire? C'est un autre monde, quoi. Ce n'est pas racontable. Ça ne ressemble à rien de ce qu'on connaît. Puis en même temps que vous arrivez

sur le no man's land, il y a le tir de barrage qui commence. Ça, c'est les copains aussi.

VICTOR. – C'est moi (*– montrant Eugène –*), puis c'est lui.

EUGÈNE, *saluant M^{me} d'Estaing.* – À votre service.

LÉON. – Ils tirent du shrapnell, un rideau de fer, boum, boum, boum, à vingt, trente mètres au-devant de nous, un rideau qui avance à pas d'homme. Et puis nous, derrière le rideau, on avance comme ça, tout courbés, au même pas que le rideau. L'idée, c'est d'empêcher les mitrailleurs de nous arroser...

LUCIEN. – Ouais...

LÉON. – Ouais. Ça ne marche pas toujours...

LUCIEN. – Ouais...

LÉON. – Ça marche même rarement. Mais enfin, quand ça marche, on peut espérer atteindre l'objectif, la tranchée d'en face, la tranchée boche. Et puis là, eh ben...

LUCIEN. – On saute.

LÉON. – Ouais. On saute dedans. Et puis... Et puis... Et puis voilà, quoi. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise de plus? Après, c'est... C'est comme on peut.

LUCIEN. – C'est tout le temps comme on peut.

Entrent Gisèle, Marie-Julienne et le curé. Le curé porte une marmite de soupe, Marie-Julienne un sac de pain, Gisèle un gallon de vin.

LÉON, *montrant Gisèle, Marie-Julienne et le curé.* – Tiens, on dirait qu'on a de la visite.

M^{ME} D'ESTAING. – Ah, oui, c'est mes filles. Et puis le curé. Je leur ai dit de vous faire de la soupe. De la soupe au pissenlit. C'est bon, la soupe au pissenlit. Rien de tel qu'une soupe au pissenlit. Au vrai pissenlit. Une vraie soupe au vrai pissenlit. Hein, Gisèle, que c'est bon la soupe au pissenlit, hein ?

GISÈLE. – Oh ben oui, hein ! Ça, c'est bon, ah, ça ! Hein ? Hein, Marie-Julienne ? Hein, c'est bon ?

MARIE-JULIENNE. – Ah, ben ça, pour sûr que c'est bon. Hein, maman, hein, c'est bon ? Hein ? Hein ?

M^{ME} D'ESTAING. – Ah ben tiens, oui que c'est bon. (*À Léon.*) Hein, vous voyez que c'est bon, hein ? Et puis c'est moins dangereux que le fromage, moi, je dis, hein. Hein ? (*À Gisèle.*) Tu n'as pas lésiné sur le lard au moins, hein ? Hein, Gisèle, hein ? Hein, Gisèle ?

GISÈLE. – Oh ben non, maman, tu penses bien ! Bah non, hein ! Oh bah ! Hein, Marie-Julienne, hein ? Hein ?

MARIE-JULIENNE. – Ah, ben tiens, ah ben non, tiens que je veux qu'elle a pas lésiné, hein ? Le lard, hein, moi, je dis, hein, sans ça, hein, ben non ! Hein, maman ? Hein ? Hein ?

M^{ME} D'ESTAING. – Ah ben tiens, ah ben oui. (*À Léon.*) Parce que, hein, bon, hein, c'est moins bon quand il n'y a pas de lard, hein ? Hein ? Hein, Gisèle, hein, c'est moins bon ?

GISÈLE. – Ah, ben oui, maman ! Ça, hein, c'est moins bon ! Hein ? Hein, Marie-Julienne ? Hein ? C'est moins bon, hein ?

MARIE-JULIENNE. – Oh ben hein ! Tiens ! Oh !

M^{ME} D'ESTAING, à *Léon*. – Hein, voyez ? Hein ! Ah, oui. Hein. Hein, hum ! Bon. Ah, et puis du vin. Du bon vin. Du bon vin rouge. Du vrai bon vin rouge.

GISÈLE, *servant le vin aux soldats*. – Du bon vrai vin rouge. Hein, maman ?

M^{ME} D'ESTAING. – Oh ben oui, hein ! (*À Léon.*) Vous aimez ça, le vin rouge, hein, au moins, hein ?

GISÈLE, *servant le vin aux soldats*. – Le vrai bon vin rouge ? Hein ? Hum !

LÉON. – Ah, oui, oui. C'est vraiment gentil, hein ? Merci. Merci beaucoup.

LUCIEN, *Victor & Eugène*. – Ah, oui, merci.

M^{ME} D'ESTAING. – Ah, bah ! Bah ! Ah la, pff, c'est normal, hein ?

LÉON. – Mais merci quand même.

M^{ME} D'ESTAING. – Allez, bah, pff ! Hein, pff ! Qu'est-ce c'est, hein ?

MARIE-JULIENNE, *au curé qui porte toujours la lourde marmite*. – Bah ! Bah, monsieur le curé, bah ! Bah ! (*À Gisèle.*) Hein ? Bah ! Hein ?

GISÈLE. – Bah ! Bah, oui, hein ! Bah, bah, bah, pff !

MARIE-JULIENNE. – Bah, monsieur le curé, mais il faut la poser votre soupe, hein ? Hein, oh ! (*À Gisèle.*) Hein ? (*À M^{me} d'Estaing.*) Hein ? (*Au curé.*) Oh ! Ah la la... Tenez, ben tenez, je vais vous aider. Non, mais, hé, hein ?

L'ABBÉ. – Merci, Marie-Julienne. Si nous servions la soupe ? (*À Léon.*) Vous devez être affamés.

MARIE-JULIENNE. – Oui, oui. Puis le pissenlit froid, hein ? Bôf, hein ? C'est tellement meilleur bien chaud. Hein, monsieur le curé ? Hein ?

Marie-Julienne, Gisèle et le curé entreprennent de servir la soupe. Les soldats mangent et boivent.

L'ABBÉ, à Léon. – Vous êtes du 48^e ? Vous connaissez... Enfin, vous connaissiez Laluc ? Marcel Laluc ? Il était... Enfin, il est du 48^e. Il est porté disparu depuis un an. Dans le Nord, du côté de Bailleul. En mai. Mai dernier. Non, ça ne vous dit rien ? Son père... Il est d'ici. Il vient me voir souvent. Il n'a pas de nouvelles. On n'est pas très bavard dans l'administration militaire. Alors bon, comme vous en êtes, je pensais... Il a disparu à la Crête d'Aubers. C'est ce qu'on a dit à son père, sans plus de précision. Le jour même où le capitaine Peltureau-Villeneuve a été tué. Ça ne vous dit rien ? Non ? Tant pis. Tant pis. Ce n'est pas grave.

MARIE-JULIENNE, à un soldat. – Faut me le manger, ce pissenlit-là, hein, celui qui est là, là au fond de votre bol. Là. C'est ça qui est le meilleur.

L'ABBÉ, à Léon. – Il y a du monde, ici, sous les drapeaux, beaucoup. Comme partout, vous me direz. Comme partout. C'est partout, c'est comme ça. Dans tous les villages. Toutes les familles sont affectées.

MARIE-JULIENNE, au soldat. – Le meilleur de la soupe au pissenlit, c'est le pissenlit qui est au fond du bol. Vous n'avez bu que de l'eau, là. Le pissenlit, il est plein de beurre, il est tout fondant. Attendez, je vous montre. Tiens, vous prenez un petit bout de pain, comme ça...

L'ABBÉ, à Léon. – Ici, il y a Laluc, Marcel, et puis un autre Laluc aussi. Et puis Closson, un jeune. À Courcelles, il y a Félix Codemus, Émile Doé, il y a Quénot... Et à Rosnay... À Rosnay aussi, il y a en beaucoup.

MARIE-JULIENNE, *torchant le quart du soldat avec un morceau de pain et mangeant.* – Hum! Ah, comme c'est bon. Si, si, vraiment, je vous assure. Mais mangez, mangez, hein!

L'ABBÉ, à Léon. – Les frères Barbaud. les Delaître, les Dubois. Olivin, Coder... Ce sont des petits villages, alors évidemment... Évidemment...

MARIE-JULIENNE, *au soldat.* – Oh, mais attendez! Attendez! Faites-voir. Regardez ce que je vois! Ce ne serait-il pas...? Ah, mais si! Si, si! Un gros bout de lard! Si je m'attendais!

L'ABBÉ, à Léon. – Tous les jours, on apprend de mauvaises nouvelles. Tous les jours. Mais enfin, je vous dis ça à vous, c'est... Excusez-moi, c'est maladroit.

MARIE-JULIENNE, *au soldat.* – Je vais vous montrer comment qu'on fait. Vous prenez un autre morceau de pain, mais un plus gros, un avec de la mie et puis vous faites comme ça. Je vous montre.

L'ABBÉ, à Léon. – Vous avez certainement une famille, vous aussi...

MARIE-JULIENNE, *au soldat.* – Il faut bien faire comme ça avec la mie, bien éponger, que le gras du lard il rentre dedans. Ah, voilà, voilà. Et hop! Ah! Hum!

L'ABBÉ. – Qui doit vous manquer... Qui doit s'inquiéter...

MARIE-JULIENNE, *au soldat*. – Dire que vous avez failli manquer ça ! Une petite gorgée de vrai bon vin rouge pour faire passer...

L'ABBÉ. – Je prierai pour vous. Et pour elle.

MARIE-JULIENNE, *faisant chabrot dans le quart du soldat et buvant*. – Ah ! Tiens, avec ça, on se sent d'attaque ! Hein, monsieur le curé, hein ? Hein ?

L'ABBÉ. – Je vous demande pardon, Marie-Julienne ?

MARIE-JULIENNE. – Ah, toujours dans la lune, monsieur le curé, toujours dans la lune, vous êtes. (*À ce moment-là, un des encadrants sort du groupe des spectateurs et va parler à l'oreille du curé, qui pendant que Marie-Julienne soliloque parle à son tour à l'oreille de M^{me} d'Estaing.*) Je disais qu'il n'y a rien de tel qu'une bonne soupe aux pissenlits pour vous donner du cœur au ventre. Surtout avec du lard. Puis une pomme de terre. Mais surtout du lard gras, hein ? Pas du maigre, hein. C'est le gras du lard qui fait le pissenlit. Parce que le pissenlit tout seul, ça dessèche la soupe, sauf votre respect, hein, monsieur le curé ? C'est pour ça que le vendredi, on ne mange jamais de soupe aux pissenlits. On pourrait, hein, mais la soupe aux pissenlits au poisson, non. Non, vraiment, non, ça ne me dit rien. Et vous, monsieur le curé ? Hein ? De la soupe aux pissenlits au poisson ? Monsieur le curé ? (*L'abbé a fini de palabrer avec l'encadrant et M^{me} d'Estaing et il va s'adresser aux spectateurs.*) Hé, ben, hé dites, mais vous m'écoutez ? Monsieur le curé ? Vous m'écoutez ?

L'ABBÉ. – Un instant, Marie-Julienne, un instant, s'il vous plaît. (*Aux spectateurs.*) Bonsoir, je suis l'abbé de Rosnay. Je viens d'apprendre votre mésaventure. Par bonheur, M^{me} d'Estaing,

ici présente, a toute la place souhaitable pour vous accueillir. (*Désignant la pâture et le cantonnement.*) Bien entendu, vous partagerez les conditions de couchage de la troupe, mais c'est provisoire. Nous allons nous assurer vous passiez la moins mauvaise nuit possible. En attendant, je vous invite à vous rendre à la mairie où l'on vous servira le boire et le manger.

MARIE-JULIENNE. – Ils vont dormir là ?

L'ABBÉ. – Oui, Marie-Julienne, oui, ils vont dormir ici.

MARIE-JULIENNE. – Ah ?

L'ABBÉ. – Oui.

MARIE-JULIENNE. – Faudrait peut-être refaire de la soupe, alors. Hein, monsieur le curé ? (*L'abbé et les encadrants entraînent les spectateurs vers la mairie.*) Hein ? Hein, monsieur le curé ? Monsieur le curé ? Vous m'écoutez, monsieur le curé ? Hein ?

ROSNAY

COUR DE L'ÉCOLE

Dans la cour de l'école, le maire a convoqué ses administrés. Outré que la gendarmerie soupçonne que sa commune puisse abriter en son sein un déserteur, autrement dit que celui-ci bénéficie de complicité, il propose à toutes les bonnes volontés de participer à une battue afin, soit de ne trouver personne et donc de prouver la haute moralité de tous les Rosnaysiens, soit de capturer ledit déserteur et, le livrant aux autorités, de laver l'honneur du village.

LE MAIRE, *aux spectateurs*. – Mes amis, mes amies, mes chers administrés ! Écoutez ! L'heure est grave ! Écoutez ! La gendarmerie sort à l'instant de la mairie ! Oui, la gendarmerie ! La gendarmerie elle-même ! Vous m'avez bien entendu ! Et que cherchait-elle, la gendarmerie ? Un déserteur ! Oui, oui, un déserteur. Et pourquoi cherchait-elle un déserteur à Rosnay, dans notre paisible et honorable commune ? Parce qu'elle soupçonne qu'il s'y dissimule ! Et qu'il jouit parmi nous de complicités ! Oui, oui, j'entends votre stupéfaction, j'entends votre indignation : « Comment ? Nous, Rosnaysiens, donner asile à un traître, donner asile à un lâche, un pleutre, un couard ? Impossible ! Impossible ! Cela ne se peut ! » Oui, oui, je vous entends, mes chers

amis, je vous entends ! Et tout comme vous, mon cœur étouffé de rage et de honte à l'idée qu'un soupçon si infâme puisse entacher notre réputation ! Et c'est pourquoi, c'est pourquoi, mes chers administrés, Rosnaysiens, Rosnaysiennes, je vous ai réunis ! Il faut sans tarder laver notre honneur ! Et prouver à la gendarmerie que jamais la main de l'ignominie ne posa le pied sur le sol de notre commune ! Jamais ! Prouvons-le-lui ! Fouillons chacune de nos maisons, chacune de nos granges, ne laissons pas un centimètre carré vierge de nos investigations ! Fouillons ! Fouillons ! Et si par malheur, et si par malheur, vous m'entendez, si par malheur nous venions à découvrir qu'un déserteur avait trouvé chez nous un refuge, c'est nous, nous qui le livrerions pieds et poings liés à la gendarmerie ! En marche, Rosnaysiens, Rosnaysiennes, en marche !

VIS BELLUM, PARA PACEM

Les deux bandes rivales de Rosnay et de Branscourt établissent une paix provisoire pour chercher le déserteur dont la présence rend les parents nerveux, à tel point qu'ils interdisent à leurs enfants de jouer tranquillement dehors...

SOLANGE, à Lucie. – C'est incroyable. Je me demande bien où il peut se planquer, ce margoulin. Tu te rends compte ?

LUCIE. – Ouais, et pendant ce temps-là, pas moyen de prendre notre revanche sur Branscourt. Parce que ça se trouve, il est là qui rôde quelque part... Je ne te dis pas les ruses pour sortir de la maison sans me faire voir de ma mère.

SOLANGE. – Ne m'en parle pas. J'ai dû traverser le fossé aux orties. Ah, les voilà. (*À Gaston et Laurette qui reviennent d'inspecter le bois.*) Alors? Vous avez trouvé quelque chose?

LAURETTE. – Non, rien. Rien de suspect.

LUCIE. – Nous non plus, on n'a rien trouvé.

GASTON. – On a fouillé partout.

SOLANGE. – Nous, pareil, partout. Le bois d'en haut, jusqu'à l'étang. On a remonté les Hazain, puis on a quadrillé tout depuis la rue de Nos Monts jusqu'à la Dîme. Mais rien. Personne. À part le gros Pierrot qui essayait de débourber sa vache d'une gaube où qu'elle s'était encore fichue. Qu'est-ce qu'elle est con, cette vache. Moi, je dis qu'il ferait mieux d'en faire de la viande.

LAURETTE. – Pareil sur les Voyaux et pareil à Notte-Serve. Rien. Rien de rien. Ce type, je vous jure, c'est un vrai fantôme. Avec le nom qu'il se traîne, ce ne serait pas étonnant.

LUCIE. – Je te crois! Cercueil! Cercueil! Je me tuerais si je portais un nom comme ça.

GASTON. – Vraiment? Il s'appelle vraiment Cercueil?

SOLANGE. – C'est les flics qui l'ont dit. J'étais au bureau des postes quand ils ont posé des questions à la Jeanne. Pas vrai, Lolo? Tu étais avec moi.

LAURETTE. – Tiens, un peu que c'est vrai! (*Imitant le capitaine Riochet.*) « — Auguste Cercueil, ça vous dit quelque chose? » Que même la Jeanne elle lui a fait répéter : (*Imitant la postière.*) « — Comment? Comment vous dites qu'il s'appelle? (*Imitant le capitaine Riochet.*) — Cercueil, ma petite dame, Auguste Cercueil. »

LUCIE. – Son père, il devait être croque-mort. Ou son grand-père. C'est souvent comme ça, les noms de famille, c'est les noms des métiers que faisaient les parents dans l'ancien temps.

GASTON. – Ah oui ? Ben alors, moi, euh...

SOLANGE. – Ben, toi, tu t'appelles Letrou. Avec ça...

LAURETTE. – Ton grand-père il était creuseur de trous, voilà. Il travaillait à faire des trous.

LUCIE. – Oui. Ou alors, il travaillait pour un fabricant de flûtes, il perçait des petits trous dans les bouts de bois. Il devait sacrément bien les percer pour qu'il porte le nom de ce qu'il faisait. Letrou... C'est vrai que c'est drôle comme nom, quand on y pense, Letrou, quand même...

GASTON. – Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce qu'il a, mon nom ?

SOLANGE. – Ben... Letrou, quoi.

LAURETTE. – Letrou...

LUCIE. – Letrou...

GASTON. – Ben quoi ? Quoi ? Vous croyez que c'est mieux, vous ? Hein ?

SOLANGE. – Ben euh...

LAURETTE. – Euh...

LUCIE. – Mouais...

GASTON. – Lacleche, Laplanche, Lamoule. Franchement ? C'est mieux ?

SOLANGE. – Ouais, bon, hein, ça suffit, on ne va pas y passer la journée. Qu'est-ce qu'il nous reste à voir ?

LAURETTE. – Ben, les Rougemonts.

LUCIE. – Ah, non, les Rougemonts, je n'y vais pas. La vieille, elle donne la chair de poule. Elle est toujours fourrée dans le cimetière.

GASTON. – Ben, c'est normal, c'est elle qui nettoie les tombes. C'est le nouveau curé qui lui a demandé.

SOLANGE. – Normal ou pas normal, c'est vrai qu'elle fiche la trouille. Elle a au moins cent ans.

LAURETTE, à *Solange*. – Cent ans ? Tu rigoles ? Beaucoup plus, hein ! Au moins cent cinquante ans !

LUCIE, à *Laurette*. – Qu'est-ce que tu racontes ? Si elle avait cent cinquante ans, elle aurait la médaille.

GASTON, à *Lucie*. – La médaille de quoi ?

SOLANGE, à *Gaston*. – La médaille du mérite, hein !

LAURETTE. – Le mérite d'avoir beaucoup vécu.

LUCIE. – En attendant, moi, je n'y vais pas. Pour arriver à cent cinquante ans, il faut vraiment qu'elle ait fait des choses.

GASTON. – Des choses ? Des choses comme quoi ?

SOLANGE. – Des choses comme cacher des déserteurs, tiens.

LAURETTE. – Mais ouais ! Mais ouais ! C'est sûr, c'est ça ! C'est la vieille Rougemonts qui l'a planqué ! Il n'y a qu'elle pour faire quelque chose comme ça ! Elle a mis dans sa cave. Je suis sûre qu'elle l'a mis dans sa cave. Et puis la nuit, elle le sort et ils

font leurs sales coups. (*Imitant la vieille Rougemont.*) « — Viens, Cercueil, viens avec moi jusqu'au cimetière pour déterrer les morts et leur manger les yeux. Hi hi hi! (*Imitant Cercueil.*) — Oui, oui, maîtresse, que ta volonté soit faite... » Et scrountch, scrountch, ils boulootent les yeux des morts, tous les deux, la vieille et le déserteur. Et puis après, ils rentrent, et il s'endort dans la cave...

LUCIE. — Oui, oui! Comme un vampire. C'est pour ça qu'on ne le trouve pas! Parce qu'il dort toute la journée caché dans une cave obscure et que la nuit il mange les yeux des morts avec la vieille Rougemont parce que les yeux des morts quand tu les manges ça te fait voir la nuit!

GASTON. — Mais vous êtes maboules, ma parole! Ça n'a pas d'yeux, les morts. Les morts, c'est des squelettes! Vous avez déjà vu des têtes de mort avec des yeux, vous? N'importe quoi!

SOLANGE. — Si, ça a des yeux, les morts! J'en ai vu, moi, des morts. Il y a deux ans, quand on a évacué, il y en avait plein les champs. Eh bien, je vais te dire, ils en avaient, des yeux, hein. Et qu'il y avait même des corbeaux pour les leur bouffer.

LAURETTE. — Beurk!

LUCIE. — Ouais, beurk.

GASTON. — Je ne te crois pas! Je demanderai à mon père.

SOLANGE. — Ouais, c'est ça, demande à ton père si tu veux. En attendant, on va aller voir aux Rougemonts.

LAURETTE. — Quoi? Mais tu dérailles?

LUCIE. — Tu débloques! Faut que tu rabaises la manette, hein!

GASTON. – Je vais d'abord demander à mon père.

SOLANGE. – C'est qui, le chef, ici ? Et puis quoi ? Vous avez peur ? C'est les yeux des morts qu'ils bouffent, pas ceux des vivants. On ne risque rien.

LAURETTE. – Ah oui, c'est vrai.

LUCIE. – Ouais. Ouais, ça se tient.

GASTON. – Oui, mais quand même, euh...

SOLANGE. – Allez, en route.

Ils sortent. Entrent les Branscourtois.

MARCEL. – On est sur le territoire des Rosnay, là, hein ?

ARTHUR. – Ouais, on est en plein dedans.

FANETTE. – Qu'est-ce qu'on fait là ?

PAULINE. – Ouais, qu'est-ce qu'on fait là ?

ANA. – On va encore se faire taper.

MARCEL. – On est venu faire la paix.

ARTHUR. – Quoi ? Faire la paix avec les Rosnay ?

FANETTE. – Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

PAULINE. – Mais on n'a même pas perdu la guerre !

ANA. – Oh oui, ça serait bien de faire la paix.

MARCEL. – Taisez-vous. Pas la paix pour toujours, évidemment. La paix juste le temps qu'on trouve le déserteur et que les gendarmes viennent le chercher. Et après, comme ça, on sera tranquille pour leur mettre leur dérouillée définitive, aux Rosnay.

ARTHUR. – Ah, ouais ! C'est une idée de génie !

FANETTE. – Euh, si je comprends bien...

PAULINE. – On fait la paix pour mieux faire la guerre ?

ANA. – Oui, mais si on a la paix, là, peut-être qu'on pourrait continuer de rester en paix après...

MARCEL, à Ana. – Mais non. Parce que ce n'est pas une vraie paix. C'est une paix pour de faux. Une paix pour qu'on attrape le déserteur...

ARTHUR. – Cercueil, il s'appelle.

FANETTE. – Brr !

PAULINE. – Bah !

ANA. – Le pauvre...

MARCEL, à Ana. – Comme ça, nos parents, eh ben, ils nous laisseront sortir comme on voudra et on pourra recommencer la guerre avec Rosnay. Tu comprends ?

ARTHUR. – Moi, j'ai compris.

FANETTE. – Moi aussi.

PAULINE. – Pareil.

ANA. – Oui, moi aussi, mais ce que je comprends pas très bien...

MARCEL. – C'est quoi ?

ARTHUR. – Quoi encore ?

FANETTE. – C'est toujours pareil, avec elle !

PAULINE. – Pff !

ANA. – Eh bien, ce que ne je comprends pas très bien, c'est pourquoi il faut qu'on fasse la guerre avec Rosnay.

MARCEL. – Oh ben, alors là !

ARTHUR. – Alors ça, c'est la meilleure !

FANETTE. – Incroyable !

PAULINE. – Ah la la ! Mais tu sors d'où, toi ?

ANA. – Eh bien quoi ? C'est vrai, non ? Pourquoi on fait la guerre avec les Rosnay ?

MARCEL. – Mais enfin, Ana ! On fait la guerre avec les Rosnay, parce que ce sont nos ennemis !

ARTHUR. – Nos ennemis jurés !

FANETTE. – Nos ennemis de toujours !

PAULINE. – Nos ennemis héréditaires !

ANA. – Oui, mais pourquoi ce sont nos ennemis ?

MARCEL. – Mais ce sont nos ennemis parce que... parce que... Mais enfin, parce que c'est évident ! C'est évident ! Dis-lui, toi, Arthur.

ARTHUR. – Ben oui ! Ben oui ! Euh... Parce que... Parce que... Parce qu'ils sont de Rosnay !

FANETTE. – Alors, forcément, on les déteste !

PAULINE. – Et puis parce que... Parce que... Parce que voilà, quoi !

ANA. – Oui... Bon... D'accord, mais...

MARCEL. – Ah, mais on ne va discuter de ça toute la journée, c'est bon ! Les Rosnay, c'est nos ennemis et là, maintenant, il faut qu'on fasse la paix avec eux pour qu'on puisse reprendre la guerre et puis qu'après on puisse faire la paix.

ARTHUR. – Ah ouais, ça, c'est un plan génial, ça !

FANETTE. – La paix, ça vient toujours après la guerre.

PAULINE. – Sinon, ce n'est pas la paix.

ANA. – Mais la paix, c'est la paix. Avant ou après. Non ?
(*Considérant l'exaspération croissante des autres.*) Oui, oui, bon, d'accord, j'ai compris.

MARCEL. – Bon, maintenant, il s'agit de les trouver et de négocier avec eux un plan de paix provisoire.

ARTHUR. – Et puis de trouver Cercueil...

FANETTE. – Et de le livrer à la police...

PAULINE. – Ou de le tuer, même, comme ça, ça fera moins de travail pour les policiers !

ANA. – Parce qu'ils vont le tuer, le déserteur ?

MARCEL. – Oh, décidément, toi ! Bien sûr qu'ils vont le tuer ! C'est un déserteur ! Qu'est-ce que tu crois qu'ils font, la police, avec les déserteurs ?

ARTHUR. – Qu'ils leur donnent des médailles ?

FANETTE. – Qu'ils les félicitent ?

PAULINE. – Qu'ils les encouragent ?

ANA. – Ben, je ne sais pas. Je ne sais même pas ce que c'est, un déserteur...

MARCEL. – Ah ben oui alors, évidemment ! S'il faut tout t'expliquer ! Un déserteur, c'est... c'est... c'est tout simple. Tu devrais savoir ça, quand même ! Hein, Arthur ? Tiens, explique-lui, toi, ce que c'est qu'un déserteur. Moi, ça me fatigue.

ARTHUR. – Ben oui, c'est quand même pas compliqué! Un déserteur, c'est... c'est... c'est un type qui est recherché par la police. Voilà. Et puis il est recherché parce que... Parce que... Oh, et puis ça m'énerve! (*À Fanette.*) Tiens, explique-lui, toi, pourquoi il est recherché par la police.

FANETTE. – Oh ben non, oh ben non, hein, pas moi, c'est trop simple! C'est trop simple à comprendre. (*À Pauline.*) Explique-lui, toi, explique-lui.

PAULINE. – Ben euh, ben euh, ben, ils le recherchent, euh... Ils le recherchent, euh... Ils le recherchent, euh... Parce que... Parce qu'ils veulent le tuer!

ANA. – Ah? Ah oui...

MARCEL. – Ben oui, pour le tuer, hein! C'est évident! Alors, voilà, maintenant tu as compris. Alors, on va le trouver, le déserteur, le Cercueil, on le capture...

ARTHUR. – Et hop, on le tue!

FANETTE. – Couic!

PAULINE. – Clac!

ANA, *à Marcel.* – Ah? Et c'est tout?

MARCEL. – C'est tout? C'est tout? Mais ce n'est déjà pas mal! Et puis maintenant, ça suffit!

ANA. – Oui, mais...

MARCEL, *Arthur, Fanette & Pauline.* – Non!

ANA. – Non, mais je voulais juste...

MARCEL, *Arthur, Fanette & Pauline.* – Non!

ANA. – Bon, mais...

MARCEL, *Arthur, Fanette & Pauline.* – Non !

ANA. – Mais...

MARCEL, *Arthur, Fanette & Pauline.* – Non !

*Solange, Laurette, Lucie et Gaston reviennent par le bois en
poussant des hurlements de terreur.*

ANA. – Nos ennemis ! Nos ennemis ! Regardez ! Nos ennemis
héréditaires !

MARCEL, *à Ana.* – Mais tais-toi donc, on est là pour faire la
paix !

SOLANGE, *aux Branscourtois.* – Ah ! Ouf, vous êtes là ! Ouf !

ARTHUR, *à Marcel.* – Ben, qu'est-ce qu'il leur arrive ?

FANETTE, *à Arthur.* – Ils sont malades ?

PAULINE, *aux Branscourtois.* – Vous êtes malades ?

ANA. – Ils se soumettent ! On a gagné ! On a gagné la guerre !

MARCEL, *à Ana.* – Tais-toi. (*À Solange.*) Qu'est-ce qui vous
arrive ?

SOLANGE. – On est allé chez la Rougemonts...

LAURETTE. – Dans sa cave...

LUCIE. – Pour trouver...

GASTON. – Le déserteur...

MARCEL. – Quoi ?

ARTHUR. – Chez la Rougemonts ?

FANETTE. – Mais vous êtes malades !
PAULINE. – Complètement malades !
ANA. – C'est une sorcière qui mange les yeux des morts !
LUCIE, à *Gaston*. – Ah, tu vois ?
SOLANGE. – On n'a pas trouvé le déserteur, il n'y avait personne dans la cave...
LAURETTE. – À part des pommes de terre...
LUCIE. – Et des bouteilles de vin...
GASTON. – Des vieilles cages à lapin...
SOLANGE. – Mais la vieille, la Rougemonts, la sorcière, elle nous a surpris, elle nous a surpris au moment où on remontait de la cave, et alors...
LAURETTE. – Elle a sorti une fourche...
LUCIE. – Elle s'est mise à hurler...
GASTON. – Sa bouche crachait du feu...
MARCEL. – Du feu ?
ARTHUR. – Comme un dragon ?
FANETTE. – Comme un canon ?
PAULINE, *imitant la sorcière crachant le feu*. – Comme ça ?
ANA, à *Solange*. – Et alors ?
SOLANGE. – Et alors on est parti !
LAURETTE. – À toute blinde !
LUCIE. – Comme des dératés !

GASTON, *mimant l'essoufflement*. – Ha, ha, ha, ha...

SOLANGE, *à Marcel*. – Mais au fait, qu'est-ce que vous fichez sur notre territoire ?

MARCEL. – On est venus vous proposer de faire la paix...

SOLANGE. – Hein ?

LAURETTE. – Quoi ?

LUCIE. – La paix ?

GASTON. – Jamais !

MARCEL. – Juste le temps de trouver le déserteur.

ARTHUR. – De le capturer...

FANETTE. – De le ligoter...

PAULINE. – De l'égorger...

ANA. – De lui manger les yeux !

SOLANGE. – Ah, oui ? Bon. Oui, ce n'est pas une mauvaise idée. Je suis bien obligée de le reconnaître. C'est même une très bonne idée.

MARCEL. – Merci.

SOLANGE. – Le problème, c'est qu'on déjà tout fouillé, partout, même chez la Rougemonts, et que le déserteur, il n'est nulle part...

MARCEL. – Oui, évidemment...

SOLANGE. – Et que là, nous, on ne sait plus où chercher...

ANA. – Moi, j'ai peut-être une idée...

MARCEL, *Arthur, Fanette & Pauline*. – Pff !

SOLANGE, *à Ana.* – C'est quoi, ton idée ?

ANA. – Bon. Le déserteur...

SOLANGE. – Oui.

ANA. – Il est recherché par la police, pas vrai ?

SOLANGE. – Ben oui.

ANA. – Bon. Et qui c'est que la police elle vient chercher d'habitude ?

SOLANGE. – Eh bien, euh...

ANA. – La police, ceux qu'elle vient chercher, c'est les poivrots quand ils font leur bazar au café.

SOLANGE. – Euh... Oui...

ANA. – Alors, moi, je vais vous dire, je crois que le déserteur, c'est un poivrot et que c'est au café qu'il se cache.

SOLANGE. – Euh... Ouais... Ouais...

LAURETTE. – Ben, ça se tient. (*À Lucie.*) Hein ? Non ?

LUCIE. – Oui, oui, ça se tient. (*À Gaston.*) Tu ne trouves pas ?

GASTON. – Ah ouais. Ouais, c'est sûr que ça se tient. Ça se tient même drôlement bien. Parce que c'est vrai que le père à Marcel, par exemple, eh bien, c'est souvent que la police, elle...

MARCEL. – Quoi, mon père ?

GASTON. – Non, mais, je voulais juste dire...

SOLANGE. – Ouais. Je crois qu'il faut qu'on aille le chercher au café. Allez.

MARCEL, à Gaston. – On réglera ça plus tard. (*À Arthur, Fanette, Pauline et Ana.*) Allons-y.

SOLANGE, à Laurette, Lucie et Gaston. – Allons-y.

Les encadrants prennent la relève et entraînent les spectateurs au café pendant que les enfants s'enfoncent dans le bois.

UN CŒUR À AIMER LA TERRE ENTIÈRE

Jean, Pierrot et Charlotte sont à une table, gravement lessivés et rincés par la nuit d'amour monstrueusement torride qu'ils viennent de passer. Mathurine, fort gaie, apporte les consommations.

MATHURINE, chantant et servant Jean, Pierrot et Charlotte. –

*Si tu crois que c'est
L'amour qui me fait
Te voir autrement
Autrement qu'tu n'es
Tant pis si j'ai tort
J'ai mes rêves d'or
Car, vois-tu, tu n'ressembles à personne!
Laisse-toi faire, le vrai bonheur
Se prend comme ça
Comme on cueille une fleur
Ici ou là!
Si d'être avec toi
Ça m'suffit à moi
Et si toute la vie
J'n'ai qu'une seule envie*

*C'est d'te voir comme ça
Et d't'aimer pour ça
Car, vois-tu, tu n'ressembles à personne!
Laisse-toi faire, crois-moi
Un bonheur comme ça
Aucun autre
Aucun autre
Aucun autre
Ne lui ressemblera!*

Ah, quelle journée ! Quelle journée magnifique ! Et quelle nuit ! Quel bonheur, quelle joie ! Et vous êtes là, c'est comme un rêve, comme un rêve enchanté ! (*Elle embrasse Jean, puis Charlotte, puis Pierrot.*) Vous êtes beaux ! Vous êtes beaux, vous êtes splendides ! Vous êtes... Ah ! Ah, vous êtes ! Voilà, c'est ça : vous êtes. Vous êtes — tout simplement, vous êtes. C'est merveilleux : vous êtes ! (*Nouveaux baisers.*) Je ne vous remercierai jamais assez de cela, d'être. D'être. D'être là. Toi, Pierrot, toi ! Toi... (*Montrant Charlotte et Jean.*) Dire que toi et moi, nous partions les estropier, eux, eux, ces trésors, eux, ces amours. Ah, comme j'étais en colère, et toi, toi aussi, tu étais en colère, Pierrot. Tu l'aurais tuée, n'est-ce pas ? Tu l'aurais tuée.

PIERROT. — Euh, oui, enfin, non, je...

MATHURINE. — Oh si ! Si si, crois-moi. (*À Jean.*) Et moi, sais-tu ce que je m'apprêtais à te faire, à toi, Jean, mon Jean ?

JEAN. — Je n'aime autant pas le savoir.

MATHURINE. — Ah, et puis, et puis de vous voir là tous les deux enlacés, nus comme au premier jour, dans ces grands draps blancs, dans l'air bouillant, dans les parfums de l'été...

CHARLOTTE, *à Jean*. – Ah ! Ah, oui...

MATHURINE. – J'ai... J'ai fondu. J'ai fondu, n'est-ce pas, Pierrot ? J'ai fondu ?

PIERROT. – Euh, oui, je suppose, sans doute, oui...

MATHURINE. – Et toi aussi, tu as fondu, Pierrot, toi aussi. Nous avons tous les deux fondu.

PIERROT. – Eh bien, oui, peut-être bien, oui, je...

MATHURINE. – Tant d'amour, tant de désir, tant de passion...

CHARLOTTE, *à Jean*. – Ah...

MATHURINE. – La colère est tombée, d'un coup, d'un seul. Et pourtant Dieu sait que je t'en voulais, Jean. Ah ça, je t'en voulais. Tu m'avais abandonnée...

JEAN. – Bah, à peine cinq minutes de retard...

MATHURINE. – ... Abandonnée au comble du désir, toute à la fureur de mes sens, brûlante d'un désir torrentiel, d'un désir désordonné, dément. Ah, Jean, je t'aurais émasculé.

CHARLOTTE. – Oh non !

JEAN. – Ough.

MATHURINE. – Et Pierrot lui aussi était dans la fureur, la fureur aveugle d'un homme enragé par la jalousie...

CHARLOTTE. – Oh, ben, il s'émeut pour pas grand-chose, hein.

MATHURINE. – ... Et lui aussi s'apprêtait à commettre l'irréparable.

PIERROT, *à Charlotte*. – Oui, mais non, mais moi, je ne t'aurais pas émasculée, hein.

MATHURINE. – Mais voilà. Vous. Vous. L’amour. La beauté. La pleine beauté de l’amour, l’union des corps, la vie — la vie même, la vie en acte. Vous. Vous dans ce lit blanc dans toute la gloire de votre étreinte.

JEAN. – Ça a quand même fait un drôle d’effet de vous voir débouler au milieu de la chambre avec votre rouleau à pâtisserie, puis lui sa fourche.

MATHURINE. – Alors, je ne sais pas. Je ne sais pas ce qui m’a pris, ça a été plus fort que moi. Un élan. Une révélation. Et là, Pierrot, je t’ai vu, je t’ai vu vraiment, je t’ai vu pour la première fois. Et tu étais beau.

PIERROT. – Ah ?

MATHURINE. – C’est lumière qui émanait de ces deux-là, elle te faisait resplendir. Je t’ai pris dans mes bras, je ne pouvais pas m’en empêcher, je t’ai serré, je te voulais, je te voulais plus fort que je n’ai jamais voulu un homme. Et puis... Et puis est arrivée cette chose-là...

PIERROT. – Ben, c’est qu’on s’est cassé la figure dans le lit. Vous m’avez un peu sauté dessus, quand même.

CHARLOTTE. – Oui, oui, c’est ça. C’était un accident. Un accident.

MATHURINE. – Un accident ? Oh non ! Oh non, pas un accident. Non. Un miracle, Charlotte. Un miracle. Après tous ces mois d’angoisse, ces mois de grisaille, les innombrables jours tous semblables, le défilé incessant de blessés, de mourants, le pullulement de recrues promises à l’abattoir ? Un miracle — la vie, enfin, la vie. Merci, Charlotte. Merci, Pierrot. Merci, Jean.

JEAN. – Euh, pas de quoi. Service.

MATHURINE. – Car vous savez, toutes ces heures, toutes ces heures à redouter le passage du facteur, à le redouter jusqu'au jour où, il passe un peu plus tard que d'habitude. Ce jour-là, votre maison, la dernière de la tournée, la dernière après le coup de rhum chez le voisin pour se donner le courage. Et le pli, qu'on n'a même pas besoin d'ouvrir, qu'on ouvre quand même. Alors, vous savez, Charlotte, là, d'un seul coup, le corps, d'un seul coup, un tombeau. Un tombeau de chagrin. Un ventre clos, un ventre froid, et dedans, votre amour mort. Il faisait presque rire, avant la guerre, ce mot, veuve. Mais il n'est pas très drôle, en fait. Alors, je veux bien passer pour la veuve joyeuse. Je m'en fous. Tant qu'ici, là, c'est vivant. Tant que c'est vivant. C'est un miracle, Charlotte, que cet accident. C'est un miracle de vous être tombé dessus et de nous être emmêlés comme nous nous sommes emmêlés. Et pour tout vous dire, ce soir, rebelote. Nous n'attendons plus que le commandant Legendre.

PIERROT. – C'est-à-dire que, quand même, il faudrait que, quand même, j'aille voir maman. Elle va m'attendre. Pour les lapins... Les lapins. Ils vont avoir faim... Les lapins.

CHARLOTTE. – Moi, j'irai partout où Jean voudra.

JEAN. – C'est-à-dire que moi, quand même, j'ai un peu une ou deux missions à accomplir. Je suis pilote d'avion, je ne suis pas seulement... Enfin bon, euh... Et puis bon, le commandant, hier, c'était quand même un peu un accident, aussi...

MATHURINE. – Peut-être, oui, mais une merveille d'accident. Et lui aussi, lui aussi a fondu, en nous découvrant aussi nus et purs qu'Adam et Ève au jardin d'Éden.

PIERROT, à *Jean et Charlotte*. – Ils étaient tant que ça, au jardin d'Éden ?

Entre le C^{dt} Legendre.

MATHURINE. – Commandant, vous tombez à point ! Asseyez-vous, asseyez-vous. Nous étions justement en train d'établir le plan de bataille de la nuit qui s'annonce.

C^{DT} LEGENDRE. – Ah ?

MATHURINE. – Oui. Je vous apporte comme aux autres, un cocktail de ma composition. Racine de gingembre infusée dans du vieux rhum relevé d'une pincée de cantharide.

C^{DT} LEGENDRE. – Non ?

MATHURINE. – Si. Et ce n'est pas tout. J'ai préparé le menu de ce soir.

C^{DT} LEGENDRE. – Ah ? Ah oui ?

MATHURINE. – Oui. Simple. Très simple. Des huîtres. Une bourriche chacun. Et champagne. Ma cave tout entière s'il le faut. (*Mathurine tend son cocktail au commandant.*) Buvez. Et à présent, je vais aller dresser la table. Et dégorger les huîtres.

Mathurine sort. Un temps.

C^{DT} LEGENDRE. – C'était un accident, bien sûr.

PIERROT. – Oh oui. Oui, oui.

JEAN. – Oui, commandant, tout à fait d'accord avec vous, un accident, rien d'autre. (*À Charlotte.*) N'est-ce pas, hein ?

CHARLOTTE, à *Jean*. – C'était tout ce que tu voudras, mon Jean.

C^{DT} LEGENDRE. – Le mieux serait sans doute de laisser cet épisode derrière nous.

JEAN. – Oh oui. Oui, oui. Très loin. Très loin.

CHARLOTTE. – Aussi loin que tu voudras, mon Jean.

PIERROT. – Et puis, bon, ben moi, je vais aller nourrir mes lapins. Puis voir maman. Puis préparer des pissenlits.

Ils sortent, en ordre séparé sauf Charlotte qui s'accroche à Jean. Entrent Matteo, Mélissandre, Armand et Baptiste.

MATTEO, à Mélissandre et Baptiste, montrant Armand. – Bon, alors, nous, on fait les Français. Et puis vous, vous faites les Boches. Alors, nous, on va se mettre de côté-là et puis vous, vous partez par là...

MÉLISSANDRE. – Quoi ? Attends, attends. Encore ?

MATTEO. – Encore quoi ?

MÉLISSANDRE. – Encore nous les Boches ?

MATTEO. – Ben, oui.

MÉLISSANDRE. – C'était nous les Boches hier, c'était nous les Boches avant-hier...

BAPTISTE. – Oui, puis encore avant-avant-hier.

MATTEO. – Ben oui, c'est normal, puisqu'on a gagné. On a gagné hier, on a gagné avant-hier et puis encore avant-avant-hier.

MÉLISSANDRE. – C'est normal que vous avez gagné, vous faites les Français.

ARMAND. – Ben oui, hein, les Français, ils gagnent toujours, c'est comme ça, tout le monde le sait.

MÉLISSANDRE. – Ben oui, je sais, d'accord, mais pourquoi c'est toujours vous qui faites les Français ?

MATTEO. – Ben parce que... Parce que...

ARMAND. – Ben euh... Ben euh...

MÉLISSANDRE. – Parce que ben euh, c'est pas une réponse, ça. Y en a marre de faire les Boches.

BAPTISTE. – Oui, y en a marre. Nous aussi, on veut faire les Français.

MÉLISSANDRE. – Nous aussi, on veut gagner.

BAPTISTE. – Ouais ! On veut gagner !

ARMAND. – On aura tout vu ! Les Boches qui veulent gagner !

BAPTISTE. – Mais on veut pas les faire, les Boches, justement !

MATTEO. – Ah, mais si, ça y est, je sais pourquoi vous faites les Boches !

MÉLISSANDRE. – Ah, ouais ? Et pourquoi qu'on fait les Boches, alors ?

MATTEO. – Vous faites les Boches parce que vous avez des têtes de Boches !

MÉLISSANDRE. – Quoi ?

ARMAND. – Ha ha !

BAPTISTE. – Hein ?

ARMAND. – Têtes de Boches ! Têtes de Boches !

MÉLISSANDRE. – J'ai une tête de Boche, moi ?

MATTEO. – Ben oui.

ARMAND. – Têtes de Boches! Têtes de Boches!

BAPTISTE, à *Armand*. – Oh, toi, la boucle, ou tu vas voir ta margoulette!

MÉLISSANDRE, à *Matteo*. – Et tu peux me dire pourquoi j'ai une tête de Boche?

MATTEO. – Ben euh...

ARMAND. – Têtes de Boches! Têtes de Boches!

BAPTISTE, à *Armand*. – Tu vas la fermer, oui?

MATTEO. – Ben euh... Ta mère, elle arrête pas de faire cuire du chou! Puis chez vous, ça sent la saucisse!

MÉLISSANDRE. – Ta mère aussi, elle fait cuire des choux. Et toi aussi, tu en manges, de la saucisse.

MATTEO. – Oui, mais ma mère, elle, elle fait de la potée!

MÉLISSANDRE. – Eh ben, tu crois qu'elle fait quoi, ma mère?

ARMAND. – De la choucroute!

MÉLISSANDRE. – De la choucroute?

MATTEO. – Ben oui, c'est un genre de choucroute, qu'elle fait, ta mère.

MÉLISSANDRE. – Elle fait pas de la choucroute, ma mère. (*À Baptiste.*) Hein?

BAPTISTE. – Ben, je sais pas, j'en ai jamais mangé, de la choucroute.

ARMAND. – Têtes de Boches! Têtes de Boches!

BAPTISTE. – Oh, toi, tu vas voir!

Baptiste court après Armand.

MÉLISSANDRE, à Matteo. – Puis de toute façon, qu'est-ce que ça fait ? C'est pas parce qu'on mange du chou qu'on a une tête de Boche ! Ça transforme pas la tête, le chou. Ça t'apprend pas à parler allemand.

ARMAND, à Baptiste. – Face de Chleuh ! Face de Chleuh !

MATTEO, à Mélissandre. – Oui, mais enfin quand même, de toute façon, c'est nous les Français, et puis c'est comme ça. Faut s'y faire. Alors, vous jouez ou vous jouez pas ?

ARMAND, à Baptiste. – Bouffeurs de chou ! Bouffeurs de chou !
(Baptiste lui donne un coup de poing.) Aïe !

BAPTISTE. – Je t'avais prévenu ! Ça t'apprendra à nous traiter de Boches...

ARMAND. – Aïe ! Aïe !

BAPTISTE. – Espèce de sale Français !

MATTEO, à Baptiste. – Comment tu as dit, là ? De quoi tu l'as traité ?

BAPTISTE, à Matteo. – Sale Français ! Bouffeur d'escargots !

MATTEO. – Alors là, c'est la guerre !

MÉLISSANDRE. – Ouais, c'est la guerre !

Ils se bagarrent. Entrent Margot, Éva, Emma, Manon, Marie, Lili, Alice, Jeanne.

MARGOT. – Ben, en attendant qu'ils nous fassent des blessés pour jouer à l'hôpital, on a qu'à jouer aux réfugiés.

EMMA, MANON & MARIE. – Oui !

LILI. – Oui! Nous, on joue les réfugiés.

ALICE, JEANNE & ÉVA. – Oui!

MARGOT. – Nous, on serait les dames de la Croix-Rouge qui aident les malheureux.

EMMA. – On distribuerait du pain.

MANON. – Des couvertures.

MARIE. – Des bonbons.

LILI. – Nous, on serait des malheureux qui auraient perdu leur maison...

ALICE. – Leurs parents...

JEANNE. – Leur manger...

ÉVA. – Leur doudou.

MARGOT. – Allez, on y va. On dirait que c'est l'hiver et qu'il fait très froid et puis que les Allemands, ils vous ont battues avec des bâtons...

EMMA. – Puis nous, on serait dans une grande maison bien chaude...

MANON. – Avec des belles couvertures...

MARIE. – Et puis des bonbons.

LILI. – Oui. Et puis nous on marcherait sur une route, une veille route toute noire et toute mouillée, on aurait peur, on aurait froid, on dirait que ce serait affreux... (*Souffrant.*) Ah, ah... Les Allemands, ils nous ont tapées, ils ont brûlé nos maisons, ils nous ont volé...

ALICE, *souffrant.* – Ah, ah... Ils ont tué nos parents...

JEANNE. – Ils m'ont jeté une bombe sur le pied...

ÉVA. – Ils ont fait du mal à mon doudou.

MARGOT, à *Emma, Manon & Marie*. – Oh, regardez! Des malheureux! Des réfugiés! Vite, vite, aidons-les! Venez, venez, entrez, entrez!

EMMA. – Ah, les malheureux, ils ont l'air d'avoir tellement faim. Entrez vite! Entrez vite! Vite, je vais faire de la soupe.

MANON. – Hop, vite, voilà, des couvertures bien chaudes. Tenez, mettez ça sur vos épaules.

MARIE. – Tenez, un bonbon. Ça va vous faire du bien.

LILI. – Ah, ah, merci, merci... Vraiment, vraiment, vous êtes vraiment très gentilles.

ALICE. – Ah, mes pauvres parents, mes pauvres parents, ils sont morts, ils sont morts brûlés dans notre maison...

JEANNE. – Et moi, je n'ai plus de pied, plus de jambe... La bombe a tout arraché... Ah... Ah...

ÉVA. – Regardez! Regardez ce qu'ils ont fait à mon doudou!

MARGOT. – Ah, c'est vraiment dégoûtant! Mais nous allons vous soigner et tout ira beaucoup mieux. Vous allez voir. (*À Jeanne.*) Moi, je vais réparer cette jambe.

EMMA, à *Alice*. – Moi, je vais aller enterrer vos parents, parce que sinon les chiens vont les manger.

MANON. – Moi, je vais faire des belles robes bien chaudes, parce que vous êtes toutes sales à cause de cette vieille route.

MARIE, à Éva. – Moi, je vais soigner ton doudou. Il aime ça, les bonbons, ton doudou ?

LILI. – Ah, ça va beaucoup mieux, je suis presque guérie. Je n'ai plus froid, je n'ai plus faim, votre soupe est délicieuse. Vous êtes vraiment des gens merveilleux.

ALICE, à Emma. – C'est vraiment gentil d'aller enterrer mes parents, parce que la maison brûlait et que je ne pouvais rien faire pour eux. J'ai essayé, mais le feu était trop fort.

JEANNE. – Regardez ! Ma jambe ! Elle remarche ! Elle remarche !

ÉVA. – Et mon doudou est sauvé !

MARGOT. – Bon, eh bien, alors tout va bien, tout le monde est sauvé. Bon, alors on dirait qu'on va devenir des infirmières pour soigner les soldats blessés.

EMMA, MANON & MARIE. – Oui !

LILI. – Ah, oui, et puis nous on serait aussi des médecins et des chirurgiens pour réparer les blessures, pour les bras coupés, les jambes cassées, tout ça.

ALICE, JEANNE & ÉVA. – Oui !

MARGOT. – Puis on soignerait tout le monde.

LILI. – Oui, oui, oui. Enfin, sauf les Allemands.

MARGOT. – Si, parce que ma maman, elle dit qu'il faut soigner tout le monde. Et ma maman, elle est infirmière.

LILI. – Bon, d'accord, mais alors on les soignera après les Français.

MARGOT. – Bon, d'accord. Regardez, ça y est, on dirait qu'ils ont fini la bataille. Il y a plein de blessés.

Matteo, Armand, Baptiste et Mélissandre ont fini de se bagarrer. Les infirmières et les médecins leur portent secours.

LILI. – Vite, allons porter secours à ces malheureux soldats blessés !

ALICE, *avec Jeanne et Éva, portant Matteo.* – Accrochez-vous à nous, soldat. Courage. Ce n'est rien, c'est du sang dans le ventre.

JEANNE. – Courage, nous allons vos soigner.

ÉVA. – Et après, vous pourrez repartir à la guerre.

MARGOT, *à Mélissandre.* – Vous avez une blessure horrible à la tête. On voit la cervelle. Mais ce n'est pas trop grave parce qu'on a un remède. Vite, vous autres, emportez-le dans la salle d'opération.

EMMA, *en portant Mélissandre avec Manon et Marie.* – Oui, vite, dans la salle d'opération, on va vous recoudre la tête. Vous allez voir, ça va aller.

MANON. – On va reboucher le trou.

MARIE, *fouillant un bonbon entre les dents de Mélissandre.* – Tenez, ça va vous endormir. Vous n'allez rien sentir.

LILI, *à Armand et Baptiste.* – Vite, soldats, venez. Nous allons vous soigner. Où est-ce que vous êtes blessés ?

ALICE, *à propos d'Armand.* – Il a une balle dans la jambe.

JEANNE, *à propos de Baptiste.* – Il a la main arrachée.

ÉVA. – Ils ont les yeux crevés. Je crois qu'ils sont aveugles.

MARGOT, à *Lili*. – Nous, on va faire les bandages, parce qu'on est infirmières, et puis vous, vous allez les guérir parce que vous êtes médecins.

LILI. – Oui. (*À propos de Mélissandre.*) On va déjà recoudre sa tête, parce que la cervelle pourrait tomber.

MARGOT, à *Armand et Baptiste*. – On va vous bander la jambe et la main. Mais comme on n'a pas trop de bandage, parce que c'est la guerre, on va vous mettre ensemble, d'accord ?

EMMA, à *Armand*. – Mettez votre jambe comme ça.

MANON, à *Baptiste*. – Donnez-moi votre main.

MARIE, bandant ensemble la main de *Baptiste* et la jambe d'*Armand*. – Voilà. C'est bien serré. Comme ça, vous allez guérir.

Entrent Thomas et Ghislain.

THOMAS. – Tiens, regarde, ils sont là !

GHISLAIN. – Je le savais !

THOMAS. – Oui, c'est ça !

GHISLAIN. – Si, je le savais !

THOMAS. – Ben non, tu ne le savais pas, tu as dit qu'ils seraient à la pâture.

GHISLAIN. – Non, non, je n'ai pas dit qu'ils seraient à la pâture ! J'ai dit qu'ils seraient au café !

THOMAS. – Bon, on s'en fiche ! (*À Marie.*) Marie ! Maman te cherche !

GHISLAIN. – Et la preuve que je n'ai pas dit qu'ils seraient à la pâture...

THOMAS, à Marie. – Maman est furieuse ! Elle dit que tu as pris des draps !

GHISLAIN. – La preuve, c'est qu'à la pâture, il y a des soldats.

THOMAS, à Marie. – Et que t'as intérêt à les ramener vite fait !

GHISLAIN. – Des soldats. Et papa, il ne veut pas qu'on traîne avec les soldats.

THOMAS, à Marie. – Parce qu'autrement, gare à tes fesses !

GHISLAIN. – Exactement ! Gare à nos fesses si on va dans la pâture !

THOMAS, à Ghislain. – Mais tais-toi, toi ! Je ne parle pas de ça ! Je parle des draps que Marie a pris ! (*Montrant les bandes. À Marie.*) C'est quoi, ça ? C'est les draps de maman ? Oh la la la !

GHISLAIN, à Marie. – Tu as découpé les draps ? Pour faire des bandes ? Pire que si tu traînais à la pâture !

THOMAS, à Ghislain. – Mais tu vas arrêter avec ta pâture ? On s'en fiche de ta pâture ! Elle a découpé les draps ! Ceux qu'on a demandés à maman pour loger les gens !

GHISLAIN. – Pour loger les gens à la pâture ?

MARIE. – Oh ça va, hein, j'ai compris !

MARGOT. – Ce n'est même pas les draps de ta mère.

JEANNE. – Oui, c'est les draps de la mère à Margot.

ALICE. – Et encore, c'est même pas des draps.

ÉVA. – Ouais, c'est des bandes, des vraies bandes de vraies infirmières !

MARIE. – Alors, tu vois ? Hein ? C'est même pas des draps.

THOMAS. – Tu mens ! C'est les draps ! Et de toute façon, arrête, je vais le dire à maman.

GHISLAIN. – Oui, et moi, je dirai que tu étais à la pâture !

THOMAS. – Ouais ! À la pâture avec les draps !

GHISLAIN. – Et tu vas voir papa, il va te flanquer une raclée !

THOMAS. – Alors, tu as intérêt à revenir avec nous.

GHISLAIN. – On on te jette en pâture aux parents.

EMMA. – Bon, on fait quoi, Marie ?

LILI. – Ils nous empêchent de jouer, là...

MÉLISSANDRE. – On ne va pas les laisser faire !

MATTEO. – Tu veux qu'on leur casse la gueule ?

ARMAND. – Moi, je suis d'accord.

BAPTISTE. – Oui, moi aussi.

MANON. – Qui est pour ?

Tous lèvent le doigt.

MARIE. – Regardez ! Des Boches ! À l'attaque !

Tous foncent sur Thomas et Ghislain et sortent. Entrent Hélène, Andrée, Gabrielle et Mariotte. Hélène tient un flacon de laudanum.

ANDRÉE, à Hélène. – Faites attention avec ça, ce n'est pas du petit lait, ça assomme.

MARIOTTE. – Qu'est-ce que c'est au juste ?

GABRIELLE. – Du laudanum.

MARIOTTE. – Du laudanum ?

ANDRÉE. – De l'opium liquide, si vous préférez.

HÉLÈNE. – De l'opium ? Comme les Chinois ?

GABRIELLE. – Les Chinois, les Anglais, les Perses, tout le monde.

MARIOTTE. – Le médecin prescrit de l'opium ?

ANDRÉE. – C'est très efficace pour le sommeil et pour les nerfs. Mais il faut y aller doucement. On peut vite s'accoutumer.

HÉLÈNE. – Mais c'est dangereux, ça !

ANDRÉE. – Mais non, pas si vous respectez la posologie que le docteur vous a indiquée.

HÉLÈNE. – Oh, je ne sais pas. Je ne voudrais pas finir comme ces vieux Chinois allongés dans les fumeries, tout secs, tout jaunes.

MARIOTTE. – Mais non ! Tu ne risques rien. C'est un médicament. C'est un docteur qui te l'a prescrit. Tu n'arrêtes pas de te plaindre que tu ne dors pas et que tes nerfs te jouent des tours, alors voilà. Avec ça, tu vas pouvoir te reposer et cesser de t'en faire pour tout.

HÉLÈNE. – Tu crois ?

MARIOTTE. – Mais oui, mais oui, ne t'en fais donc pas comme ça tout le temps.

ANDRÉE. – Buvons un coup, je suis rincée, moi.

GABRIELLE. – À qui le dis-tu ! À la fin, je ne distinguais plus les pieds des mains.

ANDRÉE. – Quand je ferme les yeux, je vois de la charpie et des seringues, de la charpie et des seringues. Je rêve de cinq jours de sommeil ininterrompu.

GABRIELLE. – Je rêve que la guerre prend fin.

ANDRÉE. – Il ne faut pas rêver autant. Où est Mathurine ?

MARIOTTE, à *Gabrielle*. – C'est dur comme ça, en ce moment ?

GABRIELLE. – C'est dur tout le temps.

ANDRÉE. – Mais depuis que ça a commencé en février à Verdun, c'est très, très dur. Mais où est-ce qu'elle peut bien être ?

GABRIELLE. – Mathurine ?

ANDRÉE, à *Mariotte*. – Les Allemands ont lancé une offensive sur le fort de Vaux à côté de Douaumont et ça n'arrête plus.

GABRIELLE. – Mathurine ?

ANDRÉE. – Et ce n'est pas près de s'arrêter. Mathurine ?

Entre Mathurine.

MATHURINE. – Voilà, voilà, j'arrive ! (*À la place qu'occupaient Charlotte, Pierrot, Jean et Legendre.*) C'est prêt !

Eh bien ? Où sont-ils ? Où sont-ils passés ?

ANDRÉE. – Qui ça ?

MATHURINE. – Oh les sagouins.

GABRIELLE. – Qui donc ?

MATHURINE. – Les sagouins... Les sagouins...

ANDRÉE. – Mathurine, est-ce qu'on pourrait boire un verre ou... ?

Un temps.

MATHURINE. – Vous aimez les huîtres ?

ANDRÉE. – Les huîtres ? Ah oui.

GABRIELLE. – Oui.

MATHURINE. – Bon. Venez. C'est prêt. C'est servi.

HÉLÈNE. – Euh non, c'est gentil, mais moi, les huîtres, je ne les digère pas. Je vais plutôt aller voir s'ils ont trouvé le déserteur. Il paraîtrait qu'il se cache du côté du château.

MATHURINE. – Comme tu voudras.

MARIOTTE, *à Hélène.* – Dans ton état de nervosité, tu crois que c'est une bonne idée ? Je viens avec toi.

MATHURINE, *à Andrée et Gabrielle.* – Allons-y. Passons à table. Les huîtres, ça n'attend pas.

Elles sortent. Les encadrants entraînent les spectateurs vers la scène suivante.

ANNIVERSAIRE, RUMEUR ET CHASSE À L'HOMME

Mauricette et Fernand.

MAURICETTE. – Quand même...

FERDINAND. – Quoi ?

MAURICETTE. – Franchement...

FERDINAND. – Quoi ?

MAURICETTE. – « Quoi ? Quoi ? » Tu sais « quoi ».

FERDINAND. – Mais non. Quoi? Quoi?

MAURICETTE. – Ah! Mais enfin, pourquoi tu es allé raconter ça à la grande.

FERDINAND. – Quoi donc?

MAURICETTE. – Oh! Tu crois qu'on a les moyens? Pourquoi pas une paire de souliers neufs tant qu'on y est!

FERDINAND. – Mais ça n'a rien à voir. C'est son anniversaire. Elle a quand même droit à un gâteau, non? Un gâteau.

MAURICETTE. – Ferdinand, on est endettés jusqu'au cou, partout. Il n'y a pas une seule maison chez qui on ne doit pas quelque chose.

FERDINAND. – Et alors? C'est son anniversaire. Ça change quoi?

MAURICETTE. – Ça change que j'ose à peine mettre le nez dehors, parce que je n'ai pas la moindre idée de comment je vais rembourser. Et que toi, tu ne trouves rien de mieux à faire que de promettre à ta fille pour son anniversaire.

FERDINAND. – Nos enfants ont droit à ce qu'il y a de mieux. Tu ne vas pas me reprocher ça, quand même?

MAURICETTE. – Encore faudrait-il qu'on ait les moyens de se le payer, le mieux!

FERDINAND. – Pouvoir se le payer ou pas, la question n'est pas là. L'important, c'est de l'avoir. Et on va l'avoir. Noélie aura son gâteau. Et c'est comme ça. Ah! Tiens, regarde...

Entrent Antoine et Louise-Marie.

ANTOINE. – On a les œufs.

LOUISE-MARIE. – Et puis du lait.

Antoine et Marie-Louise remettent œufs et lait à Mauricette.

FERDINAND. – C'est bien, mes titis. Ils sont frais au moins, les œufs de la mère Legrand ? On la connaît, cette vieille-là...

ANTOINE. – Tout chauds de la poule, qu'elle a dit.

FERDINAND. – C'est bien. Et le lait ?

LOUISE-MARIE. – Tout chaud de la vache.

FERDINAND. – Parfait.

MAURICETTE, à Ferdinand. – Je te trouve drôlement exigeant pour quelqu'un qui envoie ses enfants mendier à sa place.

FERDINAND. – Le meilleur, je te dis, et je l'aurai.

MAURICETTE. – Quand je pense que je ne lui ai toujours pas rendu le beurre de l'autre fois...

FERDINAND. – Ne t'inquiète pas pour le beurre. De toute façon, une fois sur deux, il est rance. Tiens, en voilà du frais. (*Entrent Marie-Louise et Arthur. Aux arrivants.*) Alors ? Elle vous a en donné combien, du beurre, madame Assier ?

MARIE-LOUISE. – Un kilo.

Marie-Louise remet le kilo de beurre à son père.

FERDINAND. – Un kilo ! (*Sentant le beurre et le donnant à Mauricette.*) Ah, tiens, ça, c'est autre chose, ça c'est du beurre. Sens-moi ça. (*À Arthur.*) Et qu'est-ce qu'elle vous a donné d'autre ?

ARTHUR. – Du chocolat.

FERDINAND. – Du chocolat ! Non, mais cette femme est une sainte ! (*À Arthur.*) Tu n'as pas tout mangé en chemin, au moins ? Fais voir... (*Arthur remet le chocolat à Ferdinand.*) Combien tu en as mangé ? Dis-moi. Un petit carré ?

ARTHUR. – Deux.

FERDINAND. – C'est bien, mon titi. C'est bien. La gourmandise, carpe diem... C'est bien.

Ferdinand remet le chocolat à Mauricette.

MAURICETTE. – Comment on va faire pour rendre tout ça, hein ?

FERDINAND. – Arrête un peu de t'inquiéter comme ça. On verra bien.

MAURICETTE. – On verra bien ! On verra bien ! Si je n'étais pas là pour m'en faire, comment qu'on ferait, hein ?

FERDINAND. – On ferait comme on pourrait.

MAURICETTE. – Pff !

FERDINAND. – Écoute, Mauricette, dis-toi que ça pourrait être pire.

MAURICETTE. – Je ne vois pas ce qui pourrait être pire que de devoir de l'argent à la moitié du village.

FERDINAND. – Eh bien, tu pourrais être veuve de guerre.

MAURICETTE. – Veuve de guerre ? Et comment, avec huit enfants ? Comment seulement que tu serais parti soldat ?

FERDINAND. – Eh bien justement. C'est grâce aux enfants que je ne suis pas parti et c'est grâce à eux que tu n'es pas veuve

à l'heure qu'il est. Alors, ils méritent bien qu'on leur fasse un petit gâteau pour leur anniversaire. Hein ? C'est de bonne guerre, non ?

MAURICETTE. – Tu parles d'un raisonnement !

FERDINAND. – Ah, voilà le gros de la troupe.

Entrent Charles, Baptiste et Thaïs, qui remettent à leur père ce qu'ils ont récupéré.

CHARLES. – Voilà la farine.

BAPTISTE. – Le sucre.

THAÏS. – Les fruits confits.

FERDINAND, *à propos de la farine.* – Un kilo ? Un kilo, c'est ça qu'il vous a donné ?

CHARLES. – Un kilo, oui. Il a dit que c'était la dernière fois.

FERDINAND. – Je ne veux pas savoir ce qu'il a dit ! Non, mais quel rat, ce type. (*À Mauricette.*) Tu te rends compte ? Un kilo de farine pour l'anniversaire de notre fille ! (*À Baptiste.*) Et le sucre, fais voir un peu le sucre...

BAPTISTE. – Une livre...

FERDINAND. – Une livre ! Eh bien dis donc. On ne va pas faire de grosses crottes avec ça. Ah, je te jure, il y en a quand même sur cette terre, ils ont le cœur au coffre-fort. (*À Thaïs.*) Bon, et toi. Les fruits confits ?

THAÏS. – Ben, il n'y en avait pas beaucoup, alors...

FERDINAND. – Alors quoi ?

THAÏS. – Alors...

Thaïs chuchote quelque chose à l'oreille de Ferdinand.

FERDINAND. – Ah, mais mon Titi, non, mais... Non, mais c'est bien. Tu as eu raison. Tu as bien eu raison. À la guerre comme à la guerre, hein ? (*En aparté à Thaïs.*) Inutile de le dire à ta mère. Ça reste entre nous. Allez, donne. C'est bien. Bravo.

Thaïs donne les fruits confits donnés et les fruits confits volés à Ferdinand qui les remet à Mauricette.

MAURICETTE. – Il a donné tout ça de fruits confits, Gaston ?

FERDINAND. – Oui, hein !

MAURICETTE. – C'est étonnant. La dernière fois, il était plutôt en colère. Il...

FERDINAND. – Eh bien, un accès de générosité. Ça arrive à tout le monde. La grâce ! La grâce.

MAURICETTE. – Oui... Hum...

FERDINAND. – Ah, Noélie ! Noélie ! Noélie !

Entre Noélie, deux bouteilles de champagne aux mains.

NOÉLIE. – Champagne ! Champagne !

FERDINAND. – Mazette ! Mais comment tu as eu ça ? Bravo !

NOÉLIE. – C'est Mathurine, au café. Je ne sais pas ce qu'elle a, elle est toute gaie, toute réjouie. J'arrive, je lui demande un peu de limonade parce que c'est mon anniversaire, (*faisant le petit chat*) comme ça, et hop, elle me sort les deux bouteilles de dessous son comptoir ! Comme ça ! Je n'en revenais pas.

FERDINAND. – Eh bien ! Ben ça alors ! Tu entends ça, Mauricette ? Du champagne ! Un anniversaire au champagne ! Ça faisait un bail !

MAURICETTE. – Ouais...

FERDINAND. – Ah ben ça, c'est le clou ! Bon, on a tout ? On a tout, mes chéris ?

ANTOINE. – On a des œufs.

LOUISE-MARIE. – On a du lait.

MARIE-LOUISE. – On a du beurre.

ARTHUR. – On a du chocolat.

CHARLES. – De la farine.

BAPTISTE. – Du sucre.

THAÏS. – Des fruits confits.

FERDINAND. – Et du champagne ! (*À Noélie.*) Bon anniversaire, ma grande ! (*À Mauricette.*) Bon, ne traînons pas trop par ici, hein ? Et puis, il faut encore aller le faire cuire ce gâteau. Du champagne ! Mazette ! Allez, en route.

NOÉLIE. – Papa...

FERDINAND. – Oui, ma grande ?

NOÉLIE. – Dis, pour...

FERDINAND. – Oui ?

NOÉLIE. – Pour ma communion...

FERDINAND. – Oui ? Oui, c'est vrai que c'est bientôt. Oui, eh bien ?

NOÉLIE. – J’ai pensé que peut-être, ma robe, elle pourrait être un peu comme celle de Rosanne l’année dernière, tu sais, avec les perles

FERDINAND. – Ah oui ? Ah, oui. Ah, oui, oui, oui ! Ça, c’est une riche idée. Une drôlement riche idée !

NOÉLIE. – Alors, tu es d’accord ?

FERDINAND. – Et comment que je suis d’accord ! Le meilleur, pour mes enfants, le meilleur !

NOÉLIE. – Oh merci, mon papa, merci !

FERDINAND. – Allez, viens.

*Ils sortent. Entre Claude. Claude allume une cigarette.
Entre Jacques sans être remarqué.*

JACQUES, à Claude. – Tu fumes quoi, toi ?

CLAUDE, surpris. – Ah, tu m’as foutu les jetons ! Pff !

JACQUES. – Tu fumes quoi ? Fais goûter. Allez, fais goûter. (*Claude lui passe la cigarette ; Jacques tire une bouif.*) Tu as encore piqué des clopes aux aviateurs.

CLAUDE. – Ouais. Ils ne sont pas à ça près.

JACQUES, à propos de la cigarette. – Je ne sais pas ce qu’ils fichent dedans, c’est drôlement sucré, c’est tout bizarre, beurk. Tiens. (*Il rend la cigarette à Claude.*) On a l’impression de fumer du pain d’épices.

CLAUDE. – C’est des cigarettes égyptiennes.

JACQUES. – Ouais, ben dis donc, je préfère le gris.

CLAUDE. – On fume ce qu’on peut.

JACQUES. – Tu as fini aux écuries ?

CLAUDE. – Ouais, ouais.

JACQUES. – Ouais-ouais tu as fini ou ouais-ouais tu vas finir ?

CLAUDE. – Ouais, ouais.

JACQUES. – Parce que l'Antoine, lui, quand il va passer, il y a intérêt à ce que ça soit fini, sinon ça va barder.

CLAUDE. – Ouais, ouais.

JACQUES. – Ouais-ouais, ouais-ouais, d'accord, mais bon, après c'est moi qui prends. Alors...

CLAUDE. – Ouais, ouais.

JACQUES. – Pff!...

CLAUDE. – Dis, dis...

JACQUES. – Quoi ?

CLAUDE. – Ça te dirait pas qu'on aille avec le père Balin, demain ?

JACQUES. – Le braco ?

CLAUDE. – Ouais.

JACQUES. – Qu'est-ce qu'il veut ?

CLAUDE. – Il m'a dit qu'il me filerait deux ronds si on lui filait un coup de main.

JACQUES. – Pour quoi faire ?

CLAUDE. – Ben, tu sais, son truc, là...

JACQUES. – Quel truc ?

CLAUDE. – Ben, son truc d’aller tirer deux trois coups de feu sur la colline...

JACQUES. – Ouais.

CLAUDE. – Puis de redescendre vite fait pendant que les gardes-chasses y montent et de s’occuper de ses collets pendant ce temps-là...

JACQUES. – Ouais, eh bien ?

CLAUDE. – Eh bien, les gardes-chasses, ils ne sont pas complètement cons. Enfin, pas à ce point là, quoi...

JACQUES. – Ouais, bon, eh bien ?

CLAUDE. – Ben, au bout d’un moment, ils ont compris. Hein, à force. Si bien que le père Balin, maintenant, il est tout emmerdé. Parce qu’ils lui collent aux basques.

JACQUES. – Ah ouais ?

CLAUDE. – Alors, ce qu’il voudrait — il est malin, lui —, c’est que je monte à la colline avec son fusil puis que je tire deux ou trois coups, comme ça, en l’air. Du coup, les gardes-chasses, qui sont toujours collés derrière lui, ils verraient qu’il y est pour rien. Alors, il pourrait aller relever ses collets tranquillement. Tu piges ?

JACQUES. – Ouais ? Et combien il t’a dit qu’il te donnerait ? C’est un malin, hein.

CLAUDE. – Ben, je ne sais pas. Deux, trois ronds, une thune ou deux. On partage. On le fait à deux, c’est plus rigolo. On partage ce qu’il nous donne.

JACQUES. – Ouais. Ouais... Je ne sais pas. Le père Balin, c'est quand même emmerdes et compagnie.

CLAUDE. – Allez, allez, quoi, ça va être marrant. Demain matin, avant le lever du soleil. Vite fait, ni vus, ni connus. Une thune ou deux, ça vaut le coup, non ?

JACQUES. – Ouais, je ne sais pas. Faut que je réfléchisse. Tiens, file-moi une cigarette. *(Claude lui donne une cigarette et la lui allume.)* Ouais, tu vois, j'essaie de me tenir à carreau. L'Antoine, il m'a dit que si je filais droit, je pourrais m'occuper du phaéton, la Mercédès, le double. Et peut-être même la conduire. Tu te rends compte ? Ce bolide ! Vroum ! Vroum ! Vroum ! *(Entre Antoine. Claude l'aperçoit de loin, mais pas Jacques. Claude part en courant. Jacques continue de parler sans voir arriver Antoine près de lui.)* Avec ça, moi, je serai le roi de la route. Je te jure, moi, je n'aurai pas peur. Je te prendrai les virages comme ça, pied au plancher, à fond la caisse. Vroum ! Vroum ! *(Jacques mime sa conduite avec extase, mais dans un virage il bute contre Antoine.)* Aïe ! *(Découvrant Antoine.)* Ah !

ANTOINE. – Ah, je t'y prends, toi ! Qu'est-ce que tu fiches avec cette cibiche au bec ? Fais voir ça ? Fais voir ! Une égyptienne ? Tu as piqué ça aux aviateurs ?

JACQUES. – Mais... Mais... Mais...

ANTOINE. – Ah, maudit gamin ! Nom de Dieu de nom de Dieu, je ne sais pas ce qui me retient ! Vous faites vraiment la paire, le Claude et toi. Il est où, lui ? Hein ? Où il est ? Les écuries, c'est du grand n'importe quoi ! Vous avez fait quoi depuis ce midi, hein ? Maudits fainéants que vous êtes ! Vauriens. Tu finiras à l'échafaud ! Vous finirez à l'échafaud. Tiens, tous les

deux! Ah, attends que je lui mette la main dessus! Comme je vais vous tanner le cuir! Et maintenant, file, va me nettoyer les box. Et plus vite que ça. (*Jacques sort. À Jacques.*) Et que ce soit impeccable! (*Pour lui-même.*) Ah, les petits chameaux, je te jure. M'étonne pas qu'ils fument des égyptiennes. (*Tirant sur la cigarette.*) Pouah, c'est vraiment infect, ces machins. Comment qu'ils peuvent s'envoyer ça dans les soufflets?

Entre Solange, un panier de linge à la main.

SOLANGE. – Encore à fainéanter, toi? Quand c'est que tu travailles, hein, dis?

ANTOINE. – Mais...

SOLANGE. – À part gueuler, tu ne fais pas grand-chose.

ANTOINE. – Ah, mais...

SOLANGE. – Qu'est-ce que tu fais, là? Tu fumes? C'est quoi que cette cigarette? Fais voir un peu, voir... (*Antoine lui tend la cigarette. Elle tire une bouff.*) Mais ce n'est pas fumable, ton truc! Où-ce que tu as trouvé ça? Ça sent le parfum, là, le patchouli. Bah! Ça vient de Navarre, ça, non? Je me trompe? Tiens, sens ça.

Elle tire un linge de sa panière et le met sous le nez d'Antoine.

ANTOINE. – Ah!

SOLANGE. – Ça renifle, hein? La cocotte. La cocotte et puis je ne sais pas quoi d'autre.

ANTOINE. – Mais c'est quoi?

SOLANGE. – Mais c'est le petit linge de monsieur Navarre. Les draps de l'as des as. Il a encore passé toute la nuit en java.

ANTOINE. – Oh ? Ah, oui ?

SOLANGE. – Oui. Comme toutes les nuits, hein. Ça ne change pas. Du champagne et des filles, des filles et du champagne. Toutes les nuits. Et tous les matins, pendant qu'il fait ses cabrioles avec son coucou, qui c'est qui lui lave ses machins ?

ANTOINE. – Ouais.

SOLANGE. – Hein !

ANTOINE. – Ouais. Mais chacun son boulot, hein ? Lui, c'est de dégommer les Allboches. Toi, c'est de lui laver ses chemises.

SOLANGE. – Ouais, ouais, ouais, bien sûr. Avec des gens comme toi, ce n'est pas demain la veille qu'on va l'avoir, la république sociale.

ANTOINE. – Pff !

SOLANGE. – Ouais, pff.

ANTOINE. – Bon, il faut que je retrouve ce petit voyou.

SOLANGE. – Qui ? Le Claude ?

ANTOINE. – Ouais. Tu ne l'as pas vu ?

SOLANGE. – Non.

ANTOINE. – Ouais. Puis si tu l'avais vu, tu ne me le dirais pas ?

SOLANGE. – Sûrement pas.

ANTOINE. – Ouais. Bon. Hum. J'y vais.

SOLANGE. – C'est ça. Vas-y.

ANTOINE. – Ouais. Salut.

Antoine sort.

SOLANGE. – Salut.

Entrent Marcelle, Hubert et Madeleine.

MARCELLE, à Solange. – Tu as vu ? Tu as vu ? Tu as vu ce qu'il a trouvé à faire ? Tu as vu ?

SOLANGE. – Quoi ? Quoi ? Qui ? De quoi tu me parles ?

MARCELLE. – Le Navarre !

MADELEINE. – Le Navarre !

SOLANGE. – Quoi, le Navarre ? Qu'est-ce qu'il a encore fabriqué, le Navarre ?

MARCELLE. – Dans le grand salon. Tu n'as pas vu ? Tu n'as pas vu ?

SOLANGE. – Ah, non, moi, je m'occupe des chambres, c'est déjà ça. Qu'est-ce qu'il a fait, dans le grand salon ?

MADELEINE. – Les portraits !

SOLANGE. – Eh bien quoi, les portraits ? Allez !

MARCELLE. – Les portraits de la famille du vicomte. Il a collé des photographies par dessus !

SOLANGE. – Des photographies ? Des photographies de quoi ?

MARCELLE. – À ton avis ?

MADELEINE. – Hum !

SOLANGE. – Eh bien, qu'est-ce que j'en sais, moi ? Je ne sais pas.

MARCELLE, à Hubert. – Bouche-toi les oreilles, toi. Bouche-toi les oreilles, je te dis ! (*Hubert se bouche les oreilles. À Solange.*) Je

ne voudrais pas que ça lui donne des idées. Il est assez vicieux comme ça. Des photos de femmes !

SOLANGE. – Quoi ?

HUBERT. – Quoi ?

MARCELLE, *à Hubert.* – Garde tes mains sur tes oreilles, toi.

MADELEINE, *à Solange.* – Des photos de femmes. Toutes nues !

MARCELLE. – Oui, enfin, pas entièrement toutes nues, presque toutes nues.

MADELEINE. – Oh ben quand même, on en voit beaucoup.

MARCELLE. – Oui, mais on ne voit pas tout. Dieu merci !
(*Montrant Hubert.*) C'est lui qui a découvert le pot aux roses.
(*À Hubert.*) Vicieux, va !

HUBERT. – Quoi ?

MARCELLE. – Garde tes mains sur tes oreilles !

MADELEINE. – Pas toutes toutes nues, mais on voit quand même bien les... hein ?

MARCELLE. – Ah ben oui, ça, on les voit, et pas qu'un peu ! (*À Hubert.*) Hein ? Ah, mais non, mais ! Les hommes, hein !

HUBERT. – Quoi ?

MADELEINE. – C'est un monde, hein ?

MARCELLE, *à Solange.* – Tu te représentes ?

MADELEINE. – À côté des trophées de chasse de monsieur le vicomte !

MARCELLE. – Dans le grand salon! Au-dessus de la table à manger!

MADELEINE. – Des paires de fesses!

HUBERT. – Quoi?

MARCELLE, *à Hubert.* – Tais-toi, toi, le vicieux. (*À Solange.*)
Sur la figure à madame la comtesse!

SOLANGE. – Quoi? Des...?

MARCELLE. – Des paires de fesses sur la figure à madame la comtesse!

MADELEINE. – Tu imagines?

MARCELLE. – Puis des seins, aussi!

HUBERT. – Hein?

MARCELLE, *après avoir donné une tape à Hubert, à Solange.* –
C'est-il pas honteux, ça, hein?

SOLANGE. – Ah ben, euh, oui, oui, euh, oui...

MADELEINE. – C'est scandaleux!

MARCELLE. – C'est dégoûtant.

SOLANGE. – Oui, oh oui, ça oui...

MARCELLE. – Hein?

MADELEINE. – Hein, quand même? Hein?

SOLANGE. – Oui, oui. C'est vrai que je ne vais pas souvent dans au salon, mais, enfin, pour ce que j'en en vu, je ne sais pas, mais le portrait de la comtesse, peut-être que... Peut-être qu'il y a un peu gagné, non?

MARCELLE. – Quoi ?

MADELEINE. – Hein ?

HUBERT. – Quoi ?

MARCELLE, *à Hubert.* – Tais-toi, toi.

MADELEINE, *à Solange.* – Oh !

MARCELLE, *à Solange.* – Tu te rends compte de ce que tu dis ?
C'est écœurant !

MADELEINE. – Manger avec une paire de fesses au-dessus la tête, enfin, tu t'écoutes, Solange ? Ça ne se fait pas !

MARCELLE. – Et puis des seins ! Tu t'imagines si le vicomte revenait, comme ça, à l'improvisiste ? (*À propos d'Hubert.*) Déjà que lui, tu l'aurais vu, planté comme un piquet devant ces horreurs. Qu'est-ce qu'il dirait, monsieur le comte ?

HUBERT, *à Marcelle.* – Tu me parles, ma chérie ?

MARCELLE. – Tais-toi, toi. Bouche tes oreilles.

SOLANGE. – Ben, je ne sais pas, je ne sais pas ce qu'il dirait, le comte. C'est sûr qu'il trouverait sa femme un peu changée. Ça, c'est sûr...

MARCELLE. – Oh !

MADELEINE. – Oh !

SOLANGE. – Oui, enfin bon, oui... Mais bon, vous les avez décrochées ?

MARCELLE. – Quoi ?

SOLANGE. – Ben, les photos, pardi !

MARCELLE. – Hein ?

MADELEINE. – Oh ben certainement pas ! Jamais je toucherais des choses pareilles ! Déjà que rien que de les voir, ça me donne des hauts le cœur ! Les toucher ? Ah, mais mon Dieu, mais quelle horreur !

MARCELLE. – Ce n'est quand même pas à nous de faire ça, non ? Ah, et puis je te vois venir ! (*Montrant Hubert.*) Pas question de lui laisser faire ça à lui. Non, mais !

HUBERT, *qui vient de recevoir une tape.* – Mais...

MARCELLE, *à Hubert.* – Tais-toi !

SOLANGE. – Eh bien alors, si vous ne voulez pas le faire, alors il faut les laisser où elles sont, et puis c'est tout. De toute façon, ce n'est pas vous qui les avez accrochées, si ? Si le vicomte revient, il ne pourra rien vous dire. Bon, allez, je vous laisse. J'ai du travail. À plus tard.

Solange sort.

MARCELLE, *à propos de Solange.* – Hum, celle-là, hein, c'est de la... Hum !

MADELEINE. – Oh oui ! Hum ! Moi, je ne l'aime pas, moi.

MARCELLE. – Hum, moi, non plus.

MADELEINE. – Elle ne dit jamais ce qu'elle pense en face.

MARCELLE. – Une vraie faux-jeton avec ça.

MADELEINE. – Toujours à faire ses coups en douce.

MARCELLE. – Hum.

MADELEINE. – Puis jamais à la messe.

MARCELLE. – Hum. Jamais.

MADELEINE. – Même à Noël, hein !

MARCELLE. – Hum.

MADELEINE. – Hum.

MARCELLE. – Hum, hum.

MADELEINE. – Hum, hum. Moi, je me demande quand même si...

MARCELLE. – Quoi ?

MADELEINE. – Si elle fricoterait pas un peu avec le Navarre...

MARCELLE. – Oh ! À son âge ? Tu crois ?

MADELEINE. – Oh ben tiens ! Il y en a, hein ?

MARCELLE. – Oh ! Ah ben, dis donc, si j'avais pensé... Pfo !

MADELEINE. – Oui. Oui.

MARCELLE. – Où va le monde, hein ? Hein ?

MADELEINE. – Oh, ça, il ne tourne pas rond. C'est moi qui te le dis. Hum. Tiens, regarde, voilà Jacquotte. Eh bien dis donc, elle m'a l'air bien agitée.

Entre Jacquotte.

MARCELLE. – Eh bien, Jacquotte, qu'est-ce que tu as ? Tu as l'air toute chose.

JACQUOTTE. – Oh, mais c'est que, je reviens du café, figurez-vous que...

MADELEINE. – Oh, ben ça, la boisson, pfo, c'est terrible.

JACQUOTTE. – Mais non, ce n'est pas ça, je n'ai rien bu...

MADELEINE. – On dit ça, on dit ça, et puis hein !

MARCELLE, à *Solange*. – Ah, mais laisse-la parler. (*À Jacquotte.*)
Alors, quoi ?

JACQUOTTE. – Figurez-vous qu'il y a les gendarmes !

MADELEINE. – Jésus, Marie, Joseph !

JACQUOTTE. – Et puis toute une foule d'excités !

MADELEINE. – Seigneur tout puissant !

MARCELLE. – Ben, qu'est-ce qui se passe ?

MADELEINE. – Ben, oui, qu'est-ce qui se passe ?

JACQUOTTE. – Les gendarmes, vous savez, il sont après le déserteur...

MARCELLE. – Ah, le déserteur, oui ! Comment déjà ?

JACQUOTTE. – Cercueil.

MARCELLE. – Cercueil, oui, c'est ça. Et alors ?

MADELEINE. – Et alors ?

JACQUOTTE. – Les excités, c'est le maire qui leur a monté la tête...

MARCELLE. – Ben pourquoi ?

MADELEINE. – Ben oui, pourquoi ?

JACQUOTTE. – Vous le connaissez. L'honneur du village, l'honneur du village, tout ça.

MARCELLE. – Ah oui. Bon, et alors ?

MADELEINE. – Et alors ?

JACQUOTTE. – Alors, ils ont ratissé tout le village, de fond en comble...

MADELEINE. – Ils ne sont pas venus au château...

JACQUOTTE. – Non, pas au château, mais partout ailleurs. Même chez les Rougemonts.

MADELEINE. – Ah ça, ça ne m'étonne pas. Elle est rien moins que catholique, la femme Rougemonts. Toujours fourrée au cimetière, là...

MARCELLE, à *Jacquotte*. – Et alors ?

JACQUOTTE. – Alors rien. Rien. Rien trouvé nulle part. Un vrai fantôme...

Madeline se signe.

MARCELLE. – Et alors ?

JACQUOTTE. – Puis alors, voilà que la grande Emmanuelle...

MARCELLE. – La grande Emmanuelle ? La mère de la petite Claire ?

JACQUOTTE. – Oui, celle-là.

MADELEINE. – La petite Claire ? La sœur à la Julie ?

JACQUOTTE. – Oui, Julie.

MADELEINE. – Julie, la fille d'Emmanuelle ?

JACQUOTTE. – Euh... Oui, bien sûr, oui, évidemment !

MADELEINE. – Oui, oui, c'était pour être bien certaine.

MARCELLE. – Et alors ?

JACQUOTTE. – Et alors voilà que d'un coup, voilà que la grande Emmanuelle se met à crier comme ça, tout debout au milieu de la cour du café, au milieu de tout le monde : « Je sais où qu'il est ! Je sais où qu'il est ! »

MADELEINE. – Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mais qui, où-qu'il-est ?

JACQUOTTE. – Qui quoi ?

MADELEINE. – Ben, qui ? Qui où-qu'il-est ?

JACQUOTTE. – Comment ça, qui-où-qu'il-est ?

MADELEINE. – Ben, qui, celui qui comme ça qu'elle crie « où-qu'il-est, où-qui-l'est » ? Qui que c'est que c'est ?

JACQUOTTE. – Qui que c'est que quoi... ? Mais c'est le déserteur, pardi ! Le déserteur ! Cercueil !

MADELEINE. – Oui, oui, c'était pour être bien certaine.

JACQUOTTE, *à Marcelle*. – Et puis alors là, les deux filles, les deux filles à l'Emmanuelle...

MARCELLE. – La petite Claire...

MADELEINE. – La sœur à Julie, la fille d'Emmanuelle...

JACQUOTTE. – Oui. Oui, oui. (*À Marcelle.*) Pareil, les voilà toutes les deux qui se mettent à crier, tout debout au milieu de la cour : « On sait où qu'il est ! On sait où qu'il est ! » Vous auriez vu ça !

MADELEINE. – Ô Dieu du Ciel ! Doux Jésus, protégez-nous ! Eh bien où que c'est qu'il est ?

MARCELLE. – Ben oui alors, où que c'est qu'il est ?

JACQUOTTE. – Oh, ça, je n'en sais rien. Tout ce que je sais (*– indiquant par des gestes la direction de l'église –*), c'est qu'elles ont fait comme ça, là, et puis que tout le monde est parti, comme ça, comme un grand troupeau de sauvages, en braillant, en braillant tout ce qu'ils savaient...

MADELEINE, *regardant vers l'église*. – Par là?

JACQUOTTE. – Oui!

MADELEINE. – C'est-il Dieu possible?

JACQUOTTE. – Comme je vous le dis!

MADELEINE. – Sainte Marie mère de Dieu!

MARCELLE. – Et alors?

JACQUOTTE. – Alors? Eh bien, moi je dis qu'il faut aller à l'église!

MARCELLE. – Tu as raison! Allons-y!

MADELEINE. – Allons-y!

MARCELLE, *à Hubert*. – Eh bien, alors, qu'est-ce que tu fabriques, toi?

HUBERT, *ôtant ses mains de ses oreilles*. – Quoi? Qu'est-ce qu'il se passe?

MARCELLE. – Ah, mais tu n'écoutes jamais rien, toi, espèce de... Allez, en route!

HUBERT. – Mais...

MARCELLE. – En route, je t'ai dit, espèce de vicieux! En route...

HUBERT. – Mais... Mais Marcelle... Qu'est-ce que...

MARCELLE. – Tais-toi.

Les encadrants crient « À l'église ! À l'église ! » Départ des spectateurs pour la scène finale.

DOUTE

Monsieur le curé doute. Sa lecture des Écritures saintes ne fait qu'augmenter son trouble. Sa bonne, elle, est à l'opposé du doute. Considérations sur la foi et les miracles. Là-dessus, un trio de femmes (Clara, Julie et Emmanuelle) guide les gendarmes jusqu'à l'église, car elles sont persuadées, au bruit différent que fait la cloche depuis quelque temps, que le déserteur se cache dans le clocher. Les gendarmes délogent le déserteur du clocher.

L'ABBÉ, *relevant les yeux de sa lecture de l'évangile de Mathieu.* – Et « tout cela arriva pour que s'accomplît la parole du Seigneur » ... « Tout cela arriva... » « La volonté du Seigneur... » Mais est-ce vraiment Ta volonté, Seigneur ? Ah... Parfois, je... Je doute.

MARIE-JULIENNE, *à l'écart, briquant des ciboires.* – Vous disiez quelque chose, monsieur le curé ?

L'ABBÉ. – Hein ? Ah, oui, non, non, non, euh... Je disais... Non, rien... Je ne disais rien, Marie-Julienne.

MARIE-JULIENNE. – Ah bon ? Ah bon, parce que j'ai cru que vous disiez quelque chose. Hein, monsieur le curé ? J'ai cru que vous disiez quelque chose. Monsieur le curé ?

L'ABBÉ, *soupirant.* – Non, non, non, je, non...

MARIE-JULIENNE. – Monsieur le curé? Vous disez quelque chose?

L'ABBÉ. – Non, Marie-Julienne, non, rien, non, je ne disais rien. Non!

MARIE-JULIENNE. – Ah, parce que j'ai cru. J'ai cru que vous disiez quelque chose. Des fois, ça m'arrive. J'entends des voix dans ma tête, comme ça, mais en fait, il n'y a rien. Il n'y a rien. Hein, monsieur le curé? Il n'y rien. Hein? Hein?

L'ABBÉ. – Non, non, Marie-Julienne, non, non, il n'y a rien...

MARIE-JULIENNE. – C'est juste des voix comme ça. Ça arrive, hein? Hein, monsieur le curé? Ça arrive. Ça arrive tout le temps. Oh, je n'y fais même plus attention, hein? Je ne les écoute plus, moi. J'ai déjà assez à faire comme ça, hein? Hein, monsieur le curé? On ne va pas, euh, on ne va pas, euh, hein? Parce que, voilà, hein? (*L'abbé soupire.*) Tenez, l'autre fois, j'étais dans la sacristie, j'étais en train de laver par terre, des taches de vin. (*L'abbé soupire.*) Puis tout soudain j'entends : « Marie-Julienne, Marie-Julienne... » Alors, moi, quoi, je relève la tête, je croyais qu'il y avait quelqu'un. Et puis non, personne. « Encore des voix! » que je me dis. Alors, bon, hein, je refrotte. Et puis : « Marie-Julienne, Marie-Julienne... » « Ah! » que je fais. « Faudrait me laisser faire mon ménage! » Moi, quand je suis lancée, faut pas m'arrêter, hein, monsieur le curé? Alors, je fais : « Qui c'est? — C'est Marie. — Qui? — Marie. — Marie, mais Marie qui? — Marie. — Ah! Marie qui? — Marie! » Elle ne savait dire que ça : « Marie, Marie... » Ah! Alors, moi, hein, faut pas m'en conter, je lui ai dit comme ça sans me démonter : « Ah, bon, ça suffit, maintenant, ce n'est pas le moment, hein! J'ai du travail,

puis un sacré travail, ce sera un vrai miracle si j'arrive à ravoïr ces taches, regardez-moi ce chantier. Alors, maintenant, allez faire la conversation ailleurs. Allez ! » Voilà comme je lui ai dit. « Allez, allez, ouste, ouste ! » Ah, non, mais, hein ! Puis elle est partie. D'ailleurs, il faudra racheter du savon noir, monsieur le curé, parce que j'ai eu du mal avec les taches de vin, hein ? Le bordeaux, ça attaque drôlement la pierre, hein, monsieur le curé ? Hein ? Hein ? Oh ben, dites, vous avez une drôle de tête, hein ? Qu'est-ce qui vous arrive ? Hein, monsieur le curé ? C'est votre lecture qui vous met comme ça ?

L'ABBÉ. – Non, je... C'est que parfois je... Je doute, Marie-Julienne.

MARIE-JULIENNE. – Oh ! Ah ben moi, jamais. De quoi ? Ha !

L'ABBÉ. – Cette guerre qui n'en finit pas...

MARIE-JULIENNE. – Elle finira bien un jour, va.

L'ABBÉ. – Ces morts, ces centaines de milliers de morts...

MARIE-JULIENNE. – Quand on voit ce qui se passe en bas, des fois on se dit que mieux vaut être en haut.

L'ABBÉ. – Tous ces chagrins, tous ces deuils...

MARIE-JULIENNE. – Dire que maman voulait me marier, que même ça tournait à l'idée fixe chez elle. J'ai bien fait de lui tenir tête, tiens !

L'ABBÉ. – Comment croire que Dieu a voulu tout ça ?

MARIE-JULIENNE. – Bah ! Bah, c'est tout simple !

L'ABBÉ. – Qu'est-ce qui est tout simple, Marie-Julienne ?

MARIE-JULIENNE. – Ben, il suffit de Lui demander, si vous voulez savoir s’Il a voulu tout ça !

L’ABBÉ. – Mais enfin, non, Marie-Julienne, non, ce n’est pas si simple.

MARIE-JULIENNE. – Bah, monsieur le curé, bien sûr que si ! Vous Lui demandez. Il vous répondra. « Oui. » « Non. » Voilà.

L’ABBÉ. – Mais...

MARIE-JULIENNE. – Moi, c’est comme ça que je fais en tout cas.

L’ABBÉ. – Mais vous... Vous... Vous parlez à notre Seigneur ?

MARIE-JULIENNE. – Ah ben, pour sûr, oui. Bon, en même temps, je lui demande pas des machins trop durs. Tenez, l’autre fois, j’avais perdu les clefs de chez la tante Augustine.

L’ABBÉ. – Marie-Ju...

MARIE-JULIENNE. – Pas moyen de mettre la main dessus, pas moyen ! Et pourtant, c’est un gros trousseau avec un bouchon qui pendouille et puis une clochette qui fait clingue-clingue. Pas moyen. Pas moyen ! « Oh ! » que je me dis. « Oh ! Bon, ma fille, hein, bon, tu ne vas pas tourner en rond comme ça jusqu’à la Noël. Aux grands maux, les grands remèdes. » Et hop ! Et pôf, Il m’a dit où qu’elles étaient. Elles étaient sous le pot à beurre. Comment qu’elles étaient venues là, ça, je n’en sais rien. Des fois, les choses, hein ? Et puis hein, du moment qu’elles étaient retrouvées, moi, le comment du pourquoi, hein, pff, pas mon affaire ! Hein, monsieur le curé, ce n’est pas vrai ce que je dis ?

L’ABBÉ. – Marie-Julienne, je...

MARIE-JULIENNE. – Bon, mais des fois, Il ne répond pas. Ça, c'est vrai que des fois, Il ne répond pas. Il doit être occupé à faire autre chose. Tiens, comme hier, tiens, quand les gendarmes sont venus me demander pour le déserteur...

L'ABBÉ. – Ah, ils sont venus vous voir aussi ?

MARIE-JULIENNE. – Ah, je veux qu'ils sont venus ! Et puis pas aimables avec ça ! L'autre espèce de grande asperge, là, qu'on dirait une charrue à la renverse, et puis son collègue qu'on dirait le clochard du cinématographe, là, je ne sais plus comment qu'il s'appelle, non, non, pas aimables. J'étais à deux doigts de les envoyer promener. Mais bon, hein, les gendarmes, hein ? Alors, bon, il me dit : « Untel, Durand... » — là, je sais pas comment qu'il s'appelle — « Vous ne l'auriez pas vu traîner dans les parages, par hasard ? » « Oh, ben attendez » que je lui dis. « Je vais demander. » Alors, je fais ma petite demande, hein, et puis le temps que j'attends la réponse, les voilà tous les deux qui fichent le camp, comme ça, même pas au revoir. C'est des manières, ça, monsieur le curé, hein ? Hein ? Il n'y a plus d'éducation. Même chez les gendarmes. Mais de toute de façon, Il ne savait rien, Il ne m'a rien dit. Alors, le déserteur, moi, je ne sais pas où il est.

Entrent Claire, Julie, Emmanuelle, Riochet et Blanchard.

L'ABBÉ, *à propos des arrivants.* – Mais qu'est-ce que c'est que ce raffut ?

EMMANUELLE, *aux gendarmes, désignant le clocher.* – Là ! Ici ! Il est là ! Il est caché là-dedans ! C'est là qu'il est caché !

JULIE. – Aucun doute, il n'y a aucun doute.

CLAIRE. – Oui, oui !

EMMANUELLE, *aux gendarmes, désignant Claire.* – Ah, mais c'est qu'elle a des oreilles du tonnerre, ma petite! Rien ne lui échappe.

JULIE. – C'est dimanche dernier, quand on est venues à la messe. Elle m'a dit... (*À Claire.*) Comment tu m'as dit, déjà?

CLAIRE. – C'est quand les cloches ont sonné. Elles ne sonnaient pas pareil. Elles sonnaient bizarre.

EMMANUELLE, *aux gendarmes.* – Vous voyez?

JULIE. – Elles sonnaient moins... Comment tu m'as dit, déjà?

CLAIRE. – Elles sonnaient drôles. Comme si elles étaient gênées.

EMMANUELLE. – Gênées! Voilà : gênées!

JULIE. – Et puis tu m'as dit : « Ça, ce n'est pas normal. » C'est ça que tu m'as dit. « Ce n'est pas normal, ce bruit qu'elles font, les cloches, aujourd'hui. »

CLAIRE. – Oui. Parce que normalement, elles font « Dong, dong », comme ça, mais que là, elles faisaient plutôt « Doung, doung ».

EMMANUELLE. – Une oreille! Une oreille! Incroyable, l'oreille qu'elle a, ma fille!

JULIE. – « Doung, doung... » Ah, ça, il fallait l'entendre. Et qu'est-ce que tu as dit, déjà, après, quand on rentrait vers la maison? Tu te rappelles?

CLAIRE. – J'ai dit : « C'est comme si... »

EMMANUELLE, *aux gendarmes.* – « C'est comme si... » Vous allez voir!

JULIE. – « C'est comme si... » ?

CLAIRE. – « C'est comme s'il y avait quelqu'un dans le clocher ! »

EMMANUELLE, *aux gendarmes*. – Ah ! Ah, hein ?

JULIE, *aux gendarmes*. – C'est exactement ça, qu'elle a dit, c'est exactement ça !

CLAIRE. – Parce que ça m'avait rappelé le son que ça faisait quand ils ont changé le battant et puis qu'ils ont fait des essais. « Doung, doung... » Pareil.

EMMANUELLE. – Incroyable, je vous dis, incroyable, non, mais vraiment ! Il est là-haut ! C'est là-haut qu'il se planque !

RIOCHET. – C'est ce que nous allons voir. Mais mon instinct me dit que vous avez raison. Vous sentez, Blanchard, vous la sentez ?

BLANCHARD. – Quoi donc, mon capitaine ?

RIOCHET. – L'odeur.

BLANCHARD. – L'odeur ?

RIOCHET. – L'odeur délétère de la désertion.

BLANCHARD. – Ah ?

RIOCHET. – Le fumet de la putrescence...

BLANCHARD. – Ah bon ?

RIOCHET. – Le parfum de l'infamie...

BLANCHARD. – Non ?

RIOCHET. – La fragrance de l'avilissement...

BLANCHARD. – Oh ?

RIOCHET. – Le bouquet de la thanatomorphose...

BLANCHARD. – De la ?

RIOCHET. – Il est là ! Il est là !

BLANCHARD. – Vous croyez, capitaine ?

RIOCHET. – Si je crois ? Ha ha ! Des années à traquer le crime, des années ! Mon flair est désormais celui d'un chien d'Artois. Où qu'il aille, le criminel laisse dans son sillage la trace de son crime, et quelque soin qu'il emploie à la dissimuler, il n'y parvient jamais tout à fait.

BLANCHARD. – Ah, comme dans Barbe Bleue.

RIOCHET. – Nous sommes les chiens de la justice, Blanchard. Voyez mes narines comme elles frémissent. Voyez.

BLANCHARD. – Ah oui, c'est vrai. Elles sont — oui, oui. Impressionnant.

RIOCHET. – Montez, Blanchard. Allez le chercher.

BLANCHARD. – Je vous demande pardon, mon capitaine ?

RIOCHET. – Grimpez dans ce clocher. Délogez-en Cercueil. Capturez-le.

BLANCHARD. – Euh, mais, mon capitaine, c'est-à-dire que, je pensais que...

RIOCHET. – Allez-y, Blanchard. Quant à moi, je vous attends. Si par malheur, je montais moi-même, mon instinct serait le plus fort, je taillerais cet homme en pièces. Je le déchirerais.

BLANCHARD. – Ah ? Ah bon ? C'est sûr que dit comme ça. Bon...

RIOCHET. – Maintenant. Allez-y.

BLANCHARD. – J'y vais. J'y vais. Vous ne me souhaitez pas bonne chance ?

RIOCHET. – Vous ne risquez rien. (*Reniflant.*) Il est réduit à sa propre peur. Il n'attend plus que la délivrance de son arrestation.

BLANCHARD. – Bon. Je vous fais confiance, hein ?

Blanchard se rend dans l'église.

MARIE-JULIENNE. – Tout de même, quel cachottier ! Hein ? Hein, monsieur le curé ?

L'ABBÉ. – Qui donc, Marie-Julienne ?

MARIE-JULIENNE, *montrant un crucifix ou le ciel.* – Ben, Lui ! Lui, là, hein !

L'ABBÉ. – Mais pourquoi dites-vous ça, Marie-Julienne ?

MARIE-JULIENNE. – Bah ! Ben, quand je Lui ai demandé où il était, le déserteur, Il ne m'a rien dit. Il ne m'a rien dit ! Rien du tout. Pas un mot. Hein ! Vous trouvez que c'est normal, ça, monsieur le curé ? Hein ? Je passe ma vie à tout faire ici, à tout faire tout propre, à tout nettoyer, les poussières, je frotte, j'astique, je frotte, j'astique, et puis voilà ! Voilà, voilà comment qu'on est remerciée ! Une église bien tenue comme ça, vous ne pouvez pas dire, hein, monsieur le curé, il n'y en a pas partout, hein, ce n'est pas tous les jours qu'on en voit, hein ? Ah, non, mais non, mais ! Remerciée comme ça ? Remerciée comme ça ? Que je passe pour une menteuse pour les gendarmes ? Ah, non, là, vraiment, non. Non, non, non ! Je suis en colère, oh, ah !

L'ABBÉ. – Mais enfin, Marie-Julienne...

MARIE-JULIENNE. – Me faire passer pour une menteuse ! Ah mais ! Alors ça, hein, ah non !

L'ABBÉ. – Marie-Julienne...

MARIE-JULIENNE. – Oh ça, vous pouvez me croire, monsieur le curé, Il aura de mes nouvelles, oh la la, ça, vous pouvez me croire, il en aura. Je vais Lui dire ma façon de penser, je vais Lui dire ! Oh !

L'ABBÉ. – Mais... Mais écoutez, Marie-Julienne...

MARIE-JULIENNE. – Oh, non, non ! (*Passant devant un crucifix, à Jésus.*) Oh, ne me regardez pas comme ça, Vous, hein, espèce de cachottier, va ! Vous ne payez rien pour attendre ! Oh !

Marie-Julienne sort.

L'ABBÉ. – Marie-Julienne ! Marie... Marie-Julienne...

Blanchard sort de l'église en poussant devant lui Cercueil et en le tenant en respect.

BLANCHARD. – Je l'ai, capitaine, je l'ai, je l'ai ! Avance, toi !

RIOCHET. – Auguste Cercueil, au nom de la loi, je vous arrête pour fait de désertion. Vous serez remis à l'autorité militaire dans les plus brefs délais.

BLANCHARD. – Et passé par les armes !

RIOCHET. – Il ne nous appartient pas de le dire, Blanchard. Il ne nous appartient pas de le dire. En route.

BLANCHARD, *à Cercueil.* – Tu as entendu le capitaine, toi ? En route ! En route, espèce de chien ! (*À Riochet.*) Oh, pardon, mon capitaine, je ne voulais pas dire ça, je... (*À Cercueil.*) Allez, avance, espèce de... Espèce de... Bref. Avance !

Blanchard, Riochet et Cercueil sortent.

L'ABBÉ. – Seigneur, Seigneur... (*Lisant ou récitant L'ecclésiaste, ch. 9, v. 3-9.*) « Il n'est personne qui vive toujours et même personne qui en ait l'espérance. Mieux vaut un chien vivant qu'un lion mort. Les morts ne connaissent plus rien, ils n'ont plus de récompense. L'amour, la haine et l'envie ont péri avec eux, ils n'ont plus part au siècle, ils ne sont plus sous le soleil. Va. Mange ton pain dans l'allégresse, bois ton vin dans la joie : ces œuvres-là plaisent à Dieu. Jouis de la vie chaque jour de ta vie fugitive. » Chaque jour. Oui. Chaque jour.

L'abbé sort.

NOIR

